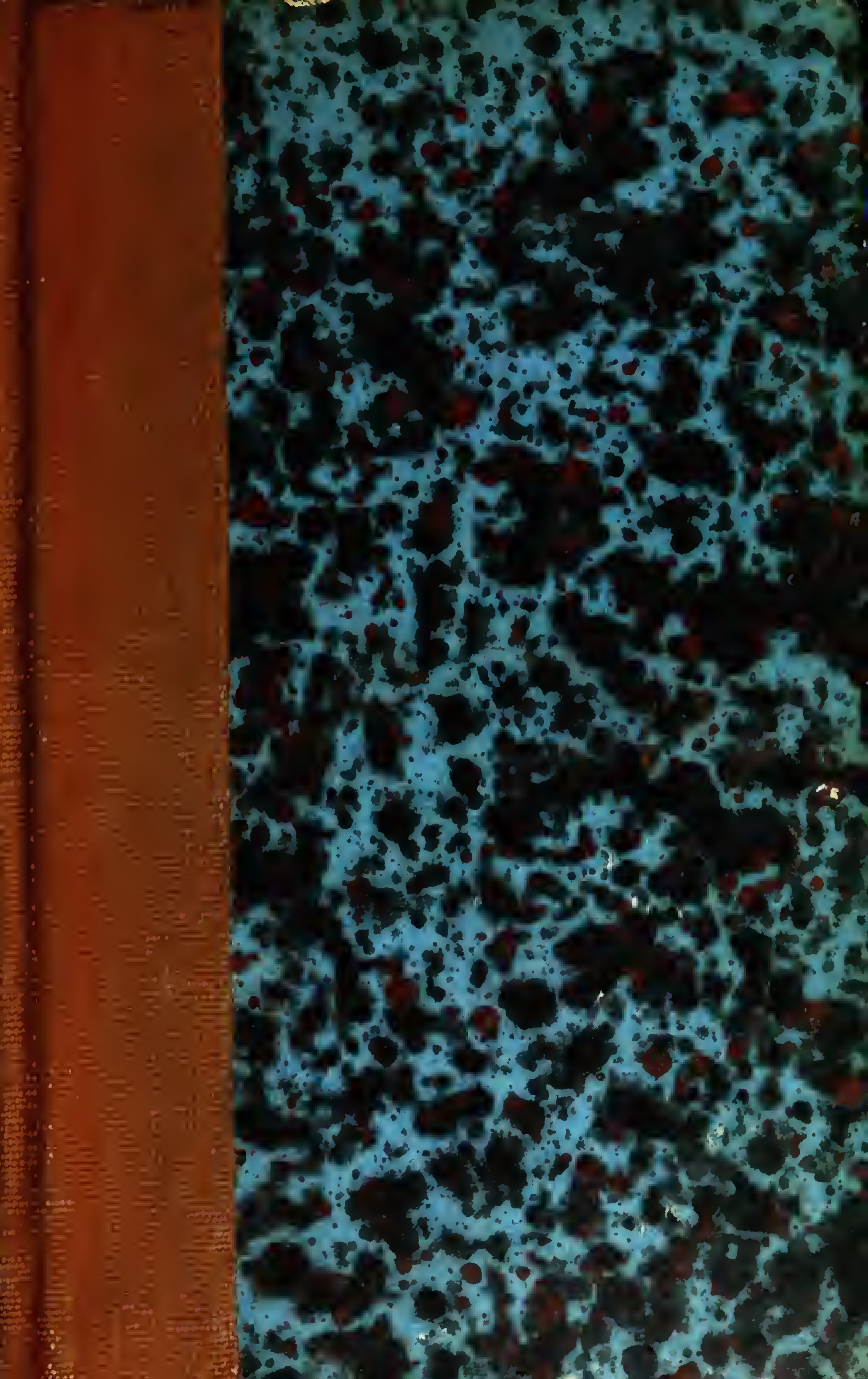
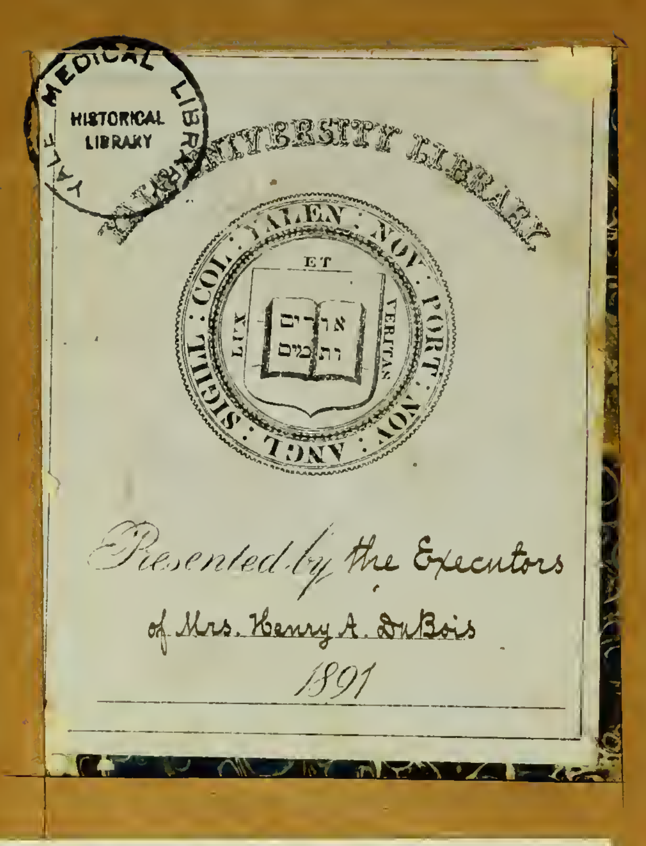




YALE MEDICAL LIBRARY
HISTORICAL LIBRARY
UNIVERSITY LIBRARY
SIGILL : COL : YALEN : NOV : PORT : NOV : ANGL :
ET
LUX
VERITAS
Presented by the Executors
of Mrs. Henry A. DuBois
1891

TRAITÉ DES VAPEURS,

OU

MALADIES NERVEUSES.

TOME SECOND.

Page 449, IIIe section.

On trouve chez le même Libraire :

Gall. Précis analytique et raisonné de son système ; 4e édition. Paris, 1829 ; in-18, avec 18 fig. .... 3 fr. 75 c.

Jobert-de-Lamballe. Traité théorique et pratique des maladies chirurgicales du canal intestinal. (Ouvrage couronné en 1829 par l'Institut royal de France.) Paris, 1829 ; 2 vol. in-8° br. . . . . 12 fr.

Lamarck (J.B.P.A.) Système analytique des connaissances positives de l'homme, restreintes à celles qui proviennent directement ou indirectement de l'observation. Paris, 1830 ; in-8° br. . . . . 6 fr.

Lamarck (J.B.P.A.) Philosophie zoologique, ou exposition des considérations relatives à l'histoire naturelle des animaux, à la diversité de leur organisation et des facultés qu'ils en obtiennent, aux causes physiques qui maintiennent en eux la vie, et donnent lieu aux mouvemens qu'ils exécutent, enfin à celles qui produisent les unes le sentiment et les autres l'intelligence de ceux qui en sont doués. Nouvelle édition. Paris, 1830 ; 2 vol. in-8° br. . . . 12 fr.

Lepelletier (de la Sarthe). Traité complet sur la maladie scrofuleuse et les différentes variétés qu'elle peut offrir. Paris, 1830; in-8° br. 7 fr.

Lepelletier (de la Sarthe). Physiologie médicale et philosophique. Paris, 1831 ; 4 vol. in-8°. Les tomes 1 et 2 sont en vente. Chaque volume est de.. 7 fr.

Leroy (Alph.). Des pertes de sang pendant la grossesse, lors et à la suite de l'accouchement, des fausses-couches et de toutes les hémorrhagies ; 2e édition ; in-8° br. .... 2 fr. 25 c.

Leroy (Alph.). Manuel des goutteux et des rhumatisans, ou Recueil de remèdes contre ces maladies ; 2e édition, augmentée de la traduction de l'ouvrage du docteur Tavares, sur un art nouveau de guérir les paroxismes de la goutte. Paris, 1830 ; in-18 br.... 3 fr.

Manec. Anatomie analytique, nerf grand sympathique, feuille grand in-f°, dessiné par Jacob. Paris, 1830. . . . . 6 fr. 50 c.
— Le même, fig. col. . . . . 13 fr.

Parmentier. L'art de faire les eaux-de-vie d'après la doctrine de Chaptal; suivi de l'art de faire les vinaigres simples ou composés, avec la méthode en usage à Orléans pour leur fabrication, etc. Paris, 1819; 1 vol. in-8°, avec 5 planches.. . . . . 4 fr.

Percy. Manuel du chirurgien d'armée, ou Instruction de chirurgie militaire, sur le traitement des plaies d'armes à feu, avec la méthode d'extraire de ces plaies les corps étrangers, et la description d'un nouvel instrument propre à cet usage. Nouvelle édition. Paris, 1830, in-12 br., fig.............................. 2 fr. 50 c.

Saucerotte (Constant). Nouveaux conseils aux femmes sur l'âge prétendu critique, ou Conduite à tenir lors de la cessation des règles ; 3e édition, augmentée de nouvelles considérations sur la première apparition des règles, les dérangemens de la menstruation, et sur les flueurs blanches. Paris, 1829 ; in-8° br. . . . . 2 fr.

Sœmmering. Iconologie de l'organe de l'ouïe, trad. du latin par A. Rivaillé, d. m. P. Nouvelle édition 1828 ; in-8° et atlas in-4° de 17 planches lithographiées. . . . . 7 fr.

Vilardebo. De l'opération de l'anévrisme selon la méthode de Brasdor. Paris, 1831 ; in-4° br.............................. 3 fr. 50 c.

Weller. Traité théorique et pratique des maladies des yeux, traduit de l'allemand sur la 3e édition, par *F. J. Riester;* augmenté de notes, par *L. Jallat.* Paris, 1832 ; 2 vol. in-8° br. . . . . . 10 fr.

TRAITÉ
DES VAPEURS,

OU

MALADIES NERVEUSES,

ET PARTICULIÈREMENT

DE L'HYSTÉRIE ET DE L'HYPOCONDRIE;

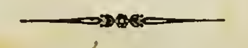
PAR M. LOUYER VILLERMAY, D. M. P.,

Membre de l'Académie royale de Médecine et de plusieurs Sociétés savantes, etc., etc.

> Il y a des affaires et des maladies que les remèdes aigrissent en certains temps, et la grande habileté consiste à connaître quand il est dangereux d'en user.
>
> *Réflexion morale de* La Rochefoucault, 296.

TOME SECOND.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

CHEZ GERMER-BAILLIÈRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, N° 13 *(bis)*.

1832.

TROISIÈME SECTION.

Complications de l'Hypocondrie avec les maladies qui ont des rapports moins directs avec cette névrose, ou qui sont accidentelles.

Une des maladies les plus cruelles, et peut-être la plus fréquente, c'est la phthisie pulmonaire: quand elle est bien caractérisée, cette affection ne rétrograde presque jamais; et l'hypocondriaque qu'elle vient surprendre est voué à une mort qui paraît certaine. Le fait suivant, que nous ne ferons qu'esquisser, nous offre un triple désordre.

Un homme âgé de cinquante-trois ans, sujet depuis plusieurs années à une hypocondrie déterminée par les travaux du cabinet les plus continus, avait éprouvé une diminution notable dans son état de souffrance habituelle, chaque fois qu'il avait remplacé des contentions d'esprit trop prolongées par un exercice soutenu et le séjour de la campagne; mais entraîné par son goût et les circonstances, il reprit ses occupations accoutumées, qu'il quitta enfin, mais trop tard; les symptômes d'une phthisie pulmonaire ne tardèrent pas à se développer. A cette maladie terrible, qui avait enlevé successivement et à un an d'intervalle, son épouse et son fils unique, il se joignit, pour comble de malheur, un cancer

de la langue. Les professeurs *Pinel* et *Boyer* furent consultés sur cette complication; mais la victime était marquée, et ce magistrat, recommandable par ses lumières et ses vertus, partit pour la province, où bientôt la mort mit un terme à ses maux.

La réunion d'une phthisie commençante avec l'hypocondrie n'offre pas toujours une terminaison aussi funeste; on peut quelquefois, par l'écart des causes de l'une et l'autre affection, et surtout par un traitement approprié, enrayer les progrès du mal, ou même procurer une guérison parfaite.

Dans d'autres cas, une lésion organique marche de concert avec l'hypocondrie : à ce concours de maux, on voit se joindre une phthisie pulmonaire qui avance le moment fatal.

Hypocondrie avec vice organique, terminée par une phthisie pulmonaire.

Madame **, âgée de trente-deux ans, reçut en partage une faible constitution, et parut dès son enfance disposée à la phthisie pulmonaire; au moral, sensibilité vive et mobilité extrême dans ses affections. A quinze ans, perte d'une amie intime, dont elle ne voulut jamais s'éloigner, et dont elle reçut les derniers adieux. De là une source de chagrins concentrés, et que rien ne put

effacer. A vingt-deux ans, à la suite d'une fièvre adynamique, douleurs dans le flanc gauche, vers la région du rein ; douleurs profondes peu violentes en général, quelquefois très-intenses ; peu de temps après, symptômes d'hypocondrie, perversion de l'appétit, lenteur dans les fonctions de l'estomac, palpitations, trémoussemens vers la région précordiale, augmentation de la susceptibilité naturelle ; la nuit, réveil par le bruit d'une détente qui se fait sentir dans la tête, la poitrine ou le ventre ; diminution pendant deux grossesses des accidens, qui reprirent, immédiatement après, leur première intensité ; abattement moral, terreurs paniques, maux imaginaires, crainte de la mort, douleurs constantes vers le rein gauche, tiraillemens et douleurs plus vives pendant le décubitus sur le côté droit ; aucun trouble dans la sécrétion des urines, diminution des forces. En palpant l'abdomen, on reconnaît une tumeur que l'on soupçonne formée dans le tissu graisseux du rein. Même état pendant cinq à six ans, et développement peu sensible de la tumeur ; une vie plus active diminua tous les symptômes nerveux, mais sans aucune rémission dans les douleurs lombaires.

Pendant les chaleurs de l'an VIII, maux de tête violens, étourdissemens, et de temps à autres, coliques intenses ; pour la première fois, retard du flux menstruel, qui reparut au bout de dix

jours ; persévérance des douleurs dans la partie affectée.

Préludes de phthisie pulmonaire, dans les premiers mois de l'an XI ; toux assez fréquente, gêne de la respiration, mouvement fébrile le soir, sueurs copieuses dans la paume des mains et à la plante des pieds, vomissemens abondans de mucosités ; toujours lenteur et trouble dans les fonctions de l'estomac, anxiétés extrêmes, tensions spasmodiques vers les hypocondres. Durant quelques jours, légers soubresauts de l'utérus, resserrement de la mâchoire inférieure, constriction vers le larynx, mais intégrité des fonctions de l'entendement, absence du globe hystérique et de tout mouvement convulsif ; palpitations et trémoussemens vers la région précordiale, et autres symptômes nerveux propres à l'hypocondrie, qui se soutiennent avec intensité pendant plusieurs jours consécutifs : à la fin des paroxysmes, urines sédimenteuses ; intervention d'hémorrhoïdes, qu'une seule application de sangsues fait disparaître ; dépérissement général et rétention du flux menstruel.

La malade ne retirait aucun avantage des anti-spasmodiques, et le soulagement momentané que procuraient les sangsues et les purgatifs, était également éphémère. Sur les derniers temps, la tumeur devint plus sensible, et la phthisie, après avoir parcouru ses différens degrés, con-

duisit la malade au marasme le plus prononcé, et bientôt à la mort (1).

Cette dernière terminaison de l'hypocondrie est fort ordinaire : elle a été observée par un grand nombre de praticiens, tels que *Morton* (2), *Baumes*, *Vicq-d'Azyr* (3). J'en ai vu moi-même plusieurs exemples. *With* suppose le transport de l'humeur morbifique sur l'organe pulmonaire. *Lorry*, dans son excellent traité *de Melancholiâ*, a consacré un chapitre entier à l'histoire des conversions de l'hypocondrie et de la mélancolie en phthisie pulmonaire et en hydropisie, etc. Enfin, au rapport de *Tissot*, *Cheyne* a remarqué que la phthisie tuberculeuse était une suite fréquente des névroses propres aux organes de l'abdomen et à l'utérus.

Les maladies du système sanguin ne sont pas non plus incompatibles avec l'hypocondrie : non-seulement l'organe principal de la circulation et les gros vaisseaux, mais même leurs extrémités capillaires sont sujettes à diverses altérations, qui viennent parfois compliquer cette névrose, et qui peuvent se terminer de la manière la plus fâcheuse. Nous avons déjà dit que la fréquence et la durée des palpitations nerveuses favorisaient

---

(1) Il n'y a point eu d'ouverture.

(2) *Morton de Phthysi, cap. 4.*

(3) Encyclop. méthodiq. méd., t. II, p. 275.

les dilatations organiques du cœur et de l'aorte, etc. connues sous le nom d'anévrismes de ce viscère et de ses annexes (1). On voit en outre les autres maladies du système sanguin coexister avec l'hypocondrie; mais qu'on ne se trompe pas ; il est bien difficile de prononcer dans certains cas de palpitations, si celles-ci dépendent d'une sensibilité exaltée, d'un état pléthorique, en un mot, d'une cause amovible, ou bien d'un changement d'organisation dans le tissu artériel, ou même dans celui du cœur. Nous avons soigné, au troisième dispensaire, M. *Bellemain* et moi, une femme qui éprouvait depuis quinze ans des palpitations violentes et continuelles. Ce désordre fut entièrement dissipé par l'application, sur la région précordiale, de douze sangsues, que nous avions conseillées, sans autre espoir que celui de diminuer les souffrances.

Presque tous les praticiens ont également vu des exemples de palpitations, qui, par une durée désespérante, faisaient craindre des lésions organiques du cœur ou des gros vaisseaux artériels, et qui cependant se dissipaient tôt ou tard, lors même qu'on avait perdu tout espoir. Mais quand le tissu des organes est altéré, quand les tumeurs

---

(1) Dans la dissertation du docteur *Chardel*, sur les maladies du cœur, les affections idiopathiques de ce viscère sont exposées de la manière la plus satisfaisante.

ont usé les parois osseuses, et proéminent au-dehors ; lorsqu'enfin l'œdème des extrémités inférieures prélude à de nouveaux désordres, que peut-on attendre des secours de l'art !

Les fièvres essentielles sévissent contre un si grand nombre d'individus, qu'elles se développent quelquefois chez les personnes affectées d'hypocondrie ; cependant cette complication est assez rare : les névroses des organes digestifs sont en quelque sorte un préservatif contre un certain nombre de maladies sporadiques et épidémiques. Aussi rencontre-t-on rarement, parmi les hypocondriaques, des fièvres intermittentes (1). D'autre part, l'extrême sensibilité dont sont doués ces malades, pourrait, jusqu'à un certain point, les disposer aux fièvres ataxiques. C'est ainsi que nous avons soigné dernièrement une fièvre intermittente pernicieuse chez une dame hypocondriaque. Enfin, rappelons ici ce que rapporte *Morgagni*, qu'un homme affecté d'hypocondrie, fut pris d'une fièvre, à laquelle il succomba, avant même que cette dernière maladie eût été reconnue. Il est probable qu'on négligea de prêter une attention suffisante à ses

---

(1) Une lésion bornée à un appareil n'est-elle pas, en quelque sorte, un cas de préservation, sinon absolu, au moins fréquent, des maladies générales ? Ex. : la blénorrhagie, les exutoires dans la peste, etc.

plaintes. Cette assertion de *Morgagni* nous démontre combien il importe d'écouter attentivement les récits de ces malades, et d'examiner avec soin les accidens auxquels ils sont en proie. Lors même qu'ils se tourmentent mal à propos, il faut se conduire comme si leurs plaintes étaient fondées; procéder à l'inspection des différentes fonctions, et leur démontrer ensuite que leurs inquiétudes sont exagérées. On les persuadera bien plus facilement par un examen attentif, qu'en laissant voir une prévention et une légèreté également déplacées, et qui toujours les désolent : cette perquisition aurait en outre l'avantage, dans quelques cas, de nous faire découvrir un désordre qui existait sans même qu'on le soupçonnât.

Comme cette complication est assez rare, nous allons rapporter le seul fait analogue que nous ayons observé.

Hypocondrie, suite d'une frayeur vive et compliquée avec une fièvre quarte.

Une dame âgée de vingt-huit ans, et bien constituée, alliait à une sensibilité nerveuse très-vive un courage digne de faire honneur à son sexe : ses règles parurent à quatorze ans, et à seize elle se maria.

A l'âge de vingt-sept ans, elle quitte le beau climat de la France, où elle jouissait de tous les

avantages que procurent la fortune et la considération, des traits aimables, et surtout des qualités morales très-attachantes. Elle part pour la Russie, traverse rapidement la Hollande, la Prusse et les déserts qui conduisent au centre de ce vaste empire. Bientôt elle regrette sa patrie, et prend en aversion le climat de Pétersbourg. Toutefois sa santé n'avait jusqu'alors éprouvé aucune altération sensible.

Un jour, elle mange en dînant avec une autre personne, d'un mets très-renommé dans ces pays. Une heure après le repas, l'hôtesse arrive dans une agitation effrayante, et lui dit, en sanglottant, que son commensal est empoisonné. Cette nouvelle la jette dans un trouble physique et moral des plus alarmans, elle perd connaissance, et revenue à elle-même, elle éprouve des vomissemens, qui, peut-être, dépendaient moins des alimens qu'elle avait pris, que de la secousse morale qu'elle venait de recevoir.

Depuis lors ses digestions furent difficiles; son appétit devint très-irrégulier : elle était tourmentée par des nausées, des borborygmes presque continuels, surtout après le repas, et par des contractions spasmodiques qui affectaient les hypocondres; elle ressentait en outre une douleur obtuse vers l'épigastre. La constipation et la diarrhée se succédaient. Il se joignit à ces premiers accidens des chaleurs vagues et tantôt des froids

passagers, des éblouissemens, une démarche incertaine, des tintemens d'oreille, des tremblemens dans les membres, avec apparence de paralysie, de l'affaiblissement, la perte de l'embonpoint, un sommeil pénible, et souvent interrompu par des rêves affreux.

Malgré le désir de revoir la France, elle fut forcée de se rendre à Moscou ; mais son retour dans sa patrie fut enfin arrêté. Les distractions d'un aussi long voyage, et le plaisir que lui donnait l'espérance, furent d'un faible secours pour sa santé.

A la suite de beaucoup de fatigues, et vers l'automne, elle fut prise d'une fièvre quarte, qui heureusement n'était point accompagnée de lésion organique. La veille du quatorzième accès, elle dînait chez un ancien ami, qui la reçut avec toutes les démonstrations qu'inspire un véritable attachement. Le lendemain, elle était dans le stade de la chaleur, lorsqu'on lui apporte une lettre ; elle l'ouvre, et lit, ou plutôt s'imagine lire ces lignes : *Le masque est tombé ; hier vous avez fait la malade, afin de nous mieux tromper, et pour enlever un objet précieux ; toutes les personnes présentes s'en sont aperçues.* Qu'on juge de l'effet que dût produire cette accusation sur l'esprit d'une femme très-nerveuse, affaiblie, et dans l'instant le plus pénible d'une fièvre intermittente.

Ses traits se décomposent, ses forces l'aban-

donnent, elle semble prête à succomber ; mais revenue de cette syncope, elle passe plusieurs heures dans une agitation extrême. En vain, elle appelle à son secours une conscience irréprochable ; son égarement continue ; elle fixe ses mains, les isole, par la pensée, de ses facultés intellectuelles, et semble les interroger sur le vol dont elle se croit si injustement accusée.

Enfin un ami arrive, elle lui donne en frémissant cet horrible écrit. Quelle fut sa surprise, lorsqu'on lui prouva que loin de contenir des reproches, ou une accusation, cette lettre ne renfermait, au contraire, que les expressions d'une amitié sincère. Malgré le calme moral qui suivit cette explication, la nuit fut très-agitée, et la sueur qui terminait les accès fut beaucoup plus abondante que de coutume.

Le traitement de son hypocondrie avait été commencé dans les pays étrangers ; on avait beaucoup insisté sur les élixirs spiritueux, qui, plus stimulans que toniques, ne lui avaient jamais réussi. Depuis son retour en France, elle se confia aux soins d'un apothicaire, espèce de savantasse, très-disposé à faire fleurir sa boutique aux dépens des pauvres malades et de leur bourse.

Sa fièvre continuait alors, malgré le retour de la belle saison, et sa faiblesse allait croissant ; les phénomènes de l'hypocondrie se soutenaient

également. Après avoir recueilli tous les renseignemens convenables sur la constitution de cette dame, sur les causes qui avaient altéré sa santé, et sur sa position présente, je prescrivis le sirop anti-scorbutique et de fleurs d'orange le matin à jeun; l'extrait de quinquina avant dîner, et longtemps avant l'accès; tous les quatre jours elle restait au lit, et à la diète jusqu'à la fin de la fièvre; tous les soirs elle prenait une petite dose de thériaque, qui lui procurait un très-bon sommeil; sa boisson consistait en une infusion de fleurs de tilleul et de feuilles d'oranger édulcorée.

Un exercice gradué, des promenades en voiture, et le conseil de rechercher tout ce qui pouvait la distraire et lui inspirer de la gaîté, contribuèrent, avec les médicamens précités, à rendre son état beaucoup plus supportable.

Depuis lors, cette dame est partie pour le midi de la France, où sa santé s'est encore améliorée.

Les affections du système cutané, et surtout les dartres, s'associent assez fréquemment aux névroses des fonctions digestives. Les deux observations ci-jointes nous en offrent la preuve.

Observation d'Hypocondrie avec affection dartreuse.

Une dame, âgée de vingt-huit ans, jouissait d'une assez bonne santé; elle était retirée à la

campagne, où elle passait chaque année tout le temps de la belle saison, lorsqu'elle perdit subitement son père, qu'elle aimait tendrement : dès-lors elle mena une vie plus sédentaire, et chaque jour sa douleur était renouvelée par le bruit des cloches, qui, selon *Boileau*,

Pour honorer les morts font mourir les vivans.

Elle donnait un nouveau développement à sa tristesse et à ses inquiétudes, par la lecture habituelle de la médecine domestique de *Buchan*.

L'approche de l'hiver la ramène à Paris ; elle y consulte en arrivant un célèbre praticien, pour une disposition dartreuse qui s'était depuis peu manifestée sur son visage. Cette maladie fut diminuée par le traitement très-convenable qu'on lui ordonna ; mais les symptômes nerveux qui la tourmentaient, et dont pour lors elle ne parla pas, s'exaspérèrent singulièrement par l'usage des bains, des boissons délayantes, et un régime végétal. Plus tard, le vin de quinquina diminua les accidens de la maladie nerveuse, mais il parut avoir augmenté la couperose ; c'est alors que je fus consulté. Après avoir recueilli les renseignemens ci-dessus, je résolus de combattre simultanément les deux maladies, et de n'employer que des moyens appropriés à l'une et à l'autre. L'affection dartreuse, quoique peu prononcée, contrariait beaucoup les goûts de cette

dame, qui aimait la société; mais les phénomènes de la névrose étaient très-intenses. L'appétit était irrégulier, le ventre paresseux, le sommeil difficile; elle éprouvait des saccades, des palpitations douloureuses, qu'elle comparait aux oscillations d'une corde alternativement tendue et relâchée; des faiblesses, des éblouissemens, des douleurs vagues, et une inquiétude habituelle, qu'augmentaient de fréquentes contrariétés morales. Tantôt elle craignait d'avoir des vers ou une affection de la rate, tantôt elle s'imaginait qu'elle allait devenir folle; le plus souvent c'était une maladie du cœur et une hydropisie de poitrine dont elle se croyait affectée. Je la rassurais de mon mieux, en lui protestant que tous ces accidens dépendaient d'une sensibilité nerveuse exaltée, d'un estomac très-débile par suite des affections morales, et d'une vie trop sédentaire; mes consolations devinrent un besoin pour elle; mais aussitôt mon départ ses inquiétudes la désolaient de nouveau. De plus, je lui conseillai l'usage du sirop anti-scorbutique le matin à jeun, un mélange de rhubarbe, de magnésie et de cachou en poudre avant dîner; une décoction légère de racine de patience fraîche, dont elle buvait même à ses repas avec un filet de vin, ou qu'elle alternait avec la bière; dans le jour, cinq ou six pastilles soufrées; enfin, pour le soir, une potion calmante avec un demi-

grain d'opium gommeux, et ʒ j de sirop d'éther. Elle en prenait en outre une cuillerée toutes les fois que sa sensibilité était trop excitée.

J'insistai spécialement sur la nécessité d'une vie active, d'un exercice journalier, et de tous les moyens de diversion. Les promenades devinrent bientôt de plus en plus fréquentes; on les alternait avec le spectacle et d'autres sujets de distraction. Plusieurs fois je fus obligé de modifier le traitement, dont les bases restèrent les mêmes. L'affection dartreuse diminuant d'une manière sensible, je remplaçai la rhubarbe, qui était désagréable, par une petite dose de poudre de quinquina, que j'augmentai par la suite. Les sucs d'herbes, les bains tièdes de temps à autre pendant l'hiver, et quelques bains de rivière lors des grandes chaleurs de l'été, lui furent recommandés; plus tard je proposai également un voyage à Barèges, qu'elle ne put entreprendre.

Cette dame, restant toujours sous l'empire des affections morales les plus pénibles, n'a jusqu'ici éprouvé qu'une amélioration sensible, et non une guérison parfaite.

Autre exemple d'Hypocondrie compliquée de dartres.

M. D**, âgé de cinquante ans, et né de parens sains, fut doué d'une fort bonne constitution, et conserva long-temps une santé parfaite; mais

un genre de vie très-irrégulier, l'habitude de la bonne chère, l'abus des plaisirs, et les travaux du cabinet, y portèrent enfin atteinte. Les digestions s'exécutaient avec moins de facilité que de coutume, les hypocondres étaient tendus. M. D** était tourmenté par des vents, des borborygmes, et une constipation habituelle. Au bout de quelques mois, il se joignit à ces premiers accidens de nouveaux symptômes, des étourdissemens, des palpitations, des frayeurs paniques relatives à sa santé ou à son existence. Ce malade ayant subi plusieurs traitemens mercuriels, accusait le métal qui en fait la base d'être une des principales causes de tous ses accidens; il lui semblait voir l'effet de ce médicament dans la plupart des phénomènes qu'il éprouvait. Vers la même époque il se manifesta, sur le cuir chevelu, des croûtes farineuses et furfuracées, des croûtes pustuleuses sur les deux avant-bras et sur la crète du tibia, avec prurit très-incommode. Les principaux moyens mis en usage furent les bains tièdes ordinaires, puis les bains sulfureux, le sirop de quinquina et de rhubarbe mélangé, les pastilles soufrées, les boissons amères, un régime composé de viandes saines, et surtout de légumes herbacés, auquel on ajouta la bière bien fermentée, l'eau rougie, et le vin pur pris avec modération. On seconda ces agens par un exercice régulier et de fréquentes promenades à

cheval. L'une et l'autre maladie sont maintenant diminuées d'une manière sensible. On se propose, au printemps, d'employer les sucs d'herbes, l'usage du lait coupé avec une eau sulfureuse, etc. etc.

L'hypocondrie peut-elle parfois favoriser le développement des affections paralytiques, surtout chez les individus qui y sont très-disposés par leur constitution ou par une propension héréditaire? C'est un doute que l'observation qui suit peut contribuer à éclaircir.

Un homme âgé de cinquante-deux ans, né de parens qui furent disposés à l'hypocondrie, et dont le père mourut apoplectique après trois attaques successives, parvint jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans sans avoir éprouvé dans son état de santé habituelle aucun dérangement notable, et même sans avoir jamais commis aucun excès.

Peu après la fatale journée du 10 août 1792, dont il fut vivement affecté, il ressentit une sorte de contraction violente, de resserrement involontaire, tant à la poitrine qu'à la partie inférieure de la région abdominale. Ces premiers accidens se renouvelèrent avec plus de force lors des événemens déplorables des 2 et 3 septembre de la même année; il éprouvait fréquemment de l'embarras vers l'estomac, des borborygmes, des douleurs tantôt fixes, tantôt vagues; son appétit

diminua ; son sommeil était agité ; et dès qu'il voulait se reposer, il était pris d'un malaise qui l'obligeait à marcher ou à se tenir debout, afin d'être soulagé.

Depuis 1793 jusqu'en 1797, il rendit beaucoup d'ascarides, sans qu'il en résultat aucun soulagement. Il prit dans cet intervalle beaucoup de remèdes, et quatre-vingts bains tièdes, qui ne changèrent rien à sa position.

Au mois de février 1798, étant encore au lit entre six et sept heures du matin, il s'aperçut que le côté gauche du visage avait perdu de sa sensibilité naturelle, et que le bras et la jambe correspondans étaient frappés de paralysie ; avec beaucoup de peine, et à l'aide d'un bâton, il put faire quelques pas pour appeler du secours. On lui fit prendre de l'eau de Cologne ; on lui frictionna le visage et tout le corps avec divers spiritueux. Le médecin lui prescrivit l'émétique, auquel il joignit le vésicatoire et les frictions usitées. Ces moyens ne furent pas sans effet, mais le malade dut à l'électricité, employée pendant six semaines, l'usage de ses membres ; il ne lui resta qu'un peu de gêne dans l'articulation, un léger embarras à l'œil gauche et vers la langue, et un fourmillement à l'extrémité des doigts. Enfin on lui mit au bras un cautère, qui parut dissiper la roideur des articulations. Au printemps de 1798, cet individu éprouvait des spasmes, de l'oppres-

sion, de la difficulté à respirer, et toujours des douleurs : il lui semblait que tous les viscères abdominaux étaient abandonnés à leur propre poids, et qu'ils tiraillaient l'estomac, ce qui rendait la marche difficile, et lui faisait préférer le repos, surtout celui du lit. Telle est l'analyse du mémoire à consulter qui fut rédigé par le malade, auquel j'adressai une consultation, dont j'ignore le résultat.

Dans l'observation précédente, nous avons vu une disposition vermineuse accidentelle; dans la suivante, nous verrons la complication du tænia et de l'hypocondrie.

Un homme âgé de trente-huit ans, doué d'une bonne constitution, éprouvait depuis deux ans des coliques, du malaise, un appétit bizarre, et autres symptômes dont il ne pouvait connaître la cause. Sur ces entrefaites, il aperçoit dans ses garde-robes des portions du vers solitaire. Différens traitemens furent dirigés avec peu de succès contre cette maladie, puisqu'il ne fut pas entièrement guéri ; cependant il rendit de nombreuses portions de ce vers, et même une tête. L'abus des médicamens, et un pronostic mortel prononcé inconsidérément devant le malade, lui occasionnèrent les inquiétudes les plus vives, et par suite une hypocondrie des mieux caractérisées. Les digestions devinrent dès-lors plus difficiles; des vents, des borborygmes le tourmen-

taient continuellement; il s'y joignit des maux de tête irréguliers, une pesanteur habituelle; des étourdissemens, des tintemens d'oreille, des palpitations, parfois de la toux et de l'oppression, enfin des engourdissemens dans les membres; du reste, la physionomie était peu altérée, l'embonpoint très-bien conservé, mais le malade, singulièrement effrayé de son état, craignait tantôt de tomber en consomption, tantôt d'être attaqué de la poitrine; d'autres fois il prenait pour les indices d'un squirrhe au pylore les symptômes produits par le dérangement qu'éprouvaient ses digestions. A des époques fort éloignées, il rendait encore des portions du vers solitaire, et restait toujours en proie aux inquiétudes les plus variées, et aux symptômes nerveux les plus bizarres. Il était surtout tourmenté par la crainte des ravages que devait produire sur son économie le mercure dont il avait fait usage à plusieurs reprises; parfois il s'imaginait le sentir circulant dans ses veines, et l'accusait de tous ses maux.

Nous bornons ici l'examen des complications les plus notables de l'hypocondrie, que nous eussions pu étendre bien davantage, si seulement nous avions voulu passer en revue les maladies qui se joignent accidentellement à cette névrose. Mais nous avons pensé qu'il était plus convenable d'examiner particulièrement les complica-

tions qui ont avec elle des rapports bien directs, soit par l'analogie de leur nature, comme l'hystérie et la mélancolie, soit par l'identité apparente de leurs siéges, comme les phlegmasies et les lésions organiques des viscères abdominaux; soit enfin par la fréquence de leur réunion, ou une influence, soit spéciale, soit réciproque.

Nous avons cru surtout devoir exposer ces diverses complications, et les différentes circonstances qui pourraient induire les praticiens en erreur dans le diagnostic de cette névrose, afin de faire sentir combien il importe de considérer les maladies d'une manière analytique, seul moyen d'éviter de nombreuses méprises.

« L'analyse, dit Condillac, est l'unique méthode » et doit être la même dans toutes nos études ; » car étudier des sciences différentes n'est pas » changer de méthode, mais appliquer la même » méthode à des objets différens ».

Il en est de l'étude des maladies comme de celle des plantes ; leurs fréquentes analogies sont loin d'en prouver l'identité, et n'empêchent point l'observateur exact et profond de leur assigner des caractères distinctifs qui facilitent le diagnostic, et assurent la marche du praticien dans l'application des moyens curatifs.

Les symptômes sont aux maladies ce que les feuilles et les fruits sont aux plantes : *Symptomata se habent ad morbum ut folia et fœtura ad plan-*

tam. Linnée. Et c'est l'analyse qui nous apprend à apprécier les différens symptômes suivant leur valeur réelle, à rattacher à une affection ceux qui lui appartiennent, et à en séparer ceux qui lui sont étrangers. Voyons maintenant la marche à suivre pour distinguer une maladie de celles qui s'en rapprochent, et pour reconnaître son état de simplicité ou de complication, enfin pour établir le diagnostic.

CHAPITRE VIII.

Diagnostic de l'Hypocondrie.

Le jugement que le médecin doit prononcer sur la nature et le caractère d'une maladie est souvent une des opérations les plus épineuses et les plus importantes de la science médicale ; en effet, c'est de la justesse de son opinion à cet égard que dépend presque toujours le succès de son entreprise, la guérison du malade, ou au moins le choix du traitement le plus convenable. Cherchons donc à établir les règles qui sont propres à guider le médecin, lorsqu'il juge la nature d'une affection soumise à son observation ; mais d'abord félicitons-nous de l'immense avantage qui résulte pour la connaissance des maladies, de leur étude et de leur division d'après l'analogie qu'elles présentent dans leurs phénomènes sensibles et leur marche, et suivant qu'elles appartiennent à tel système ou à tel organe; combien

cette manière de procéder à leur diagnostic, qui repose sur des bases fixes et invariables, l'emporte sur le vague et l'arbitraire, qui autrefois ne présidaient que trop souvent à leur classification, ou plutôt à leur dénomination.

Deux méthodes peuvent être appliquées avec un égal succès au diagnostic des maladies : la première, c'est l'analyse, l'appréciation des symptômes que présente un malade ; la seconde, c'est la méthode d'exclusion par laquelle on s'efforce de distinguer une maladie au milieu des diverses affections avec lesquelles on pourrait la confondre par suite d'analogies ou de similitudes spécieuses, mais non réelles.

Ainsi donc, le médecin soigneux de recueillir tous les renseignemens s'informe de ce qui a précédé le désordre morbifique, examine l'âge du malade, sa profession ou ses habitudes, son sexe, son tempérament, recherche la cause de la maladie, en remarque la date, les premiers accidens, les progrès, la marche, les symptômes caractéristiques, son état de simplicité, ou ses complications, enfin les moyens qui ont été mis en usage, et leurs résultats. Il devra toujours aussi se tenir en garde contre une précipitation ou une prévention inconvenantes.

Un autre point capital pour bien asseoir un jugement, c'est l'art d'attacher à chaque symptôme la valeur qu'il mérite ; ce précepte est

surtout applicable au diagnostic de l'affection qui nous occupe, dont les phénomènes les moins saillans réclament quelquefois toute notre attention; tandis que d'autres, prédominans, ou en apparence très-importans, ne méritent cependant pas d'être pris en aussi grande considération. Or, pour bien apprécier un symptôme, il y a deux manières de l'examiner: on le considère d'abord isolément, puis on le réunit mentalement avec tous les autres symptômes qui se présentent, ou même avec d'autres qui n'existent pas, mais qui pourraient se rencontrer dans un cas analogue.

Faisons maintenant l'application de ce procédé au sujet qui nous occupe.

Quand un malade nous offrira un ensemble de phénomènes qui semblera démontrer une névrose des fonctions digestives, nous joindrons aux renseignemens recueillis, comme nous l'avons indiqué précédemment, un examen plus approfondi. Si le développement de la maladie s'est opéré lentement, si elle a succédé à l'une des causes spéciales de l'hypocondrie, les chagrins, les travaux du cabinet, la vie sédentaire, le dérangement des hémorrhagies, etc. etc.; s'il existe un trouble habituel dans le système digestif ou dans la digestion; si la sensibilité générale est exaltée; si le moral est inquiet, etc., nous serons très-disposés à reconnaître une vésanie hypocondriaque, surtout si le malade est dans l'âge favo-

rable au développement de ces affections. Il faut en outre se rappeler que les personnes qui sont atteintes de cette névrose ont, sinon une voix particulière, du moins un ton, un *modus dicendi* qui leur est propre ; souvent elles parlent de leur état avec l'accent de la crainte , de la terreur ou du désespoir ; d'autres fois avec une chaleur, une exaltation remarquables ; fréquemment encore , elles s'appesantissent gravement sur les moindres détails , et abondent en remarques , en observations, en commentaires ; elles assignent fréquemment aux accidens qu'elles éprouvent un grand nombre de causes , de siéges et de combinaisons inextricables ; de plus, elles sont en proie à des souffrances si variées et si multipliées , qu'elles craignent successivement ou simultanément un grand nombre de maladies. Enfin, quand l'affection nerveuse s'est ainsi propagée, lorsqu'elle exerce sur l'imagination un tel empire, les symptômes locaux, comme nous l'avons précédemment annoncé, peuvent être masqués ou très-affaiblis.

Pour ne pas se méprendre sur cette affection, il faut encore se bien représenter l'ensemble des phénomènes qui lui sont propres, et surtout les signes primordiaux ; car, nous le répétons, il n'est aucun de ses accidens ou symptômes pris isolément qui ne puisse quelquefois manquer, tant cette vésanie présente de différences et de

variétés. Qu'on se persuade bien que chaque hypocondrie a ses nuances particulières ; elles varient comme les physionomies individuelles ; toutes ont à peu près les mêmes traits : mais les nuances, les variétés sont si nombreuses, qu'aucune ne ressemble parfaitement à une autre ; les signes pathognomoniques forment les vrais caractères distinctifs ; ils sont en quelque sorte à la maladie ce que les traits sont à la figure. On doit les puiser, en général, dans l'altération des propriétés vitales de l'organe affecté ou des parties compromises, ou enfin dans la lésion du tissu organique, pour certains cas de complication ; de même on découvrira les symptômes accessoires dans les résultats de l'accord qui lie tous les points de l'organisation ; en un mot, dans les phénomènes sympathiques.

Telles sont les principales considérations que nous fournit la méthode de l'analyse ; voyons maintenant la méthode d'exclusion.

Après avoir procédé à la connaissance d'une maladie avec l'esprit d'ordre et d'observation que nous venons d'exposer, il convient que le médecin examine avec une égale attention si l'ensemble des phénomènes n'appartient pas plutôt à une autre affection : souvent cette recherche ultérieure confirme le premier jugement qu'il a porté, ou, dans d'autres cas, l'en fait revenir en l'éclairant sur la nature véritable de la maladie qu'il avait étudiée.

Le tableau comparatif des points de contact qui rapprochent cette maladie d'une autre qui lui est analogue, et l'étude des traits qui l'en font différer, peut donc encore fournir au médecin des renseignemens précieux; c'est cette méthode d'exclusion que *Dreyssig* a exposée dans son ouvrage sur le diagnostic médical, dont la traduction et les commentaires honorent notre collègue le docteur *Renauldin* (1). Long-temps avant que cet ouvrage parût en France, nous avions adopté la même marche dans une dissertation sur l'hypocondrie, que nous avions soigneusement isolée des diverses maladies avec lesquelles on l'a confondue le plus souvent.

Mais il ne faut pas, comme *Dreyssig*, se borner au seul parallèle de deux maladies; pour tirer tout le parti possible de cette opération comparative, il faut l'étendre aux diverses affections qui peuvent, par un ensemble spécieux de symptômes analogues, donner lieu à des méprises dans le diagnostic. Nous exposerons cette manière de

---

(1) Toutefois on regrette, en lisant ce Traité, de n'y trouver aucune vue générale, et d'y apercevoir des omissions importantes; c'est ainsi que ce médecin allemand garde un silence absolu sur le diagnostic des maladies nerveuses, des affections cutanées, siphilitiques, etc. etc. Malgré ces lacunes, qui rendent l'ouvrage incomplet, on ne peut disconvenir qu'il ne contienne des considérations importantes, et que sa publication ne soit susceptible d'une grande utilité.

procéder à la confrontation des maladies avec beaucoup de développement, en comparant l'hypocondrie avec l'hystérie, parce que plusieurs médecins les ont considérées comme une seule et même névrose, et parce qu'on peut alléguer à l'appui de cette opinion, d'ailleurs erronée, des raisons plus ou moins spécieuses et des autorités imposantes. Nous suivrons la même route pour séparer de la mélancolie l'affection hypocondriaque, et nous apporterons également tous nos soins à bien distinguer celle-ci des phlegmasies chroniques abdominales, avec lesquelles on a pu quelquefois la confondre, et qu'on a bien plus souvent encore méconnues, en ne les distinguant pas de cette névrose, lorsqu'elles venaient la compliquer. Le tableau comparatif des autres maladies sera d'autant moins détaillé, que la méprise sera plus rare, ou plus difficile à commettre.

En demontrant les rapports qui existent entre ces diverses affections, leurs analogies et leurs traits distinctifs, nous ferons connaître les circonstances qui ont favorisé ces méprises, et les moyens d'éviter l'erreur résulteront de ces divers parallèles (1). Sur de telles bases, on peut

(1) Ces divers parallèles nous exposeront à des répétitions obligées; mais nous espérons qu'on nous les pardonnera, si cet inconvénient tourne au profit de la science.

espérer d'établir le plus souvent un bon jugement, un diagnostic non erroné.

PREMIÈRE SECTION.

Différences de l'Hypocondrie et de l'Hystérie.

Pour mieux parvenir à la connaissance précise de ces deux maladies, nous suivrons les différences qu'elles présentent dans leurs causes, leur marche, leurs complications, leurs terminaisons, et dans les moyens curatifs qu'on y oppose le plus généralement ; enfin, dans les résultats que ceux-ci obtiennent.

En général, les dispositions sont les mêmes : dans les deux cas, sensibilité vive au physique comme au moral : toutefois certaines circonstances sont propres à l'hystérie, telles que l'époque de la puberté, l'âge critique, et surtout le développement précoce d'une imagination ardente, une continence absolue, volontaire ou forcée. Les causes déterminantes diffèrent davantage : le plus souvent l'hypocondrie succède à la vie sédentaire, aux travaux forcés et continus du cabinet, et aux affections pénibles de l'âme. Les deux premières causes sont avec raison citées par le médecin de Lausanne, comme les deux sources principales de cette vésanie ; et c'est aussi pour cela qu'*Hoffmann* l'appelait la maladie des gens de lettres ; tandis que l'hystérie tient le plus souvent

au trouble des lois impérieuses de la reproduction, et surtout aux chagrins que produit la passion de l'amour. Mais voyons plus en détail l'influence des autres agens, et d'abord annonçons que les causes de l'hypocondrie sont beaucoup plus nombreuses et plus variées que celles des névroses utérines, et qu'elle sévit contre un bien plus grand nombre d'individus; nous n'hésitons même pas à affirmer qu'on rencontrera dix personnes hypocondriaques contre une hystérique.

Pressavin, dans son judicieux Traité, rapporte avoir souvent observé des femmes de la campagne d'une très-forte constitution, et sans aucune disposition à l'hypocondrie, qui étaient cruellement tourmentées par des accès hystériques. Toutefois les jeunes paysannes qui sont habituées depuis long-temps à une vie très-active et pénible y échappent le plus ordinairement.

Celles au contraire dont la vie est plus douce, qui habitent les environs d'une grande ville, dont l'imagination est familiarisée avec des idées lascives ou des spectacles voluptueux, dont le tempérament est ardent et impérieux, sont parfois exposées aux vapeurs hystériques, soit par le développement du système utérin, les affections morales ou les aberrations menstruelles.

La névrose des organes digestifs est extrêmement rare parmi les habitans de la campagne; cependant elle ne leur est pas absolument étran-

gère, quand, par une circonstance quelconque, leur genre de vie les rapproche de celui des citadins : je suis même porté à croire que les affections tristes de l'âme, qui déterminent plus fréquemment chez eux des lésions organiques, peuvent aussi leur occasionner cette vésanic.

Celle-ci attaque particulièrement les adultes, tandis que l'hystérie survient spécialement à deux époques éloignées. Un relevé des observations que renferment les consultations d'*Hoffmann* nous donne le résultat suivant : sur onze affections hystériques, cinq se rapportent aux approches de la puberté, et cinq à l'âge critique; une seule se déclara vers l'âge de vingt-un ans. En examinant l'invasion des maladies hypocondriaques rapportées par ce même anteur, nous trouvons que, sur seize observations d'hypocondrie, une seule se manifesta dès l'âge de vingt-deux ans, les quinze autres roulent depuis trente jusqu'à quarante et cinquante ans. L'hypocondrie, comparéc à l'hystéric, sous lc rapport de l'influencc qu'exercent à leur égard les différens âges, nous fournit encore une autrc considération : ainsi elle ne se rencontre que très-rarement chez les jeunes vierges, qui sont si susceptibles des affections hystériques, ou chez les jeunes femmes, presque toujours exemptes des névroses utérines; on l'observe principalement chez les personnes du sexe qui avancent vers l'âge du re-

tour, et à ce sujet, celles qui restent demoiselles ou veuves y seront plus exposées, par suite du vide moral et des regrets dont le célibat est souvent la source; tandis que l'hystérie, abstraction faite des effets du mariage ou des jouissances anticipées de l'hymen, semble en quelque sorte limiter ses atteintes à l'époque où commence la plus grande fréquence des affections hypocondriaques. Toutefois les personnes du sexe, considérées en général, y sont bien moins sujettes que les hommes.

La femme, dont l'imagination active reçoit tant d'impressions légères et fugaces, est, par son caractère compatissant, appelée à remplir dans la société les devoirs les plus doux : elle ne connaît point en général ces passions orageuses, la colère, la haine, la passion du jeu, l'ambition, d'où dérivent si fréquemment les névroses des organes de la digestion.

« Les passions douces, dit *Roussel,* sont les plus » familières à la femme, parce qu'elles sont les » plus analogues à sa constitution physique; » l'attendrissement, la compassion, la bienveil- » lance, l'amour, sont les sentimens qu'elle » éprouve et qu'elle excite le plus souvent. Cha- » cun sent qu'une bouche faite pour sourire, que » des yeux tendres ou animés par la gaîté, que » des bras plus jolis que redoutables, et un son de » voix qui ne porte à l'âme que des impressions

» touchantes, ne sont pas faits pour s'allier avec » les passions haineuses et violentes ».

On observe une différence morale également remarquable chez les enfans dont les goûts varient suivant le sexe: *Achille*, caché à la cour de *Lycomède*, sous les habits de *Pyrrha*, trahit son déguisement, par le choix qu'il fait d'une épée entre tous les présens apportés par *Ulysse*.

Sensibilité, faiblesse, inconstance, tels sont les attributs qui caractérisent la femme : ces vers :

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, et se cupit antè videri.

VIRG. *Eglog.* III.

nous donne la mesure de l'ambition naturelle à la femme, et de l'empire qu'elle veut exercer sur nous. Une fermeté inébranlable, une force bien supérieure, en rapport avec une sensibilité moins vive, sont en général le propre de l'homme :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

HOR. *Od.* III, *lib.* 3.

Celui-ci est en effet doué d'une sensibilité moins vive, et par conséquent moins disposé aux affections nerveuses; mais s'il ne prend pour guide que les écarts de son imagination, ou si, par la vie sédentaire et des contentions d'esprit trop prolongées il seconde les mauvais effets d'une éducation efféminée, il se rapproche bientôt de la constitution physique de la femme; le tempéra-

ment nerveux prédomine ; et c'est ainsi que l'homme devient très-souvent passible des maladies hypocondriaques dont semblerait devoir l'éloigner sa constitution.

L'influence des températures n'est pas la même : les pays méridionaux et les saisons les plus chaudes influent, ainsi qu'un froid excessif, sur le développement de l'hypocondrie plus que sur l'invasion de l'hystérie, et ajoutent à l'intensité des symptômes hypocondriaques plus qu'aux phénomènes hystériques, qui peuvent cependant quelquefois être exaspérés par l'intensité de la chaleur, ou d'autres états de l'atmosphère.

La vie sédentaire produit très-souvent les névroses des organes digestifs ; elle peut concourir à prolonger la durée de l'hystérie ; mais seule elle n'a peut-être jamais déterminé cette dernière maladie, au moins d'une manière directe. Toutes les professions qui obligent à un repos trop prolongé, ou qui nécessitent une situation pénible pour les organes digestifs, comme le métier de tailleur, de cordonnier, de chapelier, l'état de portier, sont autant de dispositions aux névroses de ces viscères, et n'influent que très-peu et très-indirectement sur la production des accidens hystériques.

Les névroses hypocondriaques sont l'apanage le plus ordinaire des professions où l'homme contracte l'habitude des contentions d'esprit trop

soutenues, et de celles où l'imagination est dans une sorte d'exaltation habituelle, circonstances également étrangères à l'hystérie, excepté chez un petit nombre de femmes artistes.

L'hypocondrie est une suite assez fréquente de l'excès de fatigues, des saignées trop réitérées, de l'abus des médicamens, des débilitans, des spiritueux, des irritans, des purgatifs, des préparations mercurielles, de tous les agens qui troublent, par une action directe ou immédiate, l'estomac et les intestins; tels sont encore les alimens grossiers ou les mets trop recherchés, leur trop grande variété ou quantité, l'abus des liqueurs alkooliques, du café, etc.; la privation absolue ou prolongée des boissons excitantes, enfin l'ivresse réitérée ou habituelle : de toutes ces causes, aucune ne nous semble avoir d'action sur le développement de l'hystérie. Si l'onanisme occasionne quelquefois cette dernière affection, il donne bien plus souvent naissance à l'hypocondrie; tel est du moins le résultat de notre observation particulière.

Les dérangemens de la transpiration, des sueurs habituelles aux pieds, etc.; la cessation d'une diarrhée, d'une leucorrhée, troublent beaucoup plus les organes de la digestion que le système utérin.

Les obstacles apportés dans les hémorrhagies habituelles n'ont pas une part égale à la produc-

tion de ces deux névroses; les approches, la rétention, la suppression ou la diminution des règles, et leur cessation naturelle, sont souvent l'origine de l'hystérie, et ne favorisent pas autant l'invasion de l'autre maladie; tandis que la suppression des hémorrhoïdes, qui est une source féconde d'affections hypocondriaques, n'a presque aucune influence sur le développement des névroses utérines. Enfin celles-ci se contractent quelquefois par une sorte d'imitation; les autres se communiquent par une espèce de contagion morale.

Résumé comparatif. Les causes physiques de l'hypocondrie sont, pour la plupart, des causes débilitantes, l'abus des médicamens, des délayans, des purgatifs, etc.; les déperditions excessives, les leucorrhées, l'onanisme, les diarrhées, mais surtout le dérangement des hémorrhagies et la vie sédentaire. L'hystérie dérive presque toujours de la continence, cause d'excitation. Les causes morales de l'hypocondrie sont, les travaux trop assidus du cabinet, les chagrins, la lecture des livres de médecine; tandis que celles de la névrose utérine sont presque toujours les peines du cœur, résultat d'un amour contrarié; mais la différence de ces deux maladies ressortira encore mieux du tableau de leurs divers phénomènes.

Dans l'hystérie, très-souvent, l'invasion est

subite, et la maladie marche brusquement : *Insultus paroxysmi frequenter subitaneus est in hystericâ passione.* (HYGMORE.) Quelquefois, au début, les fonctions de l'entendement sont suspendues, et à l'agitation convulsive se joint un léger délire. Le trouble commence ordinairement vers l'organe utérin, où il existe un mouvement obscur, une sorte de frémissement; de l'abdomen, un globe se porte vers l'épigastre, la poitrine et le col, et semble suivre tous les plexus nerveux de ces parties. Les parois abdominales se portent en arrière en se contractant. Le diaphragme est refoulé, les muscles de la poitrine entrent en convulsion, le thorax se resserre à son tour ; ce trouble se communique à l'organe central de la circulation ; dès-lors palpitations tumultueuses, resserrement spasmodique, ou constriction douloureuse vers la gorge; sentiment de strangulation avec craintes de suffocation, gonflement extraordinaire du cou, battemens tumultueux des artères carotides, mouvemens convulsifs des extrémités, et de tous les muscles de la vie extérieure, resserrement tétanique de la mâchoire inférieure : altération plus ou moins continue et prononcée des facultés intellectuelles; à la fin des accès, envies fréquentes d'uriner; urine abondante, claire et limpide, écoulemens muqueux ou spermatiques fournis par le vagin ou l'utérus, et accompagnés quelquefois d'une sensation vo-

luptueuse. Tous ces accidens sont, dans certains cas, portés dès le premier jour, dès la première heure, au *summum*, au plus haut degré de leur développement.

L'hypocondrie nous présente une autre série de faits non moins distincts : dans celle-ci, ordinairement, l'invasion est lente ; de nombreux phénomènes annoncent le désordre du système digestif ; la lenteur, le trouble des digestions préludent long-temps aux symptômes nerveux ; dès-lors contractions plutôt *tensives* que *convulsives* vers les hypocondres, tension et gonflement, par intervalles, de l'estomac, flatuosités intestinales, dégagement de gaz, crachotement de mucosités. Après un laps de temps plus ou moins variable, de nouveaux progrès se manifestent, et par suite la maladie n'est plus bornée à l'abdomen : dès-lors anxiétés précordiales, palpitations nerveuses, douleurs vagues, et engourdissemens dans les membres, terreurs paniques, presque toujours relatives à la santé, maux imaginaires, ou plutôt exagérés. Les symptômes, en général beaucoup plus nombreux, et surtout plus variables, se succèdent lentement, et ne parviennent ordinairement à leur plus haut période qu'après plusieurs années. Rarement observe-t-on le resserrement de la gorge ; encore cet étranglement diffère de celui des hystériques, parce qu'il est accidentel, et ne s'élève presque jamais

de l'hypogastre. Cet état se soutient plus ou moins long-temps au même degré, s'aggrave par les variations de l'atmosphère, par les affections morales, et offre des espèces de paroxysmes, quelquefois aussi une légère rémission ; tandis que dans l'hystérie nous voyons une marche rapide, des accès très-violens, portés même quelquefois jusqu'à l'état de mort apparente, courts dans leur durée, se terminant si rapidement, que d'une heure à l'autre les malades passent le plus souvent d'un état qui paraissait très-effrayant à une santé plus ou moins parfaite, comme on peut s'en assurer par les deux observations rapportées ci-après.

La froide immobilité des traits, même durant les paroxysmes de l'hypocondrie, contraste avec la physionomie convulsive que présentent les femmes pendant leurs accès hystériques : ceux-ci sont souvent exaspérés par les affections morales, par l'approche et le cours des règles, et surtout par leur dérangement.

On ne peut, dans l'hypocondrie, diminuer les attaques nerveuses comme par enchantement, tandis que les accès d'hystérie cèdent parfois de suite à la sensation produite par la musique vocale, à la compression des carotides, à l'inspiration des odeurs fétides, et surtout à cette pratique honteuse dont *Sauvages* a fait mention.

Chez quelques femmes très-nerveuses, les accès sont assez rapprochés ; mais ils sont ordinaire-

ment séparés par des intervalles plus ou moins longs, pendant lesquels il y a cessation des phénomènes de la maladie; de sorte que l'on pourrait, jusqu'à un certain point, comparer l'hypocondrie à une maladie rémittente, c'est-à-dire, continue avec des redoublemens modérés, et l'hystérie à une affection intermittente, distincte par un calme plus ou moins long, et des retours irréguliers et plus ou moins violens.

S'il est vrai que l'on remarque, chez quelques femmes hystériques, un malaise peu prononcé dans les fonctions digestives, c'est un phénomène accessoire, sauf les cas de complication ou d'hystérie hypocondriaque; et il est également conforme à l'observation d'affirmer que le trouble des digestions, ou l'affection des organes abdominaux et de la sensibilité générale sont constans, et beaucoup plus intenses dans l'hypocondrie.

Les sensations erronées ou exagérées, plutôt que les maux imaginaires; les terreurs paniques, les gonflemens irréguliers de l'épigastre et des hypocondres, les engorgemens et les douleurs de l'hypocondre gauche, n'appartiennent qu'aux affections hypocondriaques : *In sinistro præcipuè magis familiariter quàm dextro latere solitum.* (Michael. Alberti Diss.) *Tales dolores sinistro imprimis lateri hypocondriorum insidentes.* Dans celles-ci les accidens sont mobiles, peu stables :

Sed vagis magis quàm stabilibus pathematibus molestum. (MICHAEL. Alberti.) De même le clou et le globe hystériques, la perte de la parole, la suspension presque totale des fonctions de l'entendement, les mouvemens convulsifs, le sentiment de strangulation avec crainte de suffocation, la *rétraction* de l'abdomen, le gonflement du cou, le resserrement tétanique de la bouche, sont les symptômes spéciaux de l'hystérie. Dans celle-ci le sommeil est bien moins troublé, ou seulement agité par des rêves voluptueux. Si quelquefois, lorsque l'hypocondrie est ancienne et a amené le malade à un état voisin du marasme, il survient des syncopes, ce qui est on ne peut plus rare, la respiration alors est suspendue; dans l'hystérie, elle cst seulement insensible; quelquefois, au contraire, elle ne s'opère qu'à de longs intervalles et par soupirs. La syncope, dans le premier cas, est marquée par la suspension de la circulation, et n'est point accompagnée ni suivie de cette vive excitation nerveuse, de ces palpitations, de ces mouvemens convulsifs, de ce trismus, qui se remarquent ordinairement dans l'hystérie. On objectera peut-être que la syncope de certaines femmcs hystériques a été portée jusqu'à l'état de mort apparente; mais cette circonstance est tellement rare, qu'elle forme plutôt une exception qu'un des symptômes caractéristiques de la maladie.

L'auteur de l'article Hystérie, dans l'*Encyclopédie méthodique*, nous indique un moyen qui peut aider à faire distinguer ces deux maladies. Dans l'hystérie, dit-il, une légère compression sur la région épigastrique apporte un soulagement marqué; tandis que, dans l'hypocondrie, elle augmente l'état pénible du malade, et notre propre expérience nous a fait reconnaître la justesse de cette observation, du moins dans quelques cas. Enfin, si l'hypocondrie et les névroses utérines reçoivent tour à tour une influence contraire ou avantageuse du dérangement, des anomalies et du cours régulier des menstrues, l'hystérie a cela de particulier, qu'elle n'est presque jamais modifiée, et en aucune manière, par le flux hémorrhoïdal. Celle-ci, offrant une marche rapide, étant plus accessible aux moyens de curation, se prolonge ordinairement beaucoup moins que l'affection hypocondriaque, dont les causes, plus durables en général, éloignent l'époque de la guérison, et doivent aggraver le pronostic.

L'hypocondrie, quoique très-susceptible de guérison, est cependant, d'après l'opinion presque unanime des auteurs, plus rebelle aux efforts de l'art que l'affection hystérique, et le traitement de ces deux maladies consiste principalement dans les moyens d'hygiène; mais il est susceptible de diverses modifications relatives

aux causes qui les ont produites. Ainsi l'hystérie cède presque toujours à l'union des sexes, surtout quand ce lien est conforme au vœu de la malade; tandis que ce moyen n'a communément aucune influence sur la marche de cette vésanie. De même un choix convenable de médicamens, l'exercice, une vie active et occupée, les moyens de diversion sont bien plus indispensables pour la guérison des personnes affectées d'hypocondrie que pour celle des femmes hystériques, qui toutefois, dans quelques cas, peuvent aussi en retirer de grands avantages.

Le traitement des deux maladies varie en outre quant au choix des moyens et quant à leurs résultats; ainsi, par exemple, les sangsues, si efficaces pour faire reparaître l'écoulement hémorrhoïdal chez un hypocondriaque, ne seront presque jamais conseillées dans les cas d'hystérie; ici on prescrit les saignées au pied, les sangsues aux jambes ou à la vulve pour rappeler les règles; car autant le flux hémorrhoïdal est utile aux hypocondriaques, autant le cours régulier des mois affaiblit le mal hystérique : *Sicut hæmorrhoïdum fluxus hypocondriacos insigniter sublevat, ità mensium fluxus ordinatus ad hystericum malum imminuendum multùm contribuit.* (JUNKER.) Il faut encore ajouter que la régularité des menstrues est souvent aussi d'un grand avantage chez les femmes hypocondriaques. Mais, de

plus, nous verrons qu'en général les médicamens intérieurs qui, administrés avec discernement et une confiance limitée, sont applicables à ces deux névroses, obtiennent plus souvent des effets avantageux dans l'hypocondrie, quoiqu'elle soit, considérée d'une manière absolue, d'un accès plus difficile que l'hystérie.

Les terminaisons et conversions de ces deux maladies sont différentes. L'une et l'autre se terminent ordinairement par le retour à la santé; mais, dans l'hypocondrie, la solution favorable est cependant plus rare et presque toujours plus lente : lorsqu'au contraire le mal persiste, soit par l'intensité ou la continuité des causes, soit par suite de soins mal dirigés, on doit craindre les phlegmasies aiguës et chroniques, et les lésions organiques des viscères abdominaux, le mélœna ou maladie noire, la mélancolie, les aliénations, le scorbut, la fièvre hectique, la phthisie pulmonaire, etc. L'hystérie change rarement de caractère : toutefois elle peut dégénérer en épilepsie, en manie érotique, en nymphomanie, en syncopes mortelles; la phthisie pulmonaire en est aussi, quoique plus rarement, le résultat.

L'affection hystérique ne fait périr qu'un très-petit nombre de malades, et plutôt par sa violence que par sa durée; tandis que les hypocondriaques sont plus souvent victimes de la

continuité de leur maladie, de ses mutations ou complications, que de son intensité.

Interrogeons l'anatomie sur les désordres qu'offrent les cadavres, et nous apprendrons que, même dans les lésions organiques consécutives aux deux maladies, la différence n'est pas moins tranchée; qu'ainsi, chez les hypocondriaques, on trouve des désorganisations dans le tissu des viscères abdominaux; tandis que, sur les personnes hystériques, les altérations ont été observées communément vers l'utérus ou ses annexes. Tout nous démontre donc que, dans l'hystérie, la matrice est l'organe affecté, et celui qui joue le principal rôle; tandis que, dans l'hypocondrie, l'estomac et le système digestif sont le siége spécial de cette vésanie, dont le principe réside dans une affection des propriétés vitales de ces organes, mais qui peut être aggravée par d'autres maladies du système abdominal, susceptibles d'entraîner la perte des malades.

Enfin l'analyse exacte des points d'analogie que présentent ces deux névroses n'offre rien qui puisse balancer les caractères distinctifs bien prononcés que met en évidence leur tableau comparatif.

Pour achever de faire connaître leurs différences, nous citerons quatre histoires particulières également simples : deux d'hystérie, et les

deux autres d'hypocondrie, joignant ainsi à l'appui du précepte l'autorité des faits.

Observation d'Hystérie simple.

Une jeune personne, élevée avec tous les soins et tous les égards que lui assuraient le physique et le moral le plus accompli, contracta, par suite d'une éducation bien dirigée, des mœurs douces et une vive sensibilité.

A douze ans, l'écoulement menstruel s'établit, se régularise avec abondance, et dix-huit mois se passent sans phénomènes remarquables.

Bientôt, séjour à la campagne, vie plus active, et, pendant les six mois de ce nouveau régime, rétention du tribut périodique, et cependant nulle altération dans son état de santé parfaite.

A quinze ans, amour concentré qu'elle n'ose s'avouer à elle-même, trouble intérieur, combats inutiles pour écarter une première impression : empire absolu de ce sentiment sur tout son être et sur tous ses sens ; mais courage vraiment héroïque, et ferme résolution de n'en faire l'aveu ni à celui qui en est l'objet, ni à ses parens, par la crainte d'affliger ceux dont elle était si justement chérie. Ce fut dans ces circonstances qu'elle reçut un coup violent à la tête : dans l'instant, suppression du flux menstruel, céphalalgie violente, face colorée, fréquence et force du pouls, malaise général.

Son âge, sa bonne santé habituelle, malgré ce trouble moral, et la crainte d'accidens cérébraux, me déterminèrent à faire pratiquer une saignée au pied, qui, dès le jour même, fut suivie du retour de la menstruation; mais, à la vue de l'objet aimé, perte de connaissance, sons plaintifs, pleurs involontaires; de temps à autre retour incomplet des fonctions des sens et de l'entendement : bientôt extinction totale, mais momentanée, des facultés intellectuelles; contractions désordonnées dans les membres supérieurs, élévation convulsive de la poitrine, palpitations violentes, resserrement spasmodique au cou, et sentiment de strangulation, précédé ou accompagné du globe hystérique; roideur comme tétanique de la mâchoire inférieure, ou convulsions des muscles qui l'environnent.

L'évacuation sexuelle parcourait ses périodes sans aucun trouble; mais, à chaque époque, exaltation manifeste de la sensibilité physique et morale.

Retours irréguliers des accès; vers leur déclin, diminution progressive des symptômes, légère stupeur ou apparence de sommeil, retour du visage à son coloris naturel, qui conservait toujours l'empreinte d'une douce mélancolie, et une blancheur plus prononcée que dans l'état ordinaire. Au moral, douceur naturelle, apparence de calme, décence, discrétion, heureux

voile de la nature la plus troublée. Du reste, dans l'intervalle des accès, la santé était bonne.

Je reconnus la maladie, et j'osai même en soupçonner la cause ; mais les parens éloignèrent mon soupçon, et je ne fus pas plus heureux auprès de ma jeune malade, qui me protesta qu'aucune affection morale ne déterminait les accidens qu'elle éprouvait.

Pour éviter l'erreur dans un cas semblable, il eût fallu le discernement du médecin *Érasistrate;* aussi je crus m'être trompé. L'emploi des anti-spasmodiques légers, la promenade, l'air de la campagne, ne diminuèrent que faiblement les phénomènes de la maladie ; mais un incident vient changer la scène, et l'espérance d'obtenir le consentement de sa famille, et de voir ses vœux accomplis, la détermine à faire à ses parens et à ce jeune homme l'aveu de son amour. Les événemens politiques retardèrent le moment désiré et l'entière convalescence; mais enfin la condescendance des parens et le vœu de la nature rempli rendirent à la société une jeune personne qui en fit dès-lors le charme et l'ornement (1).

---

(1) Cette histoire particulière n'a d'autre mérite que celui d'une grande exactitude : elle a été reproduite mot à mot dans une thèse publiée sur l'hystérie, en 1808, par un jeune médecin, dont je tais ici le nom, et qui, sans indiquer les sources où il avait puisé, a fait de nombreux emprunts à l'excellente dissertation de M. *Duvernoy,* sur la même ma-

Cette observation est conforme à la marche que suit le plus souvent la névrose utérine ; dans le fait suivant, nous reconnaîtrons également, malgré les anomalies qu'il présente, l'hystérie plutôt que la vésanie hypocondriaque.

Une jeune personne, à peine nubile, et dont les menstrues coulaient irrégulièrement, éprouva, par suite de ce dérangement, des convulsions ; celles-ci revenaient chaque jour à des intervalles très-rapprochés, avec douleur des lombes, rétraction du ventre et de l'ombilic, constipation, tremblement, distension des membres, gêne de la respiration, mouvemens convulsifs des yeux, qui étaient portés en tous sens, avec une telle vitesse et véhémence, qu'on avait peine à les distinguer. La tête était entraînée en bas et vers les côtés, et les artères battaient avec force. Elle ne tombait pas à terre, mais elle s'asseyait, puis se levait, et pirouettait avec une célérité incroyable lorsqu'on voulait la retenir. Pendant la durée de son accès, dont elle avait le pressentiment, elle portait la parole dans la perfection, et ne ressentait aucune douleur de tête. Celui-ci fini, elle était gaie, et se portait fort bien. Les lavemens émolliens, les linimens nervins, la soula-

---

ladie, et à celle que je fis paraître en l'an XI sur l'hypocondrie. Je ne me plains pas de ce plagiat, mais je le signale, afin de prévenir l'erreur qu'il pourrait occasionner.

gèrent; mais les voyages, le changement de climat, un autre genre de vie, l'usage de l'eau substituée à la bière, dissipèrent peu à peu et complètement tout ce désordre aussi violent qu'extraordinaire.

Comparons maintenant des observations d'hypocondrie simple aux faits d'hystérie que nous venons d'exposer.

M. **, âgé de quarante-quatre ans, naquit de parens sains, et reçut en partage un tempérament sec et robuste, et une santé qui n'éprouva aucune altération sensible jusqu'en 1788. Forcé à cette époque de prendre une part très-active dans des assemblées fort orageuses, et souvent témoin d'événemens qui l'affectèrent vivement, il ne tarda pas à devenir malade sans en connaître la cause.

Premiers phénomènes de la maladie. Lenteur marquée dans les fonctions de l'estomac, digestions pénibles et laborieuses, éruption de vents, borborygmes, débilité presque générale dans tout le corps, embarras dans tous les mouvemens; bientôt nouveaux progrès, anxiétés précordiales, tensions spasmodiques, démarche incertaine, chute fréquente sur les genoux : son sommeil était tous les jours précédé d'une détente dans la tête, qui se répétait successivement, et dont le bruit produisait intérieurement le même effet qu'un coup de pistolet; le jour, il ne pouvait passer sur

un parquet ou devant une glace sans éprouver des inquiétudes et des frémissemens; à la promenade, la moindre descente lui présentait un précipice qu'il n'osait franchir.

Telle fut sa situation pendant plus de six mois : des médecins de Paris qu'il consulta lui firent quitter tous les médicamens, et abandonner tous les purgatifs qui n'avaient fait qu'irriter le mal, lui prescrivirent les bains, l'exercice, la distraction, et un régime tempéré.

Dès-lors cessation progressive des symptômes énoncés, retour successif à son état naturel, et bientôt guérison solide et confirmée par le séjour à la campagne, et l'exercice soutenu du jardinage pendant trois ans.

Appelé, sur la fin de l'an VIII, à une place sédentaire et très-importante, il se livra pendant onze mois à un travail excessif, et souvent pénible, de douze, quinze, seize heures par jour. Né avec une sensibilité extrême, jaloux d'être utile à son pays, et de lui procurer une tranquillité parfaite, il voulut tout voir par lui-même, et combattit avec courage tous les obstacles qui pouvaient contrarier ses intentions. Le zèle l'emporta sur la prudence, et malgré le retour des préludes de sa première maladie, il continua ses fonctions avec la même assiduité. Mais bientôt pesanteur de tête après le travail, bourdonnement insupportable, troubles variés dans les

fonctions digestives, instabilité dans la progression, gêne dans tous les mouvemens analogue à un état d'ivresse; bruit de détente au moment du sommeil, contractions spasmodiques vers la tête, le cœur et l'estomac; terreurs paniques souvent renouvelées; simulacre d'un manteau rhumatismal, qui occupait le dos, le bras et l'épaule; légère amélioration par la suspension de ses travaux, débilité générale, et surtout dans le côté gauche; station et quelquefois locomotion presque impossibles, tremblemens, frémissemens, vertiges considérables au moindre mouvement. Les viandes bouillies ou rôties étaient les seuls alimens qu'il pouvait souffrir. Après deux ou trois détentes avec éclat dans la tête, lorsqu'il était dans son lit, il recouvrait ses forces, et n'éprouvait aucun malaise; tous les accidens revenaient une demi-heure après son lever, se suspendaient en partie pendant la digestion de son dîner, pour reparaître de nouveau peu de temps après; mais constamment un jour meilleur que l'autre. Les temps froids et humides, les variations atmosphériques, de même que tous les événemens propres à exciter la sensibilité, exerçaient sur lui une influence remarquable, et augmentaient les accidens.

Les moyens employés furent l'usage des bains et cinq purgations, dont les deux premières semblèrent l'avoir un peu soulagé, mais dont les

trois autres l'affaiblirent beaucoup, lui firent perdre de son embonpoint, et aggravèrent les symptômes.

Encore une fois rebuté des remèdes, il les quitte entièrement, et partage son temps entre l'exercice et les travaux administratifs. Un soulagement marqué ne tarda pas à suivre ce changement de régime. C'est alors qu'il consulte à Paris un médecin distingué, dont les sages conseils sont malheureusement écartés. Le docteur ordinaire du malade, aveuglé par un fantôme d'humeur goutteuse, qu'il voulait combattre, ne lui laisse entrevoir de guérison solide que dans un nouveau traitement, lui prescrit, dans l'espace d'un mois, cinq ou six purgatifs, et lui fait même appliquer des sinapismes. *Plures sunt medici*, s'écrie le célèbre *Morgagni*, *qui ob id ægros interimunt quià nesciunt ipsi quiescere;* mais les symptômes d'hypocondrie acquirent alors une telle intensité, que le malade n'offrait plus que l'image d'un squelette ambulant, et ne pouvait soutenir sa tête dans une direction verticale.

Fatigué, excédé, harassé, il abandonne son médecin et ses médecines, pour suivre les avis sages du médecin de la capitale, quitte le séjour de la ville pour celui de la campagne, les travaux du cabinet pour ceux du jardinage, et à l'aide d'un bon régime, d'une société choisie, etc. il revient insensiblement à sa première santé.

Telle était la situation de ce malade à l'époque où l'observation fut rédigée.

Renforçons la teinte qui distingue ces deux névroses par la citation d'une affection hypocondriaque, observée chez une femme, et exempte de tout phénomène hystérique.

Mademoiselle M**, âgée de trente-quatre ans, reçut le jour de parens sains, et joignit à beaucoup de sensibilité un tempérament bilieux. Son caractère était tantôt très-mélancolique, tantôt extrêmement gai, selon que ses impressions participaient de la peine ou du plaisir.

A quatorze ans elle fut réglée, et devint mère à dix-neuf; jusqu'à cette époque elle avait joui d'une bonne santé. Quatre mois après sa couche, érysipèle dartreux qui se propage sur toute la figure, ensuite sur les yeux, et prive la malade de la vue, qu'elle recouvre à la suite de soins multipliés, et au bout de deux ans. Depuis lors elle contracte la gale, ce qui lui cause un violent chagrin, et en guérit à la suite d'un assez long traitement. Lors de sa dernière couche elle entreprend de nourrir son enfant, et est forcée d'y renoncer, parce qu'il survient une douleur au sein droit, mais sans augmentation de volume; mademoiselle M** s'en affecte beaucoup, et croit avoir un cancer; cependant des médicamens très-simples dissipent bientôt la cause de ses inquiétudes. Ici commence l'hypocondrie.

Depuis six mois elle était bien portante, lorsqu'une vive affection morale vint la troubler. Dès-lors éloignement pour toute société; isolement qui aggrave ses peines; sommeil interrompu par des rêves pénibles, perte de l'appétit, tension des hypocondres, flatuosités, sensation d'un poids considérable dans la région de l'estomac; constipation.

Elle ne consulte aucun médecin; mais dans l'espoir de soulager ses maux, elle lit avec avidité des ouvrages sur la médecine, et suivant qu'elle a lu la description de telle ou telle maladie, il lui semble en éprouver les différens symptômes dans les diverses régions de l'abdomen. Un jour elle prend un purgatif drastique, qui lui fait évacuer une grande quantité de matières muqueuses; aussitôt elle en conclut que son ventre est tapissé d'obstructions; le désespoir s'empare de son âme, et les règles qui jusque-là avaient bien coulé, s'arrêtent entièrement. Pendant six mois elle rêve aux moyens de se détruire: cependant elle craint la mort; et si elle s'arrête à un mode de destruction, aussitôt elle s'efforce d'en rendre l'exécution impossible.

Il y avait dix-huit mois que mademoiselle M**, abandonnée à elle-même, était en proie à ces accidens, qu'elle regardait comme au-dessus des ressources de l'art. Cependant un médecin, le docteur *Rey*, est appelé; cherchant à gagner sa

confiance, il feint d'adopter toutes ses idées, et parvient, non sans beaucoup de peine, à lui faire espérer que ses maux auront un terme : il l'engage à le seconder, en suivant avec exactitude ses conseils.

Des sangsues sont appliquées à la vulve pour rappeler les règles ; il établit un cautère à la cuisse ; il a recours en même temps aux antispasmodiques et à de doux laxatifs, et recommande surtout la confiance, le courage, toute espèce de distractions, et des promenades fréquentes, ou un séjour prolongé à la campagne. A l'aide de ce régime, mademoiselle M** obtient une très-grande amélioration.

Nous avons probablement rendu palpable ou au moins saillante la ligne de démarcation qui sépare ces deux névroses si généralement confondues dans ces temps modernes, et surtout dans le siècle précédent ; examinons maintenant les différences qui existent entre deux autres maladies, l'hypocondrie et la mélancolie ; il n'est pas moins important d'établir une distinction entre ces deux vésanies, car l'erreur dont leur diagnostic a été l'occasion, remonte en quelque sorte aux premiers âges de la science.

DEUXIÈME SECTION.

Caractères distinctifs de l'Hypocondrie et de la Mélancolie (1).

La mélancolie a été souvent confondue avec l'hypocondrie, malgré les définitions qu'en ont données *Arétée*, *Sennert*, *Boerhaave* et *Cullen*. Toutefois ces deux maladies diffèrent réellement l'une de l'autre. Ainsi leurs causes qui, au premier coup-d'œil, paraissent les mêmes, sont néanmoins distinctes sous bien des rapports.

La mélancolie, par exemple, est plus souvent héréditaire ; elle dépend plus fréquemment encore d'une disposition physique remarquable, soit une taille très-élevée ou l'excès contraire, soit un trait trop saillant, ou une difformité qui sont souvent l'occasion d'un délire mélancolique. Une éducation vicieuse, et surtout l'habitude de remplir la tête des enfans de contes, d'histoires de sorciers, de revenans, de diables, etc. les préparent de loin aux maladies de l'imagination. Les pays méridionaux, les chaleurs de l'été, les alimens trop excitans, l'habitude, même modé-

(1) Nous ne comprenons pas la mélancolie dans les maladies nerveuses, parce qu'elle fait partie, suivant nous, des aliénations mentales ; en effet, elle dépend d'une lésion partielle de l'imagination, et par conséquent se rattache beaucoup plus aux maladies de l'entendement qu'aux affections nerveuses proprement dites. *Voyez* au reste la préface.

rée, des liqueurs alkooliques, certaines professions, comme celles de poète, de musicien, de comédien; en un mot, tous les agens, toutes les circonstances propres à exalter l'imagination, sont principalement favorables aux lésions de cette faculté intellectuelle. Une sensibilité nerveuse très-prononcée favorise beaucoup moins l'invasion de la mélancolie que celle des affections hypocondriaques, mais aussi une extrême susceptibilité morale exerce une influence toute contraire.

L'hypocondrie provient fort ordinairement de la vie sédentaire et du dérangement de nos fonctions, de nos sécrétions, de l'onanisme, de nos hémorrhagies, qui n'ont pas une part aussi active au développement des affections mélancoliques. L'excès d'étude, et surtout les peines de l'âme, donnent souvent lieu à ces névroses digestives qui caractérisent l'hypocondrie, comme l'indiqueraient les corrélations sympathiques, si l'observation ne l'avait démontré. Cependant il est vrai de dire que les causes de la mélancolie sont encore plus morales : celle-ci tient parfois à une vanité prétendue philosophique, exemple, *J. J. Rousseau*; à un amour-propre démesuré, ou à quelques circonstances où ce grand mobile a été compromis. Elle est due, bien plus souvent que l'hypocondrie, à des craintes exagérées, ou même à des terreurs paniques; *Pascal*, les poètes

satiriques *Juvénal, Gilbert*, etc., à une ambition immodérée; témoins la plupart des grands conquérans; les remords sont une source féconde d'affections mélancoliques, et ne coopèrent presque jamais à l'hypocondrie. Exemple : *Théodoric, Caligula*, le misérable *Santerre*, qui voyait partout des gendarmes envoyés pour l'arrêter.

Les grands chagrins peuvent amener la mélancolie, mais ils déterminent bien plus souvent les névroses des organes de la digestion. Nous noterons encore les deux extrêmes dans la culture des facultés intellectuelles; ainsi des méditations trop continues, ou l'inaction mentale la plus absolue; de là vient que les plus beaux génies sont souvent mélancoliques sur la fin de leur carrière, et qu'on rencontre aussi beaucoup de ces malades parmi les paysans, les artisans, en un mot, parmi les hommes les plus bornés.

Tous les grands événemens politiques d'un siècle, les découvertes importantes, ou plutôt toutes les innovations les plus remarquables, qui forment autant de circonstances propres à exalter l'imagination, favorisent encore d'une manière spéciale et plus directe la naissance de la mélancolie, et même indépendamment des peines de l'âme ou des revers de la fortune.

Enfin l'influence des opinions religieuses, qui est presque nulle et très-indirecte sur la production de l'hypocondrie, contribue singulièrement

à l'invasion de cette maladie intellectuelle; aussi voit-on beaucoup de mélancolies ascétiques, et très-peu d'hypocondries, par cause religieuse: *Charles-Quint*, le *duc de Mazarin*, *Swedemborg*, etc. etc., sont des mélancoliques par religion.

En résumé, nous disons que si quelquefois les mêmes causes déterminent l'une et l'autre maladie, il est également vrai que l'hypocondrie est le plus souvent la conséquence des causes qui agissent particulièrement ou spécialement sur les nerfs qui vivifient les organes de la digestion, tandis que les affections mélancoliques sont ordinairement le résultat des mobiles, dont l'action tend à troubler l'intégrité de nos facultés intellectuelles, et surtout de l'imagination.

En poursuivant la recherche des différences qui existent entre ces deux maladies, nous en trouverons de plus tranchées encore dans leurs phénomènes respectifs. Ainsi nous avons vu dans l'hypocondrie un trouble manifeste, mais lent, des fonctions digestives, l'exaltation de la sensibilité générale, des aberrations légères et fugaces, des terreurs paniques relatives surtout à la santé, etc. etc. L'invasion de la mélancolie a lieu très-souvent d'une manière rapide ; il y a délire exclusif et permanent sur un objet particulier et sur une série d'idées qui s'y rattachent, une passion dominante, souvent une propension à la

jalousie sur les motifs les plus frivoles, etc. etc. Ajoutons à ces traits distinctifs propres à cette vésanie, l'intégrité des fonctions digestives qui, hors les cas de complication, ne sont jamais lésées, ou seulement par accident. L'imagination du mélancolique est comme l'aiguille aimantée; on veut en vain le détourner de sa passion dominante, c'est son point d'attraction auquel il revient toujours; tandis que l'imagination de l'hypocondriaque est obsédée par une foule d'idées disparates qui se succèdent souvent avec une rapidité étonnante.

On observe fréquemment chez les mélancoliques deux formes opposées que revêt leur maladie; c'est tantôt une bouffissure, un orgueil gigantesque, comme on le voit chez la plupart des prétendus prophètes, empereurs, rois, généraux, etc.; tantôt une timidité démesurée ou une habitude de craintes et de terreurs sans cesse renaissantes; telle était cette femme qui s'imaginait constamment être entourée de serpens: d'autres fois une tristesse constante, une morosité désespérante ou une gaîté folle, une joie aussi permanente qu'exagérée. Le fou d'Athènes, qui regardait comme sa propriété tous les vaisseaux du Pirée, était toujours dans l'ivresse du bonheur.

Il existe en outre une espèce distincte de mélancolie, caractérisée par un penchant très-pro-

noncé au suicide, que la raison ne surmonte que difficilement ; chez les mélancoliques cette propension au meurtre de soi-même est souvent suivie de tentatives homicides, ou même d'entière exécution ; tandis que, chez les hypocondriaques, on n'observe ordinairement que des velléités de mort ou de suicide (*Voyez* l'observation page 499, etc.) ; dans celle-ci surtout, que nous appelons *mélancolie morale*, les digestions continuent à s'exécuter régulièrement. En un mot, les diverses mélancolies sont une sorte de désorganisation intellectuelle ou morale, à laquelle nos fonctions vitales restent étrangères, ou ne participent qu'accidentellement.

Les terminaisons de l'hypocondrie diffèrent aussi de celles propres aux affections mélancoliques ; la première se termine plus fréquemment par la réhabilitation des fonctions affectées ; mais si la guérison de la mélancolie est plus rare, elle est quelquefois aussi plus rapide. Cette vésanie se complique rarement avec les phlegmasies de l'abdomen et avec les lésions des viscères qu'il renferme ; elle s'associe plus souvent avec le penchant au suicide et avec la manie ; aussi se termine-t-elle très-rarement d'une manière funeste. Qui ne conçoit qu'une altération partielle de l'entendement doit conduire facilement, et en quelque sorte naturellement, à une altération plus générale des facultés morales et intellectuelles ;

tandis qu'un état habituel d'irritation nerveuse doit être, pour les viscères abdominaux, une disposition à leurs altérations organiques.

Le traitement de ces deux maladies présente aussi quelques différences générales : dans les affections hypocondriaques, le mode de curation peut être indiqué ou déterminé d'une manière précise ; celui de la mélancolie est, en général, plus incertain. Aux premières on oppose quelquefois exclusivement les moyens d'hygiène, et les médicamens qui ne sont qu'accessoires dans le délire mélancolique : contre celui-ci on dirige souvent avec succès les facultés morales et intellectuelles, une sorte d'argumentation, qui ont aussi une application utile, mais moins fréquente, contre l'hypocondrie. Il faut souvent, afin de ramener à la raison le mélancolique, déraisonner avec lui, employer des subterfuges, etc. Enfin, pour mieux faire ressortir les oppositions qu'offrent ces deux maladies, nous allons en rapporter quelques observations (1).

---

(1) Nous avons cru ne pas devoir comprendre la mélancolie dans ce travail, mais nous espérons présenter plus tard un Essai sur les aliénations mentales, dont, selon nous, cette vésanie fait partie : en attendant, nous renvoyons au Mémoire sur la Mélancolie qu'a publié le docteur *Andry*, et qui fait également honneur à sa plume, à son érudition et à son cœur.

Mélancolie par frayeur.

Blaise Pascal naquit en 1623 d'une famille qui possédait, en Auvergne, des places distinguées, qu'elle honorait par ses vertus. Il annonça presque dès le berceau la célébrité précoce que justifia, dans la suite, une foule d'ouvrages qui attestent encore la supériorité de son génie. Une éducation soignée et des études prématurées développèrent en lui le goût exclusif des sciences les plus abstraites, et un travail opiniâtre altéra bientôt sa constitution physique, déjà faible et chancelante : dès-lors la santé de Pascal alla toujours en dépérissant, et cependant rien ne pouvait ralentir son ardeur pour l'étude. Après une longue absence, de retour au sein de sa famille, il partagea son temps entre la société et les méditations; mais bientôt isolement pénible qui lui fait tout sacrifier aux travaux du cabinet, et par suite dépérissement sensible. Pour en arrêter les progrès, son médecin lui conseilla de se livrer à l'exercice de la promenade, et d'éviter toute contention d'esprit.

Pascal reparaît dans le monde; il y apporte de grands talens, de grandes vertus, et une célébrité bien acquise, mais en même temps un caractère mélancolique, une fierté naturelle, et le désir d'y être reçu avec l'indulgence qu'il accordait aux autres; il préférait déjà la société qu'il

s'était formée, à la solitude, et songeait même à s'y attacher par le lien conjugal; mais un événement mémorable dans l'histoire de sa vie vint donner à ses idées une tout autre direction.

Tous les jours Pascal se promenait dans les environs de Neuilly. Un soir, deux des chevaux de sa voiture prennent le mors aux dents, et s'élancent de l'emplacement du pont de Neuilly dans la Seine. La secousse, heureusement violente, rompit les traits qui joignaient le premier attelage au train de derrière, et la voiture resta sur le bord du précipice. Le malade ne fut point blessé, mais vivement effrayé, et une syncope qui dura très-long-temps fut le premier résultat de cette frayeur. On se représente facilement la commotion physique et morale que dut ressentir un homme faible et languissant.

Vers la même époque il éprouve, dans l'ombre de la nuit, une espèce de vision ou d'extase dont il conserva la mémoire dans un papier qu'il portait constamment sur lui (1), et que les uns ont regardé comme un amulette, et d'autres comme un modèle de vertus chrétiennes. La sensation du malheureux événement de Neuilly, sans cesse retracée dans son imagination, le troublait partout, surtout la nuit, au milieu de ses insomnies et de son dépérissement. *Il croyait toujours voir*

---

(1) Voyez la *Vie de Pascal*, par *Condorcet*.

un abîme à son côté gauche, et y faisait placer un siége pour se rassurer.

Je n'insisterai pas sur les caractères accessoires de sa mélancolie, sur *ses craintes, sa défiance*, ses scrupules, *sa passion dominante*, ou *sa dévotion minutieuse.*

Les propos consolans de l'amitié calmaient pour un moment ses alarmes, mais l'instant d'après Pascal revoyait le précipice ; toujours effrayé par ce même fantôme ou cet égarement de son imagination, et huit ans après ce fâcheux accident, Pascal mourut à l'âge de trente-neuf ans.

Observation de Mélancolie simple.

Un jeune homme âgé de vingt-cinq ans, d'un tempérament sanguin, de forte stature, et d'une santé robuste, vint en l'an VII à Paris pour continuer ses études. Peu avant son départ de la province, il eut une rixe particulière, et convint de se battre au pistolet. D'après l'événement du combat, ce jeune homme crut son honneur compromis, et ne quitta le champ de bataille qu'avec un ressentiment d'humiliation vif et concentré. Dans les premiers temps de son séjour à Paris, aucun trait ne lui échappa, aucune action, dis-je, propre à faire soupçonner la mélancolie, dont il ne tarda pas cependant à être atteint, et dont voici les caractères principaux : air sombre et

rêveur, regard farouche, taciturnité, recherche de la solitude, attention à éviter ses amis, propension à la défiance sur les motifs les plus frivoles, susceptibilité morale la plus exaltée, et délire exclusif sur un objet; tout ce qu'il voyait était fait à dessein de lui rappeler son prétendu affront, et tout individu qu'il rencontrait lui semblait un agresseur, un homme qui avait l'intention de l'outrager. L'éternuement, l'action de moucher, de tousser, le seul regard indélibéré d'un passant était un signal contre lui, une injure qu'il s'efforçait quelquefois de dévorer, et dont il concentrait l'impression; l'abord prévenant d'un ami, et les témoignages de sa bienveillance, étaient souvent à ses yeux le sarcasme le plus amer, et le replongeaient dans la sphère circonscrite de son idée dominante.

Forcé de se trouver dans de nombreuses réunions de jeunes gens, c'est au milieu d'eux surtout qu'il renouvelait ses brusqueries, qu'il suscitait les scènes les plus désagréables, et qu'il s'abandonnait à l'impulsion irrésistible que lui imprimait son imagination effarouchée. Personne n'était à l'abri de ses reproches, pas même ses amis, assez occupés d'ailleurs à étouffer les querelles journalières qu'il élevait sans raison.

Un d'entre eux crut faire une heureuse diversion à ses idées mélancoliques en le conduisant au Théâtre français, où l'on donnait un des chefs-

d'œuvre de la scène. Au milieu de la pièce une actrice, fidèle à son rôle, éclate de rire, avec ce naturel qui caractérise le vrai talent; il en prend ombrage : Vois donc, dit-il à son ami, comme mademoiselle C** se moque de moi; et de suite il se lève, et sort brusquement de la salle.

Cet ami, dans lequel il avait beaucoup de confiance, espéra qu'en déraisonnant avec lui il le ramenerait à la raison, et lui fit l'aveu que réellement tout le monde se moquait de lui; mais ce stratagème, inventé dans de bons motifs, eut le plus mauvais succès, et ne servit qu'à le confirmer dans l'égarement de son imagination. Peu de temps après, à la suite d'une rixe, il se battit, et fut blessé. Son adversaire le félicita sur son courage, et lui dit qu'il l'avait pris pour un mouchard qui, la veille, avait arrêté un de ses amis. Cette indiscrétion le fortifia dans l'idée qu'il portait sur son visage des traits sinistres et particuliers, qui le rendaient l'objet de la dérision publique. Dès-lors exaltation orageuse de sa mélancolie, trouble et émotion involontaires à la vue de ses amis, penchant au suicide, empoisonnement avec l'opium, suivi de convulsions violentes, mais qui fut arrêté par le suc de citron, etc. J'observerai qu'il raisonnait avec sagacité sur tout objet étranger à ce qui concernait son amour-propre, qu'il n'éprouvait aucun trouble dans les fonctions de la vie intérieure, ni

enfin les anomalies nerveuses qui se remarquent dans l'hypocondrie.

Ne pouvant plus résister aux tourmens qu'il se créait tous les jours, il partit pour la campagne; là, entouré d'hommes qui ne le connaissaient pas, d'enfans dont il partageait les jeux, variant ses occupations, vivant dans une sphère d'activité continuelle, et se livrant avec passion à l'exercice de la chasse, *pluribus intentus, minor est in singulâ sensus*, il perdit de vue le sujet de sa mélancolie, et recouvra bientôt un jugement sain et son urbanité première.

Je termine ces citations en rapportant un fait de mélancolie, extrait des consultations d'*Hoffmann*, et où la maladie me paraît assez bien présentée.

Un homme distingué, âgé de trente ans, d'un tempérament bilieux et mélancolique, d'un caractère sensible et ambitieux, etc., était issu d'une famille très-sujette aux affections mélancoliques. Il jouissait d'un assez bon appétit, avait le ventre libre, et n'éprouvait ni flatuosités, ni vents, ni rots, ni coliques. Soumis à un régime sévère, il ne commettait aucun excès, mais se livrait parfois à la colère. L'eau rougie formait sa boisson ordinaire. Bientôt il perd en grande partie le sommeil, surtout quand il ressent du chagrin; il devint triste, méticuleux, son esprit est fortement frappé et troublé; il fuit la société

des hommes, surtout de ceux dont les habits sont rouges ou bleus, couleurs qu'il avait prises en aversion. Le moindre bruit l'épouvantait, surtout la nuit; aussi, pour goûter le repos, il résolut de se retirer à la campagne. Les mêmes accidens s'y reproduisaient de temps à autre, et alors il était inhabile à remplir aucun de ses devoirs, dont avant il s'acquittait fort bien. Du reste, il n'éprouvait aucun symptôme morbifique. Après avoir suivi différens avis, voyagé, pris des eaux minérales, et après s'être fait saigner trois fois par an, il consulte *Hoffmann*; celui-ci lui conseille une société agréable, d'interrompre ses occupations, de vivre à la campagne dans une température un peu chaude; il lui prescrit un régime convenable, l'usage des eaux minérales; pour le soir, une espèce d'émulsion, des pédiluves excitans et aromatiques, des bains tièdes, et d'avoir, de temps en temps, recours à la saignée ou aux sangsues.

Comparons maintenant, à ces exemples de mélancolie, quelques observations de névrose hypocondriaque.

Observation d'Hypocondrie.

M. A. D** est né de parens bien constitués, et qui ont prolongé leur carrière au-delà de quatre-vingts ans; il reçut aussi en partage une fort bonne constitution; mais l'habitude d'une vie

très-sédentaire et des travaux du cabinet développa chez lui, vers l'âge de trente ans, une névrose des organes de la digestion qui subsiste depuis vingt ans, et se maintient depuis dix dans un état de modération tout-à-fait remarquable. Un de ses frères a été également hypocondriaque.

Dans le principe, M. D** se plaignait du dérangement de son estomac; ses digestions étaient pénibles; il rendait une grande quantité de vents dont l'issue diminuait sensiblement le malaise qui succédait à ses repas. Plus tard il lui survint des vomissemens muqueux. Il éprouvait en outre des bâillemens complets ou incomplets, et des maux de tête qui correspondaient surtout à l'occiput.

Ses membres étaient exempts de douleurs; mais quand il voulait se lever, après être resté quelque temps assis, il lui survenait dans les genoux une faiblesse analogue à celle d'un homme ivre; sa tête et ses jambes lui paraissaient tellement affaiblies, qu'il craignait souvent de tomber, et qu'il ne retrouvait sa force habituelle qu'après avoir marché durant un quart d'heure. Pendant tout une saison il fut fatigué par des bourdonnemens d'oreille qui simulaient les sons filés d'un cor très-éloigné. A une autre époque il se réveillait tous les matins avec un mal de gorge qui se dissipait aussitôt après son déjeûner.

Des troubles plus ou moins prononcés dans ses diverses fonctions organiques, lui ont fréquemment donné des inquiétudes relatives à sa santé : de-là des craintes exagérées ou des maux imaginaires, un état morose, et une disposition extraordinaire aux emportemens. Souvent ses cheveux étaient hérissés, et lui causaient des douleurs vives ; ils semblaient tenir à une chair meurtrie par des coups. D'autres fois il éprouvait à la tête un froid tel que, si la raison ne fût venue à son secours, il eût pensé qu'on y répandait un souffle glacial.

Tous les cinq à six jours il ressentait, au moment où l'occiput touchait l'oreiller, une douleur, avec trouble de la vue, qui le forçait à se tourner sur le côté. A l'instant où il s'endormait, ses sens étant engourdis par le sommeil, il s'opérait dans sa tête un mouvement comparable au bruit que produit, en se détendant, le ressort d'une pendule ; ce bruit augmentant lui causait un tel effroi, qu'il faisait un effort pour se relever. Une nuit, entre autres, le désordre fut tel, que M. D** ne put appeler à son secours ; il lui semblait qu'une main étrangère lui serrait la gorge pour l'étrangler : il se crut sur le point de mourir.

Pendant la nuit, le craquement d'un meuble, l'aboiement d'un chien le faisaient tressaillir, et lui causaient de fortes palpitations.

Dans les rues, la vue d'un homme, d'un che-

val, qu'il ne croyait pas près de lui, le faisaient trembler. Cepeudant si le hasard l'eût forcé à défendre sa vie, s'il eût vu sou ennemi, enfin si sa raison eût calculé le genre du combat, il s'y serait exposé sans terreur.

Mais depuis dix ans, tous ces phénomènes, indices certains d'une exaltation de la sensibilité générale, sont ou diminués ou entièrement dissipés. M. D** éprouve bien encore quelques symptômes d'une hypocondrie très-affaiblie, tels que des vents, des engourdissemens légers, des bruits singuliers dans la tête, ct des craintes relatives à ses différentes fonctions; mais ceux-ci en général se manifestent rarement, et sont très-supportables. Du reste, il jouit habituellement d'une bonne santé, dort long-temps et se réveille dispos. Il a un bon appétit, mange beaucoup, et digère lentement, mais fort bien; enfin il partage son temps, suivant son goût, entre l'exercice, de fréquentes promenades, ou un séjour prolongé à la campagne, entre la société de ses amis, l'étude et les spectacles.

Sa raison est même bien raffermie contre les craintes qui l'ont si souvent et si long-temps tourmenté; c'est-à-dire qu'il suffit, lorsqu'une frayeur vient de nouveau le chagriner, de lui rappeler toutes les terreurs paniques qu'il a déjà eues, pour le rassurer plus ou moins complètement sur ce nouvel effroi.

Joignons encore ici un autre exemple d'hypocondrie bien caractérisée.

Un jeune homme âgé de vingt-six ans, reçut en partage un tempérament nerveux, une imagination très-active, une grande sensibilité morale, et, avec une constitution peu robuste, une assez bonne santé.

A l'âge de douze ans il éprouva un violent accès de somnambulisme, mais qui fut unique. Dans le cours de sa jeunesse il fut souvent pris de cauchemar; une nuit, entre autres, après un assez long voyage.

A dix-huit ans il se livra à l'étude de la médecine, et consacra au travail une grande partie de son temps. Pour faire diversion à une application aussi soutenue, il donnait, de temps à autre, quelques instans à une société où il était reçu avec beaucoup de bienveillance. Bientôt il s'attacha à une jeune personne fort jolie, et qui parut d'abord répondre aux sentimens qu'elle lui avait inspirés; mais peu de temps après il reconnut qu'un de ses amis avait obtenu la préférence.

Dès-lors chagrin violent, concentré, et souvent renouvelé par la vue de cette demoiselle, qui habitait la même maison. Digestions lentes et pénibles; anomalies de l'appétit, qui, très-bon le matin, manquait à l'heure du dîner, pour reparaître d'une manière très-prononcée vers les dix heures du soir. Borborygmes fréquens, parfois

hoquet spasmodique, tensions vers les hypocondres, nausées et vomissemens alimentaires, mais fort éloignés; constipation peu opiniâtre.

Respiration habituellement gênée, ou plutôt difficulté très-grande et presque continuelle à obtenir des inspirations complètes; ce qui l'obligeait souvent à s'arrêter au milieu d'une marche à pas ordinaire; palpitations tumultueuses, plus considérables et plus générales lorsqu'il était dans son lit; les battemens se faisaient sentir à la tête, à l'épigastre, mais surtout dans la région du cœur. Le malade ne pouvait supporter sur sa poitrine le poids de sa couverture ni celui de son drap; sa chemise même lui était incommode.

Le sommeil était en général très-pénible et interrompu par des rêves ou un bruit dans la tête, analogue à un coup de pistolet ou au craquement d'un meuble. Le moral participait fortement au trouble physique, les inquiétudes sur son état présent étaient augmentées par le tableau de l'avenir, que son imagination lui présentait; de là des craintes de diverses maladies, et une habitude d'ennui et de tristesse qui alternaient avec des accès bien courts de gaîté folle.

Divers traitemens mal dirigés et surtout mal suivis, échouèrent successivement. L'affection du cœur, l'inclination persistaient toujours; un premier voyage suspendit les accidens, qui reparurent peu de temps après le retour, et la reprise

des anciennes habitudes ; mais enfin un second voyage, et un nouvel attachement, qui en fut le résultat, amenèrent une guérison aussi prompte que parfaite, et qui se maintient depuis plus de quinze ans.

Observation (1) *d'Hypocondrie par frayeur.*

Un courtisan distingué, âgé de trente ans, d'un tempérament sanguin, joignait à un embonpoint très-prononcé, un caractère enjoué et sans aucune disposition à la mélancolie ; habitué aux travaux du cabinet, qu'il compensait par beaucoup d'exercice, il avait toujours joui d'une bonne santé. Un jour, étant à la chasse, il fut tout à coup saisi d'une vive frayeur, tomba de cheval, se plaignit de douleurs dans le dos, et se crut grièvement blessé. Bientôt remis de son accident, il reconnaît son erreur, remonte à cheval, et continue sa partie de chasse. De retour chez lui, il éprouve, au bout de quelque temps, les symptômes d'hypocondrie les mieux caractérisés ; malaise général, inquiétudes vagues, trouble des fonctions digestives, vertiges, pesanteur et douleur de tête, flatuosités incommodes,

(1) Obs. II, *Hoffmann.* Si nous avons rapporté jusqu'ici plusieurs histoires particulières empruntées à cet observateur, ce n'est point par prédilection pour sa méthode, mais bien parce qu'il s'est occupé d'une manière spéciale de ces maladies, qu'il a d'ailleurs mieux décrites que beaucoup d'autres.

sommeil troublé par des rêves fatigans, tristesse constante, anxiétés précordiales, constipation opiniâtre ; à son réveil, nausées et vomissemens acides, urines tantôt limpides, tantôt sédimenteuses.

Consultations multipliées : pendant un an, abus des médicamens, et exacerbation manifeste de la maladie. *Hoffmann* est appelé, il ordonne une saignée au pied, des pédiluves fréquens, une infusion théiforme le matin ; avant le repas, l'essence d'écorce d'orange ; le soir, la poudre précipitante ; deux fois par semaine, les pilules balsamiques ; rejet de tous les autres médicamens ; guérison.

La maladie affectait ici un homme sanguin, et ne reconnaissait point pour cause la vie sédentaire, ni les travaux du cabinet, mais une circonstance accidentelle dont l'effet était plus facile à combattre.

Enfin, si nous voulions mettre dans tout leur jour les différences et les rapports que présentent ces trois maladies, nous dirions que l'hypocondrie est une névrose ou une affection du système nerveux abdominal, et par suite du système nerveux général ; l'hystérie, une maladie du système nerveux utérin ; et la mélancolie, une affection du système nerveux cérébral, ou plutôt une altération partielle de l'imagination (1).

(1) On peut encore consulter, sur cette maladie, la dis-

Passons à l'examen comparatif de l'hypocondrie et des inflammations lentes de l'abdomen, qui ne mérite pas moins notre attention.

TROISIÈME SECTION.

Caractères distinctifs de l'Hypocondrie, et des phlegmasies chroniques de l'abdomen.

Si l'on compare l'hypocondrie aux phlegmasies chroniques de l'estomac et des intestins, on conçoit que l'analogie de leur siége et de quelques symptômes a pu, malgré la différence de nature et de leurs principaux phénomènes, occasionner des erreurs dans le diagnostic de ces affections diverses; mais ces méprises ont-elles été aussi fréquentes que le donne à penser un médecin recommandable, le docteur *Broussais*, dans l'ouvrage qu'il a publié sur les phlegmasies chroniques. « N'est-ce pas ainsi, dit-il, que sont entretenues certaines dyspepsies hypocondriaques (1), qui, si elles étaient examinées de bien près, seraient reconnues pour de véritables gastrites chroniques »? Plus loin il ajoute : « Il serait curieux de savoir combien il resterait de squirrhes au pylore, d'hypocondries, d'obstructions et de

---

sertation du docteur *Charpentier*, dans laquelle on trouve plusieurs histoires particulières de mélancolie très-intéressantes.

(1) Tome II, page 290 et 337.

maladies nerveuses ayant leur source dans les organes de l'abdomen, si l'on pouvait distraire toutes les gastrites chroniques des maladies existantes actuellement à Paris sous ces différentes qualifications ». Si des erreurs ont été commises, et je suis porté à le croire, ce praticien laborieux, dont je me plais d'ailleurs à reconnaître le talent d'observation, est-il bien fondé à faire un reproche aussi général; je ne le pense pas, et certainement la plupart des médecins de la capitale distinguent très-bien les phlegmasies aiguës ou chroniques des squirrhes au pylore, ou des affections hypocondriaques, *et vice versâ*. Ne s'est-il pas exposé lui-même au reproche de ne voir que des gastrites chroniques, en les soupçonnant là où peut-être elles n'existent pas, et en paraissant nier en quelque sorte l'existence des squirrhes au pylore, des obstructions, des maladies nerveuses et de l'hypocondrie, dans une infinité de circonstances où ces derniers existent réellement. Quoi qu'il en soit, on devra toujours de grandes et nombreuses obligations au docteur *Broussais*, pour ses différens travaux, et même pour avoir appelé l'attention des médecins sur la possibilité d'une méprise dont l'occasion se présente fréquemment.

Efforçons-nous maintenant de prévenir de semblables erreurs, en remplissant cette lacune qu'il a laissée, en établissant, dis-je, les carac-

tères propres à l'hypocondrie et aux phlegmasies chroniques (1), et c'est dans le Traité de M. *Broussais* lui-même, que je puiserai en partie les signes distinctifs de ces dernières, bien certain de ne pouvoir rencontrer une meilleure source.

Les phlegmasies chroniques attaquent tous les âges ; elles sont très-ordinaires aux enfans, plus fréquentes chez les jeunes gens que dans l'âge viril, où elles sont encore très-communes ; tandis que l'hypocondrie se voit presque exclusivement chez les adultes. On remarque très-souvent ces inflammations lentes chez les hommes qui fatiguent beaucoup, comme les laboureurs, les artisans, et surtout les militaires, à la suite des marches forcées ; elles sont beaucoup plus rares chez les citadins, et parmi les individus livrés à une vie molle et sédentaire.

Les hommes en général sont, par les raisons que nous avons énoncées ci-dessus, et celles que nous exposerons incessamment, plus sujets que les femmes, à ce genre de maladies.

Si la mollesse, les habitudes sédentaires sont une source de névroses des plus fréquentes,

---

(1) Plus loin j'indiquerai les signes distinctifs des squirrhes du pylore : ceux-ci diffèrent des phlegmasies chroniques, et bien qu'ils commencent aussi par une irritation lente, leur siége, leur nature et leur mode de formation ne sont pas les mêmes que dans ces inflammations.

l'excès de fatigue favorise puissamment l'invasion des phlogoses chroniques.

Les vêtemens qui ne garantissent ni du froid, ni de la pluie, ni de l'humidité, qui n'absorbent pas la transpiration ou la sueur, et qu'on garde sur soi lorsqu'ils sont mouillés, offrent, au suprême degré, le même inconvénient. On peut en dire autant du trouble apporté dans nos différentes fonctions, et spécialement du dérangement de la transpiration. Aussi regardai-je cette cause, c'est-à-dire tout mode de refroidissement, comme l'origine du plus grand nombre des phlegmasies chroniques. La grande humidité, jointe à une température élevée, les émanations contagieuses répandues dans l'atmosphère, les exhalaisons par suite du desséchement, ou des substances décomposées et putréfiées, produisent souvent encore ces désordres. Il faut en outre noter, comme agissant à cet égard d'une manière spéciale, l'humidité éprouvée aux pieds, une habitation froide, humide, insalubre, et surtout les bivouacs; tandis que les névroses des organes de la digestion dérivent bien plus rarement de ces différentes sources. Citerons-nous comme causes de ces inflammations les coups, les chutes, les commotions vers l'abdomen? Qui ne sait combien leur influence est étrangère à la production des vésanies hypocondriaques, et combien, au

contraire, elle favorise les phlogoses et les lésions organiques de l'abdomen.

La suppression ou rétention des règles et du flux hémorrhoïdal concourt davantage peut-être à la production des affections nerveuses. L'onanisme, par l'épuisement qui en résulte, et plus encore par la honte qu'entraîne toujours ce funeste penchant, est également une cause bien plus puissante d'hypocondrie que d'inflammations chroniques.

L'habitude de la bonne chère, ou plutôt la surcharge habituelle de l'estomac dispose au contraire beaucoup plus aux gastrites et entérites chroniques qu'aux névroses des organes de la digestion; l'abus des liqueurs, des vins, qui sont souvent de mauvaise qualité, les boissons stimulantes ou irritantes données, pour faire transpirer, dans un moment d'irritation plus ou moins vive, les médecines de précaution, les vomitifs et purgatifs réitérés; les préparations mercurielles, et surtout le sublimé, si souvent administrés inconsidérément, et qui agissent immédiatement, ont sur le développement des inflammations lentes une influence beaucoup plus active que sur celui de l'hypocondrie. Remarquons en outre que les premières succèdent très-communément aux inflammations aiguës, terminées sans crises, ou jugées incomplètement, dont la convalescence a été brusquée, ou qui après une guérison parfaite,

récidivent à un degré modéré, par suite d'imprudences ou de refroidissement. Elles sont encore une conséquence plus ordinaire des fièvres intermittentes qui se prolongent indéfiniment, et peut-être des affections rhumatismales, dartreuses, etc., fixées sur les viscères abdominaux.

Les méditations trop soutenues, ou seulement l'habitude d'un travail de tête, sédentaire, sans forte application mentale, plus alors par le défaut d'exercice, de locomotion, que par la fatigue de l'entendement, déterminent, comme nous l'avons dit, bien fréquemment ces névroses, et très-rarement les affections de l'autre genre.

Enfin le chagrin, et tous ses différens modes, exaltent la sensibilité organique des viscères de la digestion, et provoquent l'hypocondrie bien plus souvent qu'ils ne donnent lieu aux phlogoses latentes ou chroniques de l'abdomen; mais ces affections morales amènent aussi très-ordinairement les lésions organiques.

Si nous poursuivons l'examen comparatif dans les phénomènes de ces maladies diverses, nous retrouverons encore des oppositions non moins tranchées : ainsi, dans l'hypocondrie, les digestions sont en général plus ou moins difficiles; cependant la plupart des malades mangent avec assez de plaisir, et digèrent, quoique avec une peine dont le degré varie; de plus, la constipation est ici fort ordinaire. Dans les gastrites ou

entérites chroniques, les digestions sont bien plus pénibles, et souvent même impossibles; quand l'estomac est le siége de l'inflammation, il y a défaut d'appétit, souvent des vomissemens muqueux ou alimentaires, et une douleur plus vive à l'épigastre que dans les cas de névrose. Les phlogoses intestinales ont aussi leurs symptômes particuliers : ici ce sont des coliques plus ou moins intenses; la sensibilité de l'abdomen augmente par instant, surtout quand on le comprime; quelquefois il y a intégrité de l'appétit, surtout chez les enfans et les jeunes gens; on remarque presque toujours une diarrhée plus ou moins fréquente; chaque évacuation est précédée de coliques vagues, et suivie d'un soulagement éphémère; mais la moindre quantité d'alimens, dans l'un et l'autre cas, ranime le désordre, multiplie, rapproche et prolonge les redoublemens; tandis que les hypocondres se trouvent assez souvent soulagés après leurs repas. La soif est aussi fréquente dans les inflammations même chroniques, que rare dans les névroses. Cependant, dans quelques cas, et surtout au début de la maladie, ou quand celle-ci est modérée, la soif est peu intense, ou n'existe pas d'une manière continue; souvent même les enfans refusent alors de boire. Mais en général, et surtout chez les adultes, elle existe spécialement le soir ou la nuit, et souvent à un degré modéré; elle s'ac-

compagne de sécheresse de la bouche, de rougeur de la langue; il y a chaleur générale, plus ou moins vive, suivant l'intensité de la phlogose (1), et ardeur à l'arrière-bouche; le pouls est petit, serré, fréquent; et presque toujours le soir ou la nuit il survient des redoublemens; le sommeil est agité, mais d'une agitation différente de celle qu'on observe dans l'hypocondrie, où l'insomnie est causée par un trouble plus moral que physique. La figure est souvent altérée, allongée ou un peu grippée. La plupart de ces accidens sont non-seulement étrangers à l'hypocondrie, mais ils procèdent avec une lenteur qui, comparée à la marche ordinaire de cette névrose, est un mouvement de progression très-rapide. Les médicamens trop actifs ou irritans, le moindre écart dans le régime, la plus petite quantité d'alimens ou de boissons excitantes, l'impression réfrigérante la plus légère, enfin les contrariétés morales sont suivis, chez les malades en proie aux phlogoses, d'accidens beaucoup plus violens que chez les individus hypocondriaques.

Considérons en outre que ces inflammations

(1) Lorsque les forces sont très-diminuées, quand la vie est prête à s'éteindre, il y a sentiment de froid; mais ce symptôme est constant à la fin de toutes les maladies mortelles.

sont exemptes des innombrables phénomènes sympathiques, de ces aberrations mentales que nous avons exposés dans la description de l'hypocondrie. Ici les symptômes sont non-seulement plus nombreux, mais plus variables; là ils sont plus fixes, plus locaux. On peut dire de ce genre de maladies, *stabilibus magis quàm vagis molestum;* c'est l'opposé de ce qu'*Alberti* appliquait à l'hypocondrie.

Tout annonce dans ces phlegmasies chroniques, non une affection plus ou moins générale de la sensibilité organique, mais une affection locale de la sensibilité animale.

Si l'on considère que les phlegmasies chroniques de l'abdomen se terminent quelquefois par la guérison, et plus souvent par une désorganisation mortelle dont le terme s'étend depuis deux à trois mois, à deux ou trois ans au plus, on ne pourra leur assimiler les névroses des organes de la digestion, qui se maintiennent quelquefois au même degré, et sans aucune apparence de lésion organique, d'altération de tissu, pendant des dix, douze, vingt et trente ans (1); qui dans quelques cas se dissipent au bout de peu jours par le seul exercice auquel on avait renoncé, ou par

---

(1) Bernardin de Saint-Pierre et Grétry furent hypocondriaques durant une grande partie de leur vie, et sont morts octogénaires.

d'autres moyens également simples et prompts dans leurs effets.

Ne sait-on pas en outre que le traitement des phlegmasies diffère singulièrement de celui qui convient aux névroses des organes digestifs? Les délayans, la diète la plus sévère, le repos du lit sont nécessaires dans le premier cas; tandis que les hypocondriaques se trouvent en général très-bien d'un régime tonique, des boissons un peu amères, de l'usage du vin, des distractions, de l'habitude des spectacles, des voyages, et surtout des différens modes d'exercice. Les terminaisons varient également; la mort est très-souvent le terme des phlegmasies chroniques, tandis qu'elle n'est peut-être jamais le résultat direct de l'hypocondrie. Mais à la longue les affections hypocondriaques se dénaturent, ou plutôt se compliquent, et c'est en se dénaturant ainsi qu'elles peuvent indirectement se terminer de la manière la plus funeste. L'hypocondrie est d'abord simple, elle se complique ensuite avec une inflammation lente ou une lésion organique, dont la terminaison est presque toujours mortelle.

Pour mieux établir la comparaison entre ces deux classes de maladies, et afin de rendre leurs oppositions plus saillantes, nous allons relater ici quelques histoires de phlegmasies chroniques, empruntées pour la plupart au docteur *Broussais*, nous bornant d'ailleurs à renvoyer aux

nombreux exemples d'hypocondrie que nous avons déjà mentionnés.

Je choisis les observations qui nous offrent ces phlégmasies dans l'état le plus simple, parce que M. *Broussais* ayant communément traité des militaires soumis au régime le plus contraire, épuisés par des marches forcées, couchant sur la terre, exposés enfin à toutes les intempéries de l'air, a presque toujours rencontré des complications mortelles. Dans la pratique des villes, la terminaison des phlegmasies n'est pas à beaucoup près aussi souvent funeste.

Inflammation de l'estomac, gagnant les intestins.
(Observation analysée) (1).

Un jeune soldat était malade depuis un mois; pendant tout ce temps il éprouva une douleur *fixe* à l'épigastre, avec forte constriction; dégoût invincible pour tout aliment, nausées et même vomissemens. Plus tard la diarrhée survient; le trente-unième jour, air inquiet, teint sombre, livide, terreux; rougeur des conjonctives. *Pour l'estomac*, anorexie, vomissement de tous les *ingesta*; sentiment d'une constriction pénible et même douloureuse à la région épigastrique. *Pour les intestins*, diarrhée peu abondante, mais douloureuse, excrémens d'une odeur insupportable.

---

(1) Page 53, tome II. BROUSSAIS.

Pour la surface du corps, marasme au deuxième degré, peau sale; fétidité stercorale de la transpiration; pouls faible, serré, lent; la chaleur cutanée au-dessous du degré de santé; débilité extrême. Mort le quarante-deuxième jour, sans agonie. L'estomac rétréci, comme un intestin, dans la moitié pylorique; la membrane muqueuse d'un rouge foncé, même dans les intestins; sèche, noire près du pylore; épaissie et coriace surtout en ce lieu, etc.

Gastrite chronique avec diarrhée. (Analyse) (1).

Un jeune homme, âgé de vingt-deux ans, se plaint d'un dégoût très-prononcé pour tous les alimens, et d'envies de vomir continuelles; il se sentait toujours *prêt à rendre ce qu'il avait pris*, quoique la diarrhée ne le quittât pas. Il était très-maigri, et cependant il ne se disait malade que depuis seize jours; sa figure surtout était maigrie, son teint sombre, ses yeux caves, sa langue humide et assez nette, le pouls nullement fébrile. *Traitement.* Solution gommeuse acidulée, julep analogue; bouillie pour nourriture. Amélioration; le malade se procure des alimens; rechute, mort douze jours après. L'estomac étant ouvert, n'offrait aucune cavité; tous les intestins consi-

---

(1) Page 55.

dérablement resserrés ; la membrane muqueuse d'un rouge foncé, couleur du bois de campêche, etc.

Inflammation des intestins, puis de l'estomac. (Analyse) (1).

Un tambour, âgé de vingt-quatre ans, contracte une fièvre tierce, qu'il conserve plus de deux mois, sans y opposer aucun remède ; la diarrhée s'y joint. Après quatre mois de maladie il était réduit à un demi-marasme ; il allait à la garde-robe cinq à six fois par jour, avec des coliques et beaucoup de malaise ; le pouls nullement fébrile. *Eau de riz, potions gommeuses aromatisées.* Amélioration : bientôt rechute par suite de sa gourmandise ; dès-lors, vomissement des alimens, perte de l'appétit, nausées continuelles, anxiétés, fréquence du pouls, chaleur de la peau. Je reconnus, dit M. *Broussais*, que la phlogose gagnait l'estomac. *Potions acidulées et huileuses* ; le mouvement fébrile ne se maintenait que huit à dix heures par jour ; mort le 22 septembre 1806, après six mois de maladie. Tout le canal intestinal tellement contracté, que la membrane muqueuse était presque partout en contact ; celle de l'estomac rouge, épaissie, et couverte d'une exsudation grisâtre près du pylore ; partout ailleurs

(1) Page 60.

sèche, et de la couleur du bois de campêche.

Certes, ces observations ne ressemblent pas à l'hypocondrie; aussi ont-elles été bien reconnues par le docteur *Broussais;* mais l'avantage d'établir un diagnostic exact est aussi l'apanage de beaucoup d'autres médecins : ainsi les diverses observations rédigées par nos confrères ou par nous-mêmes, et que renferme ce travail, ne sont pas toujours des gastrites chroniques, mais bien ce qu'elles sont intitulées, des affections nerveuses, des hystéries, des hypocondries, des lésions organiques, des squirrhes au pylore, et quelquefois aussi des inflammations chroniques; il nous reste à démontrer qu'à Paris, on sait également bien distinguer ces dernières maladies d'avec les névroses, les vésanies, etc.

Observation d'une phlegmasie chronique intestinale.

Madame G**, âgée de trente-deux ans, a joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de vingt-huit ans. Ce fut à la suite d'un traitement par la liqueur de *Van-Swiéten*, et d'un accouchement très-douloureux, qu'elle fut prise de coliques, d'abord assez vives, et d'un dévoiement qui a diminué plusieurs fois, mais pour reparaître ensuite avec une nouvelle force, souvent avec fièvre légère. Elle a été soignée par un grand nombre de médecins; aucun n'a vu dans cette affection une

hypocondrie; tous ont employé les moyens généralement avoués contre ces inflammations lentes, et qui ont échoué, avec cette particularité que chaque nouveau traitement opérait un mieux momentané. Les délayans, les adoucissans, les toniques, les astringens, les opiacés, les vésicatoires volans, ont été mis à contribution sans plus d'avantage. La malade a fait usage du lait d'ânesse, de celui de vache, qui n'ont produit ni bien ni mal soutenus; à une autre époque, elle s'est nourrie exclusivement de viandes noires, buvant de l'eau rougie, sans qu'il en soit résulté d'exacerbation. Un voyage en Angleterre, et le *porter* pour boisson, ont amené une amélioration un peu plus prolongée; mais le désordre s'est de nouveau manifesté. Aujourd'hui cette dame recherche la société de ses amis, tous les motifs de distraction, et fréquente les spectacles. Son teint n'est pas très-altéré; elle paraît encore même à présent, fort jolie, parce qu'elle se met avec beaucoup de soin ou beaucoup d'art; mais elle a maigri sensiblement, et ses forces sont très-diminuées. Elle conserve toujours un peu d'appétit, et préfère les viandes rôties et les légumes herbacés; de temps à autre, et surtout la nuit, elle éprouve une soif légère et des coliques; son sommeil est souvent interrompu par le besoin d'aller à la garde-robe, qui la tourmente moins dans le milieu du jour, où

elle est plus distraite. Ses règles n'ont subi aucun dérangement notable.

Certainement, cette affection n'offre point la multiplicité de symptômes physiques et moraux qui forme un des attributs spéciaux de l'hypocondrie.

Une jeune personne offrait le même spectacle, et a été guérie par le régime féculent et mucoso-sucré, par l'usage exclusif des crêmes et des bouillies; mais elle était également exempte de tout phénomène nerveux.

Un jeune homme, âgé de seize ans, est pris de mal de tête, de frisson, de chaleur, etc. Le mouvement fébrile continue avec soif, langue rouge, redoublement tous les soirs, mais peu prononcé, agitation la nuit. Pendant vingt-cinq jours l'état reste à peu près le même; l'appétit n'était pas entièrement perdu. Les parens n'appellent aucun médecin, et se bornent à la limonade, à l'eau de riz, aux lavemens émolliens; mais le malade mangeait tous les jours une petite quantité d'alimens, qui excédait son véritable appétit, et entretenait ainsi l'irritation intestinale, les coliques, la diarrhée et la fièvre. Appelé à cette époque, je prescrivis les boissons gommeuses et sucrées, les lavemens et demi-lavemens mucilagineux, quelques bains de siége pris le soir, les applications de graine de lin; enfin une légère bouillie pour le matin, et quel-

ques tasses de bouillon pour le reste de la journée.

Une prompte amélioration fut le résultat de ce traitement ; mais au bout de quelques jours les accidens se raniment, la fièvre, la diarrhée et l'agitation pendant la nuit augmentent; j'interroge les parens, et j'apprends qu'on a outrepassé la quantité d'alimens permise. Deux ou trois fois la même imprudence fut suivi du même résultat ; la faiblesse des parens cédait aux désirs ou plutôt aux pleurs du malade, et par tendresse ils l'auraient conduit au tombeau. Pour obtenir plus de déférence, j'employai la peur; je fis lire au père plusieurs observations du véridique *Broussais;* il en fut tellement effrayé, que dès-lors je n'eus plus besoin de prêcher la diète : bientôt les accidens cédèrent insensiblement, et une nourriture graduée, mais légère, concourut au retour des forces, au parfait rétablissement de ce jeune homme. Ce fut aux avis sages et éclairés de notre confrère M. *Bourdois,* l'un des hommes qui honorent le plus la médecine, que je dus de n'avoir pas vacillé dans ce mode de traitement; car plusieurs fois voyant la résistance de cette maladie, en apparence légère, je fus tenté d'avoir recours à une médecine plus active, qui probablement n'aurait pas aussi bien réussi.

De ces différentes observations je crois pouvoir conclure, 1°. que les phlegmasies chroniques,

à fortiori celles qui sont aiguës, diffèrent des affections hypocondriaques; 2°. qu'elles en sont même faciles à distinguer; 3°. que M. Broussais n'est pas fondé à insinuer, et encore moins affirmer, comme il l'a fait dans son estimable Traité, pages 290 et 337, tome II, que la plupart des maladies nerveuses, des dyspepsies hypocondriaques, des squirrhes au pylore traités à Paris, ne sont que des gastrites chroniques; 4°. et qu'enfin il a tiré de quelques faits particuliers, vrais d'ailleurs et bien observés, des conséquences trop générales.

Nous ne connaissons qu'un exemple de péritonite chronique, méconnue et prise pour une hypocondrie; cependant l'analogie de siége et de plusieurs symptômes propres à ces deux maladies peut favoriser l'erreur, bien qu'elles présentent aussi de nombreux traits distinctifs. De plus, l'inflammation du péritoine termine quelquefois l'affection nerveuse, comme nous l'avons vu page 441; mais elle peut en outre coexister long-temps avec la névrose hypocondriaque. Contentons-nous de renvoyer, pour l'histoire de la péritonite, à la Nosographie philosophique de *Pinel*, à la dissertation du docteur *Gasc*, et au Traité de M. *Broussais* (1), et rappelons enfin

(1) Ces trois ouvrages réunis pourraient fournir un traité sur les *maladies puerpérales*, et devraient mettre un terme

le procédé que nous avons déjà suivi dans l'examen des maladies du même genre comparées avec l'hypocondrie.

Mais une remarque bien importante, c'est la complication de l'hypocondrie avec ces phlegmasies chroniques et même latentes, ou si l'on veut, la dégénérescence de cette affection nerveuse, et qui se manifeste d'une manière lente, sourde, et quelquefois imperceptible, par un trouble des fonctions digestives plus prononcé que dans l'hypocondrie simple. Si c'est une gastrite qui s'établit, c'est alors que l'appétit diminue, qu'il survient un dégoût qu'on attribue, et bien à tort, aux caprices du malade, que les alimens sont rejetés par le vomissement, surtout s'ils sont de digestion peu facile ou un peu abondans. En même temps la bouche devient mauvaise, surtout pendant la nuit et le matin; il se manifeste une soif légère, qui varie selon les mets dont on fait usage, ou qui d'abord n'existe que par momens ou le soir et la nuit; quelquefois alors la phlogose se dessine par un sentiment de constriction vers l'épigastre, un sentiment d'ardeur à l'arrière-bouche, la fréquence modérée du pouls qui est petit, faible,

---

au scandale de ces opinions surannées et hypothétiques dont on rebat encore de temps en temps le public éclairé, qui les repousse constamment.

serré, la chaleur et la sécheresse de la peau plus ou moins continues ; les urines sont moins claires, moins abondantes, et se troublent plus facilement. Jusqu'à cette époque, la constipation peut encore exister ; mais quand l'inflammation se propage aux intestins ou affecte tout d'abord ces organes ; on observe d'autres phénomènes : le désordre qui, dans l'hypocondrie, est ordinairement plus prononcé vers l'estomac et les hypocondres, devient plus manifeste vers la partie moyenne et inférieure de l'abdomen : le malade se plaint de coliques, dont la vivacité et la fréquence varient; les selles deviennent rapprochées, muqueuses, glaireuses; les symptômes d'irritation co-existent. (*Voyez* les Observations rapportées pages 429, etc.) En même temps, ou plus tard, les phénomènes nerveux, sympathiques de l'hypocondrie s'affaiblissent, comme nous l'avons déjà dit, par la prédominance du désordre local.

Ces accidens (nous l'avons fait pressentir dans notre dissertation sur l'hypocondrie) sont souvent le résultat de l'abus des purgatifs, des irritans, des toniques mêmes, qui sont des irritans quand ils sont donnés mal à propos, en un mot, de la polipharmacie. La gourmandise ou un mauvais régime, d'autres troubles apportés dans nos diverses fonctions, les produisent fréquemment aussi.

Nous n'indiquerons pas ici le traitement qu'il convient d'opposer à ces phlegmasies, ou plutôt à ces complications imminentes ou commençantes; mais nous préviendrons, par anticipation, que les adoucissans qui ont échoué dans bien des cas d'hypocondrie, entretenus par la débilité, réussissent souvent alors; parce que la sensibilité des organes, loin d'être émoussée, a été au contraire trop excitée par les purgatifs et autres médicamens.

Nous croyons inutile d'opposer ici à des faits de phlegmasie, de nouvelles observations d'hypocondrie; leur différence paraîtra sans doute, à tout lecteur impartial, aussi sensible qu'à nous-mêmes; d'ailleurs nous aurons encore par la suite occasion d'en rapporter quelques exemples.

Après avoir cherché à établir le diagnostic de l'hypocondrie et des affections, qui s'en rapprochent par leur nature, telles que l'hystérie et la mélancolie, nous nous sommes également efforcés de fixer l'opinion des médecins sur les différences et les rapports que présente cette névrose comparée aux phlegmasies chroniques, qui occupent à peu près le même siége; nous allons maintenant, afin de les prévenir, signaler quelques erreurs qui ont été commises, ou qui pourraient l'être dans le diagnostic des lésions organiques abdominales, et de certaines maladies

qui n'ont avec ces vésanies que des similitudes, des rapports indirects ou accidentels.

QUATRIÈME SECTION.

Caractères distinctifs de l'Hypocondrie avec les lésions organiques de l'abdomen.

Nous avons indiqué déjà les signes généraux à l'aide desquels on pourra distinguer l'hypocondrie d'avec les lésions organiques de nos différens viscères (1) ; nous allons exposer les symptômes propres ou particuliers à leurs principales altérations, bornant d'abord notre examen à celles de l'estomac, du pylore (2), du foie et de la rate.

Nous ne parlerons point des squirrhes ou can-

(1) Voyez page 448. On consultera aussi avec beaucoup de fruits une dissertation sur les altérations de l'estomac et du pylore, par le docteur *Aussant*. Ce médecin ennoblit par son caractère et son talent l'art qu'il exerce avec beaucoup de succès dans la ville de Rennes, où l'on compte un grand nombre d'habiles praticiens.

(2) Mon attention a été appelée sur ces maladies par une circonstance bien pénible : j'ai perdu mon meilleur ami, celui dont je reçus le jour, victime d'un squirrhe au pylore qui fut démontré par l'autopsie de l'organe lésé. Les frayeurs que mon père éprouva pendant la terreur, lorsqu'il était proscrit, furent la cause de sa mort, et cet événement n'a pas peu contribué à me faire détester les horreurs de la révolution, ou plutôt des révolutions.

cers du rectum et des autres parties, parce que leurs phénomènes sont plus distincts, et qu'ils n'ont presque jamais été l'occasion de semblables erreurs.

Les lésions organiques, squirrhe ou cancer, de l'estomac, du cardia et du pylore, sont annoncées par des souffrances plus ou moins intenses dans la région de l'estomac, augmentées après le repas, et d'autant plus que celui-ci aura été plus copieux, ou que les alimens seront plus indigestes. Les liquides en général, à moins qu'ils ne soient trop excitans, provoquent moins les douleurs; quand ils sont doux et bus par gorgées ils passent facilement.

Si les alimens pénètrent avec peine dans l'estomac, si leur entrée excite au cardia une sensibilité obtuse, qui ensuite devient vive, on doit soupçonner une lésion de cette ouverture; quelquefois, en approchant l'oreille de l'épigastre, on entend les alimens ou les boissons franchir l'obstacle qui existe à l'orifice œsophagien, et le malade sent lui-même une sorte de difficulté vaincue. Les vomissemens sont rares alors, surtout dans le principe, et la constipation est moins prononcée.

Quand les alimens ne peuvent être reçus qu'à petite dose, et lorsqu'ils sont repoussés peu de temps après le repas, on aura plus à redouter alors l'épaississement de la membrane mu-

queuse, le rétrécissement squirrheux de l'estomac.

Quelquefois l'appétit subsiste, les alimens sont pris avec plaisir et abondamment; l'estomac les digère : mais au bout de deux heures, plus tôt ou plus tard, il les repousse, parce qu'ils ne peuvent franchir le pylore qui s'est épaissi, durci, rétréci. Le siége de la douleur est ordinairement entre l'épigastre et l'hypocondre droit. Cependant j'ai rencontré un malade qui, à la suite d'un coup reçu dans l'hypocondre gauche, y ressentit une douleur constante. Il succomba, et à l'ouverture nous trouvâmes un squirrhe au pylore : cette observation nous fournit, à cette époque, le sujet d'un Mémoire. Dans ce dernier genre de lésion le vomissement devient de plus en plus fréquent; les boissons sont même souvent rejetées, à moins que le malade ne se borne, même pour toute nourriture, aux boissons gommo-sucrées, gélatineuses, etc., bues par très-petites fractions. C'est de toutes ces maladies celle où la constipation est la plus prononcée et la plus constante; non-seulement parce qu'une irritation dans la partie supérieure du canal intestinal arrête la sécrétion des sucs gastrique, biliaire et intestinal; mais encore parce qu'elle s'oppose au cours des alimens et à celui des liquides.

Ces lésions organiques, considérées d'une ma-

nière générale, offrent encore d'autres caractères, qui faciliteront et assureront leur diagnostic, ou celui de l'hypocondrie dans les cas de névrose hypocondriaque ou de complication; outre leur siége différent, le trouble qu'elles occasionnent est plus local, plus profond, quoique souvent moins apparent; les rots, les rapports sont plus acides, plus aigres, plus nidoreux, plus corrosifs; la douleur est fixe, permanente, plus vive et souvent lancinante; l'amertume de la bouche et les envies de vomir sont continuelles; aussi la plupart de ces infortunés désirent et appellent à grands cris les vomitifs, parce qu'ils prennent, pour la cause de leur maladie, ses effets. Celle-ci est quelquefois stationnaire, elle peut même reculer; mais le plus souvent elle n'a été que momentanément masquée, et bientôt elle revient ou elle reparaît pour ne plus rétrograder. Sa durée est bien plus limitée que celle de l'hypocondrie, et même que celle de certaines phlegmasies chroniques. Plus tard la nature des vomissemens change; après avoir été muqueux, ils sont composés d'alimens à demi-digérés, et par la suite, de matières ou de bile brunes et noirâtres, ou de lambeaux de tissu désorganisés.

Les plaintes de ces malades sont constamment les mêmes, et ne varient pas comme dans l'hypocondrie; elles sont exprimées sans exaltation,

sans exagération, mais avec un accent calme, grave, et avec un pressentiment concentré, ou avec une sorte de désespoir.

On remarque encore, dans l'expression de leur physionomie, une altération beaucoup plus constante et plus profonde que chez les hypocondriaques. La figure s'allonge; les yeux deviennent ternes et caves; la nutrition ne s'opère qu'avec peine; bientôt l'amaigrissement est considérable. On sent tôt ou tard, du moins le plus souvent, une tumeur squirrheuse, rarement au cardia lui-même, qui est peu accessible au toucher, plus souvent au pylore, à l'estomac, quelquefois enfin à sa partie cardiaque ou grosse extrémité.

Un autre ordre de phénomènes se remarque dans les engorgemens du foie : ceux-ci sont assez souvent précédés par des douleurs vagues, des jaunisses; ils reconnaissent pour leur origine la plus ordinaire les chagrins et les dérangemens de nos hémorrhagies; quelquefois des concrétions biliaires, souvent la longue durée des fièvres intermittentes, moins fréquemment les doses trop fortes de quinquina, ou son administration prématurée; l'abus des vomitifs, des purgatifs, etc., des substances stimulantes, des boissons alkooliques. Ils sont beaucoup plus fréquens chez les adultes qu'à tout autre âge. Au trouble des fonctions digestives se joint presque toujours

une douleur d'abord obtuse, plus tard lancinante, qui occupe l'épigastre, et surtout l'hypocondre droit, s'étend quelquefois jusqu'à la partie postérieure de l'épaule droite, ou s'y produit sympathiquement. Tôt ou tard le gonflement de l'organe hépatique devenant sensible, se fait remarquer, ou en avant, vers la région épigastrique; ou dans l'hypocondre droit, et plus ou moins bas. Les nausées et les vomissemens ne sont pas aussi fréquens que dans les lésions de l'estomac. Le *decubitus*, qui, dans ces dernières, est assez facile à droite et à gauche, ne peut communément avoir lieu dans ce cas-ci que du côté droit. La physionomie du malade s'altère sensiblement, et prend une forte teinte d'un jaune brun. L'œdème des extrémités inférieures, la péritonite chronique et latente; enfin, l'ascite consécutive, sont dans ce cas très-ordinaires, et ne se rencontrent jamais dans l'hypocondrie simple, et rarement dans les altérations du tissu gastrique.

Un désordre très-analogue dans l'hypocondre gauche annonce les lésions organiques de la rate; celles-ci sont assez rares dans les adultes, et très-fréquentes dans la première enfance. Toutefois les symptômes locaux de l'affection hypocondriaque étant beaucoup plus continus et prononcés du côté gauche doivent favoriser les maladies de la rate plus que celles du foie; celles-là sont peut-être encore plus souvent occasionnées par la

suppression des hémorrhoïdes, à cause de la corrélation plus directe qui existe entre les vaisseaux hémorrhoïdaux et ce viscère, mais moins fréquemment déterminées par les peines de l'âme que les lésions du foie, qui tient plus intimément au système digestif. Les altérations de la rate ne gênent pas autant les mouvemens, parce que le volume de ce viscère, considéré isolément de l'augmentation morbifique, est bien moindre que celui du foie; aussi le malade n'éprouve-t-il pas une aussi grande difficulté à se coucher du côté opposé. La rate étant placée plus profondément, ou plutôt étant moins accessible à nos moyens explorateurs, on ne distingue en général que très-tard la tumeur formée par cet organe ainsi engorgé. Celui-ci n'adhérant au diaphragme que dans un espace très-limité, il est, quand il a acquis un volume contre nature, plus facilement entraîné par son propre poids, et occupe souvent le voisinage de la fosse iliaque correspondante. Ces altérations se jugent, plus souvent que les hépatites chroniques, par les hémorrhagies, et sont moins susceptibles d'une terminaison funeste, probablement par suite d'une organisation moins délicate, de fonctions moins importantes, et de rapports plus limités; enfin, elles sont plus facilement guéries, soit par les efforts de la nature, soit par les ressources de l'art, et principalement par l'application des sangsues,

qui, en vidant les vaisseaux hémorrhoïdaux, dégorgent presque immédiatement l'organe malade.

Il suffit de comparer, même par un rapprochement peu approfondi, ces diverses maladies, pour s'assurer qu'elles sont très-distinctes des affections hypocondriaques, et qu'il est facile de les reconnaître; mais il n'est pas moins important de se rappeler que les lésions organiques, et particulièrement celles du foie, s'associent trop fréquemment aux névroses des organes digestifs; aussi ne suffit-il pas de s'assurer qu'un homme est atteint d'hypocondrie, il faut en outre examiner si celle-ci est simple ou compliquée.

Trop souvent l'incertitude que présente le diagnostic d'une affection organique imminente, et l'analogie qui existe entre les accidens qu'elle produit et les symptômes ordinaires de l'hypocondrie, éloignent de la connaissance de la vérité le médecin qui adopte trop facilement l'existence de cette dernière névrose. Plein de son idée, il considère les phénomènes de la maladie naissante comme une de ces anomalies nerveuses si fréquentes; et cette erreur est d'autant plus difficile à détruire, qu'elle est plus vraisemblable, et que souvent tout semble la confirmer jusqu'à l'époque où les progrès de la désorganisation et le dépérissement deviennent trop sensibles, et signalent le désordre véritable. D'autres fois un observa-

teur peu exercé continue à ne voir qu'une hypocondrie simple au milieu des phénomènes d'une complication grave et déjà ancienne. Telle est une des sources les plus fréquentes du diagnostic erroné, ou du faux jugement que l'on porte sur la nature de ces maladies.

Je vais rapporter une observation où cette erreur a été long-temps commise : par d'autres, je démontrerai qu'il est possible de l'éviter.

M. D**, âgé de soixante-deux ans, bien constitué, d'un tempérament bilieux, et d'un caractère fort enjoué, fut très-adonné dans sa jeunesse aux plaisirs de l'amour : les regrets suivent souvent les plaisirs, et notre malade en fit un jour l'apprentissage. Dans le désir d'une prompte guérison, il se livre entre les mains d'un charlatan, qui le fatigue par des doses de médicamens excessives, prescrites sous des formes bizarres, et accompagnées des règles les plus minutieuses. Un calcul approximatif nous a fait présumer qu'il était ordonné par jour, à ce malade, un grain et demi de sublimé, dont heureusement il ne prenait que moitié dose, ce qui était indépendant des frictions. Victime de cet ignorant empirique, il reconnut enfin son erreur. Depuis lors ses fonctions digestives furent dérangées. Un médecin éclairé le mit à l'usage des boissons adoucissantes, à un régime doux, végétal, farineux, sucré, et lui prescrivit le lait d'ânesse :

plus tard il lui conseilla une nourriture un peu plus tonique.

Il résulta de ce traitement un mieux sensible; toutefois les accidens que nous allons indiquer subsistèrent, et ce sont les seuls que nous ayons observés. M. D** avait alors quarante-un ans; son teint était peu altéré, et l'embonpoint était même un peu revenu; mais il se plaignait de digérer avec peine, quoique son régime fût régulier et non échauffant, d'éprouver des borborygmes, des tensions sur toute la surface du ventre, avec chaleur, des douleurs dans les reins, et une constipation opiniâtre qui le tourmentait singulièrement. Il ressentait aussi des picotemens, des inquiétudes et des crampes, surtout dans les extrémités inférieures. Ses urines étaient épaisses, et se décomposaient promptement; la poitrine n'offrait aucun désordre; mais sa tête était souvent embarrassée; il accusait des étourdissemens, un vague qui lui rendait parfois toute application impossible; il s'abandonnait, dans d'autres instans, à des craintes variées, et se tourmentait beaucoup des accidens que devait, selon lui, produire tôt ou tard la trop grande quantité de mercure dont il avait fait usage.

M. D** fut soumis à un régime très-léger : aux boissons délayantes, rafraîchissantes, au petit-lait pendant trois à quatre mois; il prit beaucoup de bains, sans en retirer aucun avantage sou-

tenu. Nous avons souvent varié les moyens, et n'avons obtenu aucun succès dans le traitement de cette maladie, qui, d'abord déterminée probablement par l'abus du mercure, a été entretenue depuis par la vie sédentaire et des chagrins de diverse nature. M. D** partit, il y a environ dix ans, pour une petite ville de la province, où il a toujours été traité comme hypocondriaque; et nous avons appris, par des renseignemens authentiques, qu'il y avait terminé sa carrière à l'âge de soixante-deux ans. L'ouverture de son corps fit découvrir un squirrhe au pylore, qui n'avait pas même été soupçonné.

Observation d'une Hypocondrie compliquée d'engorgement du foie.

Mademoiselle B** est âgée de vingt-huit ans, et douée d'une grande vivacité d'esprit, jointe à une imagination ardente et très-mobile. Ses yeux sont grands, vifs et animés, son teint est brun et coloré, ses cheveux noirs et abondans; elle offre un système musculaire bien prononcé, une taille élégante, et un bassin parfaitement conformé. Depuis l'âge de dix-huit ans sa santé a été dérangée; le tribut périodique, d'abord bien établi à quinze ans, s'est supprimé depuis : l'inaction du système utérin entretient un état d'aménorrhée habituelle et de pléthore sanguine irrégulière; quelquefois cependant les règles ont

paru par suite des bains excitans, mais pour manquer à une époque plus ou moins prochaine.

Les digestions sont habituellement difficiles; des vents, des borborygmes se manifestent fréquemment. Cette demoiselle se plaint de tensions spasmodiques vers les hypocondres, de constipation. Il existe des palpitations, de l'oppression, des céphalalgies fréquentes, des rougeurs et chaleurs au visage et à la tête, qui se terminent quelquefois par une syncope : de plus, la malade est tourmentée par des étourdissemens, des bourdonnemens et des tintemens d'oreille, par un vague dans la tête, et des inquiétudes ou des craintes relatives à sa santé, et qui se succèdent ou se remplacent avec une rapidité étonnante.

Plusieurs fois on a eu recours aux sangsues vers les extrémités inférieures, sans résultat favorable bien évident ou soutenu. L'exercice a affaibli cet ensemble de symptômes : le vin de quinquina, à petite dose, a dissipé les maux d'estomac et un peu facilité les digestions; enfin l'usage des fruits fondans, et surtout du raisin, a été utile. Du reste, mademoiselle B** suit un régime régulier.

Cette hypocondrie est caractérisée; et quoique produite par la continence, elle ne présente aucun signe d'hystérie bien prononcé; mais il existe un autre ordre de symptômes; mademoiselle B**

se plaint constamment d'embarras et d'une légère douleur dans l'hypocondre droit, région qui est un peu élevée, et sensible au toucher. Celui-ci fait découvrir dans le foie un engorgement, que l'on peut présumer n'être ni très-ancien ni irrémédiable. Cette dernière affection surtout me semble susceptible de se dissiper par l'usage long-temps continué des bains, par des voyages à Barèges ou Vichy, par un régime et un traitement appropriés, et spécialement par un mariage convenable, que j'ai déjà conseillé fréquemment. Ce qui me semble confirmer l'affection du foie, c'est que le teint de la malade est parfois extrêmement jaune, et que son père a succombé, à quarante-cinq ans, à une hépatite chronique.

Mariée depuis un an, cette personne n'a éprouvé depuis lors aucun des accidens que nous venons de mentionner.

Observation analogue (abrégée).

« Un officier, âgé de quarante ans, d'une constitution *pituiteuse*, fit d'abord plusieurs campagnes, et fut ensuite employé à l'état-major de l'armée d'Italie. Il travailla pendant plus de deux mois avec une grande assiduité, ne se plaçant pas directement devant son bureau, mais se penchant sur le côté gauche, et se tenant très-courbé, parce qu'il est d'une haute taille, et

qu'il a la vue basse. L'invasion de sa maladie fut causée par des excès avec une femme qui lui fit boire des liqueurs fortes; le jour même il éprouva une si violente résolution de ses forces, qu'il en conçut une grande frayeur, et rendit presque aussitôt quelques gouttes de sang par la bouche et par les narines. Il sentit dans tout son corps des tremblemens et des mouvemens, tels qu'en auraient produits des bulles d'air, qui de l'épaule gauche seraient descendues vers les reins, et de là le long de la cuisse du même côté. Après s'être un peu remis, cet officier se rendit à l'état-major, où il but un verre de vin qui lui fit encore venir du sang à la bouche; quelques instans après ses jambes s'engourdirent; il fut pris d'une grande difficulté de respirer, et d'un sentiment de faiblesse entre les septième et huitième côtes, en comptant de haut en bas. On le ramena chez lui; il dormit assez bien la nuit suivante, et se réveilla avec une migraine affreuse, qui se dissipa. Mais pendant trois mois il fut toujours très-souffrant; c'était une faiblesse extrême, une douleur dans l'épaule gauche, des frémissemens dans tous les muscles. Les boissons semblaient tomber de toute leur pesanteur dans l'estomac; les digestions se faisaient mal; et le malade devint très-maigre. Il consulta, à cette époque, un médecin du quartier-général, qui lui dit qu'il était attaqué d'une maladie nerveuse

et compliquée ; on lui fit prendre un purgatif, qui eut mille peines à entrer dans l'estomac, et faillit le faire périr. Au printemps il revint dans sa famille, toujours souffrant, toujours inquiet, mais moins qu'en Italie. A Paris il consulta plusieurs médecins, qui lui confirmèrent que sa maladie était nerveuse. Il prit alors quelques stomachiques spiritueux, et en éprouva plus de mal que de bien. L'hiver lui fut très-contraire. Plus tard il alla aux eaux de bains, puis se mit à l'usage du lait, et se trouva très-bien de ce régime. Il est sensiblement mieux dans ce moment, mais il n'est pas guéri; ces tremblemens dans les membres, cette douleur dans l'épaule gauche, cette faiblesse, entre les septième et huitième côtes, se font encore sentir par intervalles : en plaçant l'oreille sur la région de l'estomac, tandis que le malade boit, on entend que les boissons n'entrent dans ce viscère qu'après avoir vaincu un obstacle ; le pouls est dans l'état naturel, mais le malade est habituellement resserré, et éprouve la plupart des symptômes de l'hypocondrie ».

Je pense, avec l'auteur de cette observation, M. *Gérard* (1), que l'ordre dans lequel il a rétabli les faits, et décrit les symptômes, permet de croire que c'est une lésion de l'orifice œsopha-

(1) Perforations de l'estomac, par M. *Alex. Gérard*, p. 34.

gien de l'estomac, compliquée d'hypocondrie. La multiplicité, et peut-être la prédominance des phénomènes propres à l'état nerveux, ont à tort fait considérer cette maladie comme une simple névrose.

CINQUIÈME SECTION.

Parallèle de l'Hypocondrie avec les maladies qui s'en rapprochent, mais faiblement.

Les affections dont il me reste à tracer le parallèle avec l'hypocondrie, sont loin sans doute de lui ressembler par leur ensemble; cependant comme quelques-uns des traits qu'elles présentent, soit ordinairement, soit accidentellement, ont pu être rapportés à cette vésanie, pour suivre la marche que j'ai adoptée, j'examinerai rapidement chacune de ces affections.

Les rhumatismes et la goutte occupent des siéges si variés, et sont sujets à un si grand nombre de déplacemens, qu'ils peuvent primitivement ou consécutivement se fixer sur les organes de l'abdomen, et se dérober à la sagacité du médecin en simulant l'hypocondrie. Ils peuvent, et la goutte surtout, par leur présence sur les viscères abdominaux, avant même de s'être manifestés au-dehors, donner lieu à cette névrose, ou à des accidens qui s'en rapprochent beaucoup. Il importe de reconnaître ces différens états, afin de bien établir son diagnostic, et de

diriger le traitement d'une manière convenable.

On reconnaît ordinairement le rhumatisme à ses causes spéciales, qui sont presque toujours l'impression du froid, l'humidité, et surtout les refroidissemens, à sa mobilité, à une intensité extrêmement variable depuis la disparition totale, mais momentanée, jusqu'aux crises les plus violentes, aux exacerbations qu'occasionnent les changemens de température, et plus rarement les affections morales; ce qui est l'inverse pour l'hypocondrie, dont les causes, les phénomènes et la marche sont très-distincts.

On sait que la goutte (1) provient, le plus souvent, d'une disposition héréditaire, de l'abus des liqueurs et de la bonne chère; qu'elle se déclare depuis quarante jusqu'à soixante ans, tandis que l'hypocondrie survient depuis l'âge de vingt et surtout de trente à quarante ans. Leurs phénomènes sont également différens : la goutte attaque spécialement les petites articulations, où elle cause des douleurs aiguës, et forme des nodosités; elle revient par accès irréguliers, avec chaleur, rougeur et gonflement des parties; tandis que l'hypocondrie

(1) Je parle ici de la goutte la plus générale, assez improprement appelée *goutte des riches* : il en est une autre qui a été très-bien décrite dans une dissertation inaugurale par le docteur *Landré Beauvais*, et à laquelle il a donné le nom de *goutte atonique*, et qui réclame l'usage des fortifians, etc.

est continue ; celle-ci est accessible aux efforts de l'art, aux moyens moraux, aux règles hygiéniques qui échouent presque toujours contre la goutte. Leur analogie la plus frappante résulte de leurs terminaisons : l'une et l'autre présentent, après un laps de temps plus ou moins long, des complications ou des résultats très-graves, soit des phlegmasies chroniques, soit des dégénérescences organiques ; mais la goutte offre cette particularité, qu'elle donne lieu plus fréquemment, par suite de son déplacement, à des accidens aigus, qu'à des inflammations qui marchent lentement : on remarque une circonstance inverse dans l'hypocondrie. Ces terminaisons fâcheuses sont, pour la première, une suite commune des traitemens indiscrets, tandis que dans la seconde elles sont une conséquence plus naturelle et plus immédiate de la marche de l'affection.

L'estomac et les intestins sont, de tous nos organes, ceux que la goutte anomale consécutive affecte le plus souvent, et les phénomènes qui résultent de ce déplacement morbifique, ressemblent beaucoup aux symptômes ordinaires de l'hypocondrie : on reconnaîtra cette cause aux attaques régulières de goutte qui auront précédé, à l'emploi inconsidéré, sur les articulations malades, des émolliens ou narcotiques et des répercussifs, qui auront déplacé le principe de

la goutte; enfin, à la nature des accidens plus circonscrits dans l'abdomen, à l'absence de l'exaltation mentale, si familière aux hypocondriaques. Il se peut aussi que la sensibilité exaltée des organes abdominaux dans les affections nerveuses, appelle en quelque sorte sur ces parties la maladie arthritique.

On favoriserait cette métastase en se conformant au conseil donné par *Barthez* (*Traité des Maladies goutteuses*), qui engage à appliquer les calmans, dans le rhumatisme goutteux, sur les articulations malades : cette pratique serait contraire aux vrais principes de médecine, et, quoique étayée d'un nom célèbre, n'en serait pas moins très-préjudiciable au plus grand nombre des malades chez qui on en ferait l'application. C'est du moins ce que des faits multipliés m'ont démontré, ainsi qu'à beaucoup d'autres médecins. En résumé, on peut affirmer que les causes, les accidens, les signes, le siége, la nature, et les terminaisons de l'hypocondrie, et des affections goutteuses ou rhumatismales, diffèrent essentiellement.

Qui ne s'étonnerait qu'on ait pu confondre le scorbut avec les affections hypocondriaques; cependant des auteurs ont pensé qu'il devait être considéré comme le dernier degré de ces maladies, et d'autres ont même avancé que le scorbut et l'hypocondrie n'étaient qu'une seule et même

affection : cette opinion a compté pour partisans *Eugalenus, Sennert, Etmuller, Willis*, et *Barbet*, qui appelait cette névrose *la mère du scorbut: Mater scorbuti à Barbetto salutatur*, dit *Etmuller*. Mais l'auteur qui a donné le meilleur traité sur le scorbut, a rallié, de nos jours, tous les praticiens à une observation plus exacte. L'hypocondrie, dit *Lind*, n'a aucune connexion avec le scorbut; le siége, la cause, et surtout les symptômes de cette maladie, en sont entièrement distincts; de sorte qu'il est très-difficile de trouver un symptôme constant qui leur soit propre; seulement il regarde l'hypocondrie comme cause disposante du scorbut.

Nous allons indiquer, afin de rendre le tableau d'opposition plus frappant, les principaux symptômes de l'affection scorbutique, qu'il sera facile de rapprocher des phénomènes propres à l'hypocondrie, et pour lesquels nous renvoyons aux pages 331 et suivantes.

Les causes spéciales du scorbut sont le mauvais air, l'humidité, la malpropreté, une nourriture insuffisante, les affections morales, l'abus des plaisirs, l'excès de fatigue, peut-être l'influence de la mer; les symptômes qu'il détermine le plus souvent, sont une débilité générale, des douleurs locales, l'altération des gencives, des ecchymoses, la roideur des articulations, l'inertie pour le mouvement, la constipation,

plus souvent la diarrhée, des hémorrhagies passives, et parfois des ulcères; enfin, un désordre plus ou moins varié, auquel le moral de l'individu participe beaucoup moins que dans l'hypocondrie.

C'est en ne distinguant pas les complications de l'hypocondrie et du scorbut, que certains auteurs ont admis l'identité de ces deux maladies. Le fait suivant, dont nous traçons une analyse exacte, nous présente encore cette névrose compliquée avec une affection scorbutique, et considérée cependant comme une hypocondrie simple (1).

Un homme, d'un tempérament très-bilieux, se nourrissait, par préférence, d'alimens solides et secs. A l'âge de quarante ans, vie sédentaire, et régime émollient observé avec une exactitude minutieuse: peu à peu l'hypocondrie se déclare; plusieurs médecins l'attribuent à la pléthore des vaisseaux hémorrhoïdaux, et conseillent l'usage des eaux minérales, les saignées, l'application des sang-sues, et de fréquens purgatifs. Une amélioration éphémère parut résulter de ce traitement; mais le désordre fit des progrès. Le malade fut mis au régime des femmes en couches, aux alimens doux, aux bouillons légers, gélatineux, etc. Bientôt il survient une fièvre inter-

(1) Dissert. Koch. *Strasbourg*, 1752.

mittente à laquelle on oppose les purgatifs, et ensuite les incrassans. L'appétit était entièrement tombé, le ventre de plus en plus tendu, les flatuosités augmentaient, les facultés intellectuelles étaient même affaiblies. Pour les uns, la maladie venait de l'imagination; pour les autres, elle était incurable.

Un médecin persuada au malade de prendre, pour nourriture, des mets simples et solides, conformes à son goût, mais en petite quantité; il lui prescrivit des médicamens analogues à ces alimens (ils ne sont pas indiqués). Bientôt l'appétit et les forces se rétablirent, et *les symptômes les plus graves et les plus alarmans de l'affection scorbutique, furent chassés de la bouche et de la surface du corps.*

Il manque sans doute à cette observation la description de ces accidens scorbutiques, qui ne sont pas dépeints par l'auteur; mais telle que nous la voyons, ne nous offre-t-elle pas, non l'hypocondrie simple, mais bien cette vésanie compliquée de scorbut?

Parmi les maladies qui offrent moins de rapports avec cette névrose des organes digestifs, on peut citer l'apoplexie, et cependant il est quelques cas où des symptômes nerveux graves, survenant accidentellement chez une personne hypocondre, peuvent simuler l'affection cérébrale, bien que celle-ci n'ait point de rapports di-

rects avec l'hypocondrie. *Exemple* : Une dame hypocondriaque fut prise au milieu de la nuit de symptômes nerveux très-violens; on craignit une apoplexie, et on vint précipitamment réclamer mes soins ; je m'y rendis, et j'appris que cette dame était depuis long-temps en proie à des maux de nerfs, à des digestions pénibles, à des étourdissemens et à des craintes continuelles relatives à sa santé. Elle avait éprouvé ce soir même des maux de tête violens, des étourdissemens. Enfin la crainte d'une apoplexie avait gagné la malade et ensuite les parens. Mais ne trouvant point dans son état les phénomènes qui caractérisent l'affection cérébrale, je les rassurai, et prescrivis une potion calmante. Le désordre dépendait spécialement d'un genre de vie beaucoup trop sédentaire, et fut promptement guéri par un régime convenable et de fréquentes promenades.

Cette observation nous démontre que les symptômes accidentels de l'hypocondrie peuvent simuler ou une attaque d'apoplexie ou ses phénomènes précurseurs : en effet, nous trouvons presque également dans l'une et l'autre maladie, le chancèlement, *vacillatio*, le tremblement, le vertige, les éblouissemens, la stupeur, l'engourdissement, l'insensibilité des sens, l'assoupissement, l'affaiblissement ou la perte de mémoire, les tintemens d'oreilles l'incube, etc.

On évitera l'erreur, en se rappelant que cette

névrose a une marche lente, et qu'elle présente une telle foule de symptômes ou d'accidens qu'il n'est presque aucune maladie qu'elle ne puisse simuler. On sait en outre qu'elle atteint surtout les adultes, tandis que l'apoplexie se voit plus souvent chez les vieillards. Il existe fréquemment une disposition physique à cette affection cérébrale; un embonpoint très-prononcé, une tête volumineuse et le cou court. Dans cette dernière, la respiration est plus profonde, ronflante, avec resserrement des narines; le grincement des dents pendant le sommeil, ou plutôt pendant la somnolence, est bien plus fort; il y a paralysie subite et plus ou moins prononcée de la langue; souvent le malade est saisi brusquement d'une douleur de tête très-vive, et marche plus difficilement, ou tombe de suite à terre. Quand malgré ces données il reste de l'incertitude, le médecin doit parer au plus pressant, et employer les moyens préservatifs ou curatifs de l'apoplexie les moins susceptibles de nuire à l'état nerveux, si toutefois il existe. Il ne peut résulter de cette conduite qu'un mal très-léger, en comparaison des inconvéniens qui proviendraient de l'inaction ou d'un traitement simplement anti-spasmodique dans le cas d'une affection cérébrale. Il sera plus difficile de se méprendre lorsqu'il surviendra une attaque véritable chez un homme qui aura joui jusqu'alors d'une bonne santé; mais un

hypocondriaque peut être frappé d'apoplexie au milieu de sa maladie nerveuse : l'observation suivante nous en fournira la preuve. M. D**, d'un tempérament sanguin, était sujet depuis plusieurs années à l'hypocondrie morale la plus prononcée. Il avait éprouvé en province une véritable affection cérébrale. Trois ou quatre ans après, toujours en proie à ses maux de nerfs, il est pris un soir de malaise, d'étourdissemens, de maux de tête, de rougeur au visage, de trouble dans les idées, et d'embarras vers la langue. L'apoplexie était imminente; on la prévint par une forte saignée et des boissons laxatives.

Un traitement convenable, des promenades fréquentes, l'habitude des diversions les plus agréables, ont rendu ce malade, après dix mois de soins assidus, à une santé parfaite.

La présence des vers dans l'estomac ou les intestins trouble les fonctions digestives, et occasionne une foule d'accidens qui peuvent donner lieu à des méprises : toutefois, en examinant avec soin l'état du malade, on distinguera d'une hypocondrie la disposition vermineuse aux symptômes suivans : appétit variable, ou plutôt alternatives d'appétit vorace et d'inappétence; salivation, haleine acide, état pâteux de la bouche, coliques vagues, chaleurs, élancemens et douleurs dans les reins, en différens points de l'abdomen, et surtout dans le trajet du rectum,

prurit au sphincter, selles d'une nature particulière, souvent blanchâtres ou verdâtres, dilatation des pupilles, resserrement vers la gorge, décubitus sur le ventre. Dans les affections vermineuses simples le moral est rarement affecté d'une manière sensible ou continue.

Quelques malades éprouvent des symptômes moins constans, et qui se remarquent surtout chez les individus tourmentés par le ver solitaire. Dans ces cas distincts, l'indice le plus certain, c'est la sortie des vers et la diminution concomitante des accidens. Si les phénomènes résultans d'une disposition vermineuse peuvent induire en erreur après un examen superficiel, ils n'échapperont pas à l'œil attentif d'un observateur qui saura les distinguer des phénomènes propres de la vésanie, à moins que celle-ci ne soit produite par cette cause, ce qui est non-seulement rare, mais encore peu probable. Des vers peuvent se former consécutivement chez un hypocondriaque, mais ce cas est différent.

Parlerai-je en outre des accidens de la grossesse, tels que les nausées, les vomissemens, les coliques, le malaise général, les pesanteurs, les douleurs de reins, d'estomac, de poitrine, le trouble des digestions, l'exaltation de la sensibilité générale, les antipathies ou les aversions singulières, les écarts de l'imagination, l'irascibilité, et parfois la bizarrerie ou l'humeur aca-

riâtre de certaines femmes, et qui présentent beaucoup d'analogie avec les phénomènes de cette névrose ; sans doute ils pourraient être considérés dans certains cas de grossesse ignorée, comme une sorte d'hypocondrie. Mais après le quatrième mois, les mouvemens de l'enfant et les autres signes qui dénotent cet événement feront cesser l'incertitude ou l'erreur.

Un petit nombre de symptômes nerveux, sans doute prédominans, ont suffi pour tromper quelques médecins : ainsi l'urine sédimenteuse, et les douleurs lombaires plus ou moins vives qu'éprouvent certains malades, ont engagé des auteurs à voir dans l'hypocondrie une néphrite ; cependant ces deux maladies sont tellement distinctes, qu'il nous semble inutile de nous arrêter sur cette méprise ou sur les moyens de l'éviter ; ce qui sera toujours facile, en donnant aux accidens morbifiques une attention suffisante : mais elles peuvent se compliquer, et c'est ce qu'il est également important de reconnaître.

La chlorose que l'on observe si souvent chez les jeunes personnes faibles et délicates, peut être confondue avec l'affection hypocondriaque. En effet, l'état des jeunes filles chlorotiques présente beaucoup d'analogie avec l'hypocondrie ; toutefois ces deux affections diffèrent essentiellement : dans la première, il y a bien un trouble des fonctions digestives, quelques symptômes

nerveux ; mais il existe de plus la décoloration de la peau, la bouffissure, une sorte d'œdématie des extrémités, d'inertie physique et morale, un appétit déréglé, des goûts bizarres, l'état muqueux de la langue. L'hypocondrie, qui d'abord est fort rare chez les jeuncs personnes, nous présente un plus grand nombre de symptômes nerveux, un état d'exaltation mentale, de sollicitude sur la santé, qui lui donnent une physionomie distincte de celle de l'affection chlorotique. Celle-ci affecte exclusivement les jeunes personnes dont la constitution est très-affaiblie : on rencontre au contraire la seconde à des âges différens, dans l'un et l'autre sexe, chez les individus débiles, parfois aussi chez des personnes douées d'une forte constitution, et d'un tempérament sanguin. La chlorose reconnaît pour causes spéciales, la langueur du principe vital, une indolence générale, jamais, peut-être, l'excès d'activité physique et morale. Leur traitement diffère sous plusieurs rapports : une nourriture fortifiante, et tous les moyens excitans ne conviennent constamment que dans la chlorose; les saignées locales ou générales, les laxatifs, les délayans, les bains tièdes, etc., qui réussissent dans beaucoup d'hypocondries, ne sont nullement applicables au traitement des autres affections éminemment atoniques. Celles-ci, du reste, se guérissent en général plus facilement que

l'hypocondrie; remarquons en outre que les terminaisons et complications de cette dernière sont plus variées que celles de l'autre affection : ici on doit craindre spécialement la phthisie pulmonaire, affection propre à cet âge, et conséquence trop ordinaire de la débilité générale. Toutefois, comme nous l'avons dit, la chlorose peut donner naissance à l'hypocondrie, ou cette névrose s'adjoindre à la maladie chlorotique : dans l'un et l'autre cas, celle-ci aura précédé la vésanie hypocondriaque, et le commémoratif éclairera le diagnostic du médecin. Mais cette réunion est rare, vu qu'en général la chlorose est une maladie de l'âge pubère, et propre au sexe; tandis que l'hypocondrie est une affection de l'âge mûr.

Souvent dans cette dernière il existe des palpitations nerveuses qui simulent les anévrismes du cœur; mais les maladies de l'organe central de la circulation se reconnaissent aux phénomènes suivans : couleur rouge, violette de la figure, et surtout des lèvres, du nez et des paupières, battemens du cœur constans et tumultueux, souvent très-étendus, quelquefois avec bruissement, augmentés par l'exercice; gêne plus grande de la respiration, syncopes, irrégularité, froid des extrémités; parfois intermittence du pouls, et impossibilité de la situation horizontale.

Quand cette série d'accidens n'existera pas,

on sera autorisé à considérer les palpitations comme dépendant d'une sensibilité exaltée, ou symptômes de cette névrose. Dans certaines circonstances, tout le désordre que nous venons d'indiquer existe, sans qu'il y ait altération organique du cœur : ces cas sont rares; mais comme ils ne sont pas sans exemple, il convient de les rappeler, afin de prévenir ces diagnostics, qui tourneraient à la honte du médecin.

La phthisie pulmonaire est un fléau qui cause tant de ravages, qu'elle peut marquer ses victimes parmi les sujets affectés d'hypocondrie, soit par suite du désordre résultant de cette dernière affection, soit par le fait seul de l'extrême fréquence des maladies de poitrine. Lorsque la sensibilité des organes contenus dans cette cavité se trouve exaltée, on peut méconnaître une vésanie véritable, et admettre une lésion du tissu pulmonaire qui n'existerait pas réellement; dans d'autres cas, comme nous l'avons vu dernièrement, les symptômes d'une phthisie imminente sont méconnus, et considérés comme des accidens nerveux, ou les résultats de craintes paniques ou au moins exagérées.

Baumes a également cherché à prévenir les médecins contre une sécurité perfide. « L'hypocondrie, dit-il, peut masquer une phthisie; et si l'on se persuade que les plaintes des malades sont sans fondement, on néglige de la combattre; le

malade succombe, tandis qu'il eût été possible d'en prévenir l'invasion ou d'en arrêter les progrès. »

Nous indiquerons succinctement les symptômes et les caractères généraux et spécifiques de la phthisie, qui du reste sont assez généralement connus. Ce tableau, comparé avec les symptômes propres à cette vésanie, suffira pour enlever jusqu'au moindre doute.

Disposition héréditaire ou constitutionnelle, taille élancée et grêle, poitrine étroite, épaules ailées, maigreur générale, douleurs sympathiques, yeux caves, dents d'un blanc mat, teint pâle et pommettes rouges, couleurs fouettées, voix rauque ou cave, fréquence des catarrhes, dyspnée habituelle, grande susceptibilité au froid et aux variations de l'atmosphère; toux petite, presque continuelle, sèche, ou avec expectoration variée et plus ou moins abondante, malaise et oppression après le repas, surtout quand il a été copieux, ou lorsqu'on a bu des liqueurs alcooliques; chaleurs passagères avec soif, et qui acquièrent bientôt une durée continue; dès-lors soif intense, mouvement fébrile avec sueurs nocturnes locales ou générales, et très-copieuses, nausées, vomissemens, suffocation, hémoptysie, diarrhée colliquative, amaigrissement rapide, œdème qui précède l'anéantissement des forces vitales. Tous ces phénomènes suivent ordinaire-

ment, dans leur développement, un ordre très-irrégulier, et alternent souvent entre eux.

Baillou rapporte avoir vu traiter, pour un catarrhe, une hypocondrie avec douleurs dans la poitrine; d'autres fois on s'est mépris jusqu'à voir des inflammations aiguës dans des accès d'hypocondrie, *et vice versâ*. Aussi *Huxham* assure-t-il, dans son *Essai sur les Fièvres*, que plusieurs fois on a confondu la péripneumonie avec des attaques de cette névrose.

Si l'on voulait rapporter tous les exemples de méprises sembables, la tâche serait effrayante, et ces citations deviendraient inutiles; il nous a paru plus avantageux, pour assurer le diagnostic dans les affections hypocondriaques simples ou compliquées, de bien établir les phénomènes caractéristiques de cette vésanie, d'indiquer les traits distinctifs particuliers à chacune de ces affections qui sont susceptibles de simuler ou de compliquer la névrose des organes digestifs.

Mais voyons à présent l'opinion que le médecin doit se former de l'issue probable de l'hypocondrie, puisque, outre la nécessité de reconnaître la maladie, et une application soutenue pour la guérir, ce qu'on exige le plus ordinairement de lui, c'est d'en exposer les dangers, ou d'annoncer les espérances qu'il est permis de concevoir.

CHAPITRE IX.

Pronostic de l'Hypocondrie.

On peut, en général, considérer l'hypocondrie comme une affection dont le traitement est parfois difficile à déterminer, mais qu'on peut presque toujours espérer de guérir quand on fait choix des moyens curatifs indiqués par la cause, les circonstances dans lesquelles le malade se trouve placé, et par les divers accidens qu'il éprouve. C'est parce que beaucoup de médecins ont négligé de rechercher l'origine de la maladie, et ont méconnu les bases véritables du traitement, que le prognostic de cette vésanie a tant varié, et qu'il a été souvent trop sévère; tandis que, prononcé d'une manière générale, il doit être au contraire beaucoup plus favorable et consolant, que propre à décourager.

Mais ce pronostic diffère suivant une foule de circonstances que nous allons exposer.

Lorsque la maladie est récente, que les symptômes sont en petit nombre et peu prononcés, quand le sujet est jeune et vigoureux, la cause bien connue et amovible, on peut conserver l'espoir d'une prompte et parfaite guérison. Si les circonstances sont opposées, si des affections morales irrémédiables viennent assaillir le malade, s'il a déjà éprouvé plusieurs atteintes d'hy-

pocondrie, la guérison en sera moins certaine: plus on aura opposé de moyens sans succès, et mieux ils auront été indiqués, plus on devra craindre une névrose longue et rebelle, à moins que les efforts de l'art n'aient été dirigés contre un symptôme, ou un effet de la maladie plutôt que contre la cause qui l'a produite, ou contre l'affection elle-même. Qu'un homme sujet à un flux hémorrhoïdal, le supprime, et contracte, par suite, une hypocondrie plus ou moins grave: dès-lors le système digestif ne fait plus ses fonctions, le malade ressent de la faiblesse et dépérit; on lui prescrit l'usage des toniques, un régime fortifiant, et autres moyens indiqués par les symptômes que présente son état; mais le mal persiste: on se détermine à rechercher la cause, et à l'application des sangsues; le flux hémorrhoïdal reparaît, les digestions se rétablissent, et tout rentre dans l'ordre.

Le pronostic est encore modifié par les symptômes de cette vésanie.

Quand le malade est privé du sommeil, et ne peut se le procurer à l'aide des narcotiques, il est dans une disposition défavorable; de même, lorsque l'imagination est fortement frappée, les phénomènes physiques étant même peu prononcés, ou si, à la moindre douleur, au plus léger désordre, l'hypocondriaque s'affecte et se tourmente d'une manière démesurée. En outre,

le pronostic varie suivant le degré auquel est parvenue la maladie; on reconnaît généralement qu'aux premier et deuxième degrés elle est peu dangereuse, et très-susceptible de guérison; souvent même au troisième degré, on parvient à la dissiper par un traitement convenable. Les peines de l'âme et l'excès du travail sont deux des causes les plus puissantes de cette névrose : si le malade ne peut se soustraire à l'empire de ces affections morales, ou si son existence, celle même de sa famille, sont liées à cette contention d'esprit habituelle, il est à craindre qu'il ne reste long-temps en proie au désordre qu'il éprouve.

J'ai déjà cité l'exemple d'un de mes clients qui vit, depuis quinze ans, dans un état d'hypocondrie très-peu grave. Obligé de consacrer tout son temps, matin et soir, aux travaux du cabinet, il ne peut guérir radicalement; mais s'il quitte pendant quinze jours seulement un genre de vie aussi sédentaire, il retrouve de suite et momentanément une parfaite santé : est-il tourmenté par des inquiétudes un peu vives, il ressent aussitôt un paroxysme de plusieurs jours. Cette affection n'a fait jusqu'ici aucun progrès sensible, parce que la somme des consolations que lui offre un intérieur doux et agréable, l'a toujours emporté sur les inconvéniens permanens d'une profession aussi contraire.

Un prompt amaigrissement et une altération profonde de la physionomie, sont d'un fâcheux augure, et font appréhender l'imminence et les ravages sourds d'une maladie plus grave, d'une affection organique.

Le jugement qu'on peut porter sur l'issue de ces maladies varie encore suivant quelques circonstances particulières. Ainsi, chez un individu, le défaut de fortune sera l'obstacle à la guérison, qui dépendra de l'exercice de la voiture qu'il ne pourra se procurer : tel autre, véritable *Crésus*, faute d'un état, d'une occupation mécanique, reste plongé dans une hypocondrie stationnaire, malgré tous les efforts de la médecine ; c'est à ces malades qu'il ne manque, pour être promptement rétablis, que l'obligation du travail, comme il ne manquait à un jeune prince, doué d'un beau talent pour la peinture, *qu'un peu de nécessité* pour devenir un grand peintre. En général, parmi les ouvriers, le changement d'état plus facile favorise, dans bien des cas, le succès du traitement. J'ai guéri plusieurs artisans atteints d'hypocondrie, par l'échange seul d'une profession sédentaire pour une plus active, secondé de quelques moyens hygiéniques et moraux.

Nous avons déjà remarqué combien les auteurs ont varié sur le pronostic à établir dans cette maladie : *Tissot*, par exemple, porte un juge-

ment beaucoup trop sévère : *At verò morbus profectò rebellis est et vix curationis capax*; ce qu'on peut attribuer au choix des moyens qu'il employait, et au peu de succès qu'il en obtenait; tandis que *Baglivi*, plaçant principalement sa confiance dans les nombreux avantages qu'offre l'hygiène, présente un pronostic bien plus satisfaisant, et plus conforme à l'observation : *Et licet talium hominum morbi primo aspectu perniciosi et incurabiles videantur; sanari tamen solent facilè non quidem per nimiam remediorum copiam, sed aut per grata amicorum colloquia, aut per honesta ruris oblectamenta et equitationes frequentes, aut tandem per vivendi normam à sagaci medico institutam.*

« Bien que ces maladies paraissent, au premier coup-d'œil, pernicieuses et incurables, elles guérissent ordinairement avec facilité, non par une trop grande quantité de médicamens, mais par la société et la conversation agréable de nos amis, par l'exercice et les amusemens de la campagne, par de fréquentes promenades à cheval, ou enfin à l'aide d'un bon régime prescrit par un médecin prudent et expérimenté (1) ».

---

(1) Le nom de *Tissot* est plus connu des gens du monde, mais le suffrage de *Baglivi* est confirmé par l'expérience, et doit être pour nous une autorité du plus grand poids. Le médecin de Lausanne n'a pu d'ailleurs observer cette maladie

Ce n'est pas là le conseil que donne *Montanus : Fuge medicos et medicamina, et sanaberis.*

Mais combien d'hypocondres ont fui les médecins et leurs avis, sans avoir retrouvé la santé, et chez qui la continuité des accidens a fini par entraîner des désordres bien plus graves, et que des conseils sages, sans abus de médicamens, auraient pu prévenir.

Baglivi défend l'abus des remèdes, *nimiam remediorum copiam ;* mais il recommande un genre de vie prescrit par un médecin éclairé, parce que celui-là seul pourra reconnaître la cause et la nature de l'affection ; enfin fixer les bases véritables du traitement.

Quant à cette névrose il se joint des complications, le pronostic est relatif à la gravité de ces dernières maladies.

Si la complication ne présente qu'une hypocondrie récente ou peu prononcée, et une autre affection d'une nature bénigne, le jugement du médecin sera basé sur la difficulté qu'offre le traitement de deux maladies marchant simultanément, et qui réclament quelquefois des médicamens de nature opposée : nous en voyons un exemple, lorsqu'à cette vésanie il se joint une

---

comme le célèbre praticien de Rome, placé dans un cercle immense, dans une ville où se trouvent réunies toutes les causes productrices de la maladie.

disposition dartreuse ; souvent alors la constitution est affaiblie, les toniques sont, par cette raison, indiqués; et en même temps, la plupart sont contre-indiqués par l'affection de la peau.

Mais quand avec la névrose des organes digestifs il co-existe une altération profonde, soit de l'estomac, du foie ou de la rate, etc., soit des poumons ou du cœur, la vie de l'individu est gravement compromise, et le prognostic du médecin doit exprimer toutes les craintes qu'il éprouve, et qu'on doit dissimuler au malade, et quelquefois à des parens ou à des amis trop susceptibles; mais alors ce n'est pas l'hypocondrie qui peut devenir cause de mort, mais bien la maladie qui forme complication.

CHAPITRE X.

Anatomie pathologique.

L'HYPOCONDRIE étant une maladie chronique, dont la cause immédiate réside principalement dans une affection des propriétés vitales imperceptible à nos sens, et dont le siége spécial occupe très-probablement les différens systèmes nerveux, ganglionaires, et spécialement ceux qui se distribuent aux viscères abdominaux, on doit s'attendre à ne trouver, le plus souvent, aucune altération dans le tissu de ces organes, ni dans celui des nerfs qui s'y distribuent.

On connaît le résultat différent que présente l'inspection anatomique des nerfs dans les névroses et les névralgies : dans les premières, nulle trace d'une lésion quelconque : dans les névralgies, au contraire, il existe presque constamment un désordre, un changement plus ou moins sensible dans le tissu des nerfs (1).

Il en est de cette affection comme de l'hystérie, de la mélancolie et des aliénations mentales; elle ne fait presque jamais périr l'individu qui en est affecté; et quand cet événement arriverait dans une hypocondrie bien simple, il est encore probable que les recherches les plus exactes, faites après la mort, ne nous procureraient aucun renseignement positif; en un mot, aucune lumière sur la cause organique, sur la nature et les phénomènes de la maladie, parce qu'il n'existe dans ces vésanies aucune altération de tissu. Celles qu'on a rencontrées dépendaient presque toujours d'une complication, et non de l'affection nerveuse.

Ne sait-on pas que la même lacune existe, et existera probablement long-temps dans une foule d'autres cas : c'est ainsi que nous ne pouvons

---

(1) C'est au professeur *Chaussier* que la médecine doit les premières notions exactes sur les névralgies : ces notions sont le fruit d'une observation ingénieuse, et ont accru le domaine de la science.

nous rendre raison, par l'examen des cadavres, de la mort qui termine presque toujours le tétanos traumatique, de celle qui survient dans certaines fièvres malignes ou ataxiques; car les épanchemens séreux que présente alors l'autopsie, sont aussi souvent les effets que les causes de l'affection. Pour qu'on pût procéder avec certitude à la connaissance de la cause intérieure du désordre organique qui produit les phénomènes de l'hypocondrie, il faudrait examiner les différens symptômes, et surtout les viscères abdominaux chez un homme atteint de cette névrose bien simple, et qui aurait succombé accidentellement à une maladie non susceptible de modifier l'état des organes digestifs, telle serait une blessure suivie d'une hémorrhagie mortelle, et, jusqu'à un certain point, une inflammation étrangère aux parties contenues dans l'abdomen. Mais remarquons encore qu'il résulterait même de ces perquisitions faites avec soin, une grande incertitude, puisqu'on trouve très-souvent, chez l'homme atteint d'un plomb meurtrier, au milieu de la santé la plus florissante, des désordres plus ou moins sensibles, des phlogoses partielles, des épanchemens séreux, et surtout des vers ascarides et lombricoïdes; circonstances diverses qu'on pourrait accuser d'avoir entraîné la mort, si on n'en connaissait la cause véritable, étrangère à ces dispositions physiques, qui existaient

sur le vivant et étaient compatibles avec l'intégrité des phénomènes vitaux.

C'est ainsi que dans les inflammations de la plèvre et du poumon, dont l'issue est funeste, on observe sur la membrane muqueuse de l'estomac et des intestins des traces de phlogose : il n'en est pas moins certain que le malade a été enlevé par une pneumonie, une pleurésie, ou une phthisie pulmonaire, et non par une phlegmasie aiguë ou chronique de la membrane muqueuse des intestins.

Il faut cependant tenir compte des altérations que l'autopsie démontre sur les malades qui ont succombé (dans un état d'hypocondrie) à une autre maladie formant complication : la connaissance de ces terminaisons n'est pas un objet purement spéculatif; elle est au contraire susceptible d'un grand nombre d'applications utiles dans le traitement de ces névroses, dont elle contribuera souvent à prévenir les complications par l'écart des causes capables de les déterminer.

Nous allons parcourir les résultats de l'autopsie ou ces altérations organiques, d'après l'ordre des différens systèmes anatomiques, les examinant d'abord dans les organes de l'abdomen.

On a trouvé l'estomac et les intestins réduits à l'état squirrheux : presque toujours cette dégénérescence commence par la membrane muqueuse

et s'étend par la suite aux autres tissus. C'est surtout vers le pylore que les auteurs ont observé cette désorganisation.

Morgagni a consigné dans ses œuvres l'histoire d'un évêque de Lombardie, dont l'affection hypocondriaque fut aggravée après plusieurs années par des douleurs vives entre l'ombilic et l'épigastre. L'autopsie offrit une végétation squirrheuse à l'entrée du pylore, qui en était obstrué, quoiqu'il conservât son diamètre ordinaire.

Nous avons communiqué, p. 436, l'observation d'un artiste que des contrariétés rendirent hypocondre. Sa maladie changea de nature, et le fit périr. On trouva les traces d'une vive inflammation dans l'estomac. Au rapport de *Rhodius* (1), le colon d'un de ces malades était squirrheux; sur un autre, *Welschius* (2) a rencontré une dilatation énorme de cet intestin par des vents, et le rétrécissement du rectum. D'autres ont offert à *Bonnet* et à *Hæchstetterus* l'engorgement et l'endurcissement des glandes du mésentère, et même des foyers purulens entre ses deux lames. *Wurthon* cite l'histoire d'un hypocondriaque chez lequel on découvrit un vice organique de l'épiploon. Nous ne mentionnerons point les ouvertures qui ont offert une grande quantité de gaz

---

(1) *Rhodius cent. II*, obs. 76.

(2) *Welschius, Disput. de malo hyp.*

ou même de vers dans le canal intestinal, puisqu'on en trouve autant sur presque tous les cadavres, quelqu'ait été d'ailleurs le genre de mort.

Blasius (1) nous a transmis l'observation d'un de ces malades dont la rate endurcie pesait quatre livres. Plusieurs médecins, *Horstius* (2), *Petrus Borellus* (P. Borel), ont également observé l'engorgement de la rate, que *Glisson* (3) affirme avoir souvent rencontré intacte chez des hypocondriaques : il en conclut avec raison que l'on doit ne point considérer cet organe comme le siége de la maladie, et se trouve ainsi d'accord avec *Franc. Sylvius* et *Nath. Hygmore*.

On ne peut adopter l'opinion de *Laurentius* (Laurent), qui rapporte avoir connu une famille distinguée sujette à la mélancolie hypocondriaque, dont plusieurs individus n'ont offert d'autre cause probable que la petitesse de la rate. On doit plutôt conclure de cette assertion, que la cause immédiate de ces vésanies est inconnue, et sera peut-être toujours inaccessible aux recherches les plus suivies. Nous trouvons encore dans le recueil de *Bonnet* l'exemple d'un malade qui avait été long-temps sujet à une hypocondrie très-grave : on examina après sa

---

(1) *Blasius*, obs. anat., p. 127.

(2) Obs. anat. 8e.

(3) *Anatom. hepat.*, *cap.* 45.

mort l'état de l'abdomen ; le rein droit offrait un cyste d'un volume considérable, et rempli d'une sérosité jaunâtre.

Hoffmann découvrit chez un de ces malades l'engorgement du pancréas, que d'autres médecins, tels que *Hygmore* et *Harderus* ont aussi trouvé dans un état de squirrhe et même de cancer. *Riollan* a vu cet organe égaler le volume du foie.

On a observé sur plusieurs hypocondriaques, le sang du système veineux abdominal noir, et distendant les veines. *Guarinonius* (1) a trouvé sur un autre les veines du mésentère tellement dilatées, qu'elles ressemblaient à des intestins. *Mercatus* et *Brunner* ont fait la même remarque. Suivant *With*, les veines mésaraïques et les autres vaisseaux veineux qui aboutissent au foie sont souvent gorgés de sang. Fort de cette observation, il regarde l'hypocondrie comme dépendant d'un engorgement du foie, qui produit l'arrêt du sang dans le système veineux hépatique ; mais n'est-il pas plus raisonnable de ne voir dans ce phénomène pathologique qu'un effet ordinaire de l'agonie, et non une cause de mort.

Rivière (2) cite l'exemple d'une hypocondrie

---

(1) *Guarinonius cons.* 484; *Lud. mercatus,* t. III, lib. 1, cap. 17; *Brunner, consil.* 7.

(2) *Rivière,* cent. 4, obs. 34.

observée sur un malade qui portait un anévrisme de l'artère sous-clavière, et qui périt avant la rupture de la tumeur. On doit à *Morgagni* (1) l'observation d'un hypocondriaque dont le ventricule gauche avait un volume triple de son état naturel, et communiquait avec le péricarde par trois ouvertures; mais on rencontrera à peine un pareil exemple sur mille individus atteints de cette névrose : ce désordre n'est donc, ainsi que la plupart de ceux dont nous venons d'esquisser le tableau, qu'une complication accidentelle.

D'où vient, dira-t-on, qu'une maladie qui présente tant de phénomènes variés pendant la vie, ne laisse après la mort aucune trace sensible de ses effets dans l'organisation? Le moyen de ne pas se perdre en hypothèses, consiste à ne pas courir après les explications, et à imiter la sage retenue de Cicéron : *Sufficit, si quid fiat intelligamus, etiam si quomodò quidque fiat ignoremus.*

Ces divers résultats de l'autopsie nous prouvent que souvent des lésions organiques viennent compliquer cette affection, et qu'alors la mort du malade doit en être tôt ou tard le résultat. C'est dans ces cas désespérés que l'on sent la vérité de cette sentence : *La témerité des char-*

---

(1) *Morgagni*, lett. 74, art. 15.

latans et leurs tristes succès, qui en sont les suites, font valoir la médecine et les médecins : si ceux-ci laissent mourir, les autres tuent. (La Bruyère.)

L'expérience journalière confirme la judicieuse observation de ce philosophe : l'aveugle crédulité des gens du monde enhardit l'impudence des médicastres, et l'excessive indulgence du public excuse leurs bévues, parce qu'il n'exige pas d'eux, comme des médecins, qu'ils guérissent toutes les maladies.

Voyons maintenant les ressources qu'offre la médecine dans le traitement de cette névrose, et prévenons d'abord, que si la nature a fixé des limites, établi des barrières que le médecin le plus instruit ou le plus zélé ne saurait franchir, les secours de l'art sont aussi, dans un nombre de cas infini, d'une très-grande efficacité.

CHAPITRE XI.

TRAITEMENT DE L'HYPOCONDRIE.

Considérations préliminaires.

Si nous jetons un coup-d'œil rapide sur la médecine des anciens dans le traitement de cette maladie, nous verrons ce traitement varier comme les idées qu'ils s'étaient faites de la maladie elle-même, recevoir l'impulsion des doctrines régnantes, et manquer en général de ses bases premières ; une exposition claire des symptômes

de l'hypocondrie, de ses causes, des différences qui l'isolent des maladies avec lesquelles elle a des points de contact; et à travers ces modifications si diverses, nous signalerons d'une part la confiance aveugle dans la méthode pharmaceutique; et de l'autre, un traitement plus rapproché de la nature même du mal.

Les caractères principaux de cette névrose ont été notés avec exactitude par *Hippocrate*, mais une carrière immense ouverte devant lui l'empêcha peut-être de donner une attention spéciale au traitement de cette maladie, sans doute moins fréquente à cette époque reculée. Il conseille cependant les purgatifs, un régime humectant, l'abstinence des huileux, des substances grasses, la tempérance, enfin un exercice modéré (1). Il nous a de plus transmis une observation qui, trop généralisée, a induit quelquefois en erreur ceux qui lui ont succédé; il avait remarqué que le flux hémorrhoïdal guérissait des mélancoliques, et dissipait les engorgemens de la rate, d'où l'on a conclu, par la suite, que dans toutes les affections hypocondriaques, cet écoulement devait être avantageux, et que l'art

(1) La gymnastique était si familière aux Grecs, que nous devons entendre par ce conseil d'*Hippocrate* un exercice journalier, continu, mais non porté jusqu'à la fatigue, que presque toujours ils allaient chercher dans les gymnases.

devait suppléer à la nature, lorsque celle-ci ne l'établissait pas. C'est probablement à cette observation très-sage d'*Hippocrate*, répétée par *Galien*, que l'on doit remonter pour trouver la source de la méthode devenue trop générale, ou plutôt de l'emploi abusif de la saignée et des sangsues dans le traitement de cette vésanie. Nous voyons au reste que l'oracle de Cos en conseillant l'exercice, avait pressenti en partie les bases véritables du traitement.

Arétée veut qu'on oublie quelquefois la maladie, ou du moins qu'on suspende le traitement pour s'occuper de restaurer le malade. Quand les forces sont rétablies, dit-il, les traces de la maladie se dissipent. (*Aret.*, *de Melancholiâ.*)

Rien de mieux raisonné que le traitement proposé par *Celse*: il conseillait la lecture à haute voix, la promenade, les exercices du corps, comme les armes, le jeu de la balle, l'usage des bains, les frictions et le bon vin.

Galien réussissait très-souvent par l'usage des bains et un bon régime; mais si le désordre était invétéré, il avait recours à une médecine plus active, aux agens pharmaceutiques.

Entre autres moyens, *Aëtius* conseillait les plaisirs de l'amour. Ce conseil est sans doute fort bon, quand la continence a occasionné ou favorisé la maladie, et surtout dans presque tous les cas d'hystérie; mais donné d'une manière

générale, il offre aussi des inconvéniens, et surtout appliqué à la cure de l'hypocondrie.

Fernel employait souvent une décoction de cerises desséchées. D'autres moyens analogues ou également inertes, ont été préconisés par des auteurs qui leur attribuaient l'honneur d'une guérison, que le temps et l'éloignement des causes, l'exercice, d'autres médicamens, ou un régime approprié, avaient seuls pu déterminer.

Le traitement proposé par *Sennert* porte l'empreinte d'une confiance exclusive dans les médicamens : les évacuans, les sangsues, les saignées, les purgatifs légers, les lavemens, les vomitifs, les amers, les martiaux, constituent la méthode curative adoptée par ce praticien, qui les indique sans établir, pour leur administration, des distinctions assez précises.

Michaëlis nous offre les mêmes principes que *Sennert*, et on retrouve la même déférence pour la doctrine régnante dans les conseils prescrits par *Etmuller*.

Le premier but que se propose *Sydenham*, dans le traitement de cette maladie, c'est de fortifier le sang, source des esprits animaux, et le premier moyen qu'il indique est de saigner et de purger le malade.

Combien la thérapeutique de ce grand homme est loin de répondre au talent qu'il montre pour la description des maladies! Cette différence n'est

jamais plus sensible qu'à l'article de l'hypocondrie, où, pour obéir à une théorie sans fondement, et se ranger à des indications mal déduites, il trace d'abord des règles de conduite dont il est obligé de s'écarter dans la seule observation qu'il cite.

Un prélat d'Angleterre, homme d'un rare mérite, d'un grand sens et d'une érudition profonde, ayant épuisé ses forces par une application excessive à l'étude, tomba dans l'affection hypocondriaque, dont la durée troubla successivement toutes les fonctions, et amena le dépérissement. Le malade prit plusieurs fois des remèdes martiaux; il essaya toutes sortes d'eaux minérales, auxquelles on joignait de fréquentes purgations; il eut recours aux anti-scorbutiques de toute espèce, et aux poudres testacées; mais loin d'en retirer aucun avantage, il tomba dans l'épuisement, et fut pris d'un dévoiement colliquatif.

Tel était l'état fâcheux du malade, lorsque *Sydenham* fut consulté; il lui conseilla exclusivement l'exercice du cheval, de ne faire au commencement que peu de chemin, et en raison de sa faiblesse; il l'engagea à n'avoir égard ni à la nourriture, ni à la boisson, ni à la température, enfin à vivre comme un voyageur. (Or on sait que les Anglais font en général bonne chère, et surtout en voyage.)

Notre prélat fut docile; au bout de quelques

mois il avait fait plus de mille lieues, et il recouvra bientôt une santé parfaite.

Les Stahliens avaient remarqué que le tempérament mélancolique disposait à l'hypocondrie et aux hémorrhoïdes : cette considération venait à l'appui de leur théorie favorite, et confirmait la corrélation qu'ils admettaient entre les affections hypocondriaques et l'écoulement hémorrhoïdal. La cause la plus fréquente de cette maladie était, selon *Stahl*, la suppression du flux menstruel ou hémorrhoïdal ; et le moyen d'y remédier, consistait à rétablir ces évacuations ; mais l'étiologie que nous avons donnée de la maladie est peu favorable à une méthode aussi exclusive. Il est en outre bien probable que l'effusion du sang ne sera d'aucune utilité, toutes les fois que la névrose dépendra d'une cause étrangère à ces hémorrhagies, ou lorsque l'individu sera d'une constitution lymphatique. *Stahl* recommandait l'emploi de la saignée et des sangsues ; il insistait sur le régime et l'exercice, sur l'emploi de ses pilules, et faisait un fréquent usage des médicamens aloétiques.

Fidèle à ses idées systématiques, *Boerhaave* propose d'adoucir l'humeur tenace qui obstrue les viscères abdominaux, par les savonneux, et de la stimuler par tous les moyens possibles, par des boissons, des remèdes hépatiques, anti-hypocondriaques, par les sels neutres, les laxatifs, les

mercuriaux, les vomitifs, les saignées, les bains, les évacuans, les emplâtres; mais il conseille en même temps tous les exercices du corps. *Boerrhaave* est encore un de ces médecins dont on ne peut trop admirer la précision dans les descriptions qu'il nous a transmises, mais dont les méthodes de traitement doivent être employées avec une extrême circonspection.

Si nous analysons les préceptes développés dans les œuvres d'*Hoffmann*, nous serons facilement convaincus qu'avec plus de réserve dans la foi qu'il ajoutait aux médicamens, ainsi qu'à leurs résultats, et avec une confiance moins limitée dans l'emploi des moyens d'hygiène, et l'application de nos facultés mentales, ce praticien eût obtenu les plus brillans succès.

Après avoir énuméré une longue suite de médicamens et d'indications qu'il croit indispensables à remplir, il termine le traitement de l'hypocondrie en conseillant la saignée aux équinoxes du printemps et de l'automne, ou les sangsues lorsqu'il y a tendance aux hémorrhoïdes; ou, lorsque cet écoulement a été supprimé, l'usage des eaux minérales, une température un peu élevée, l'exercice du corps sous un ciel pur, une société agréable, etc. etc.

Rappelons en outre que ce grand praticien adoptait quelquefois comme base principale de sa méthode curative les ressources hygiéniques les

plus efficaces, et ce qu'il dit dans le chapitre où il traite de l'affection hypocondriaque, est une nouvelle preuve de la confiance qu'il leur accordait quelquefois.

Tunc enim optimum præsidium est nullo uti remedio, sed præcipuum sanationis punctum in mutatione ætatis, aëris, vitæ generis, victûsque consistere fidè experientiæ compertissimum est.

Les moyens curatifs indiqués par *With* annoncent aussi un profond observateur; il conseille les amers, la teinture de gentiane quand l'estomac est affaibli, le bon vin, le fer, le bain froid, un air frais; il défend l'usage du thé, et insiste pour l'équitation, l'exercice et les amusemens. Il est à regretter que *With* n'ait pas porté l'esprit d'analyse dans la division des maladies nerveuses.

Ferons-nous entrer dans ce cadre général les hypothèses dont *Pomme* s'est servi pour appuyer le traitement qu'il propose? S'il distingue les symptômes hystériques de ceux qui appartiennent aux affections hypocondriaques, il leur reconnaît la même cause, une lésion particulière du système nerveux, qui détermine le racornissement des nerfs; il lui semble les voir se racornir, selon ses idées, comme une substance végétale desséchée par l'action du feu. Aussi conseille-t-il un mode de curation conforme à cette opinion hypothétique, et recommande-t-il dans tous les cas l'usage des délayans, des humectans et des

bains tièdes. Il est aisé de sentir, malgré les succès que *Pomme* dit en avoir retirés, les inconvéniens d'une méthode aussi banale et invariable, même dans les cas les plus opposés.

Cheyne, auteur anglais très-renommé, veut délayer les humeurs et les adoucir, afin de diminuer leur viscosité, fondre les concrétions salines dont les petits vaisseaux sont incrustés, et rétablir l'élasticité des solides. Les évacuans généraux, les atténuans, comme le mercure, l'antimoine et leurs préparations, surtout celles où ces métaux agissent par leur pesanteur; les sudorifiques et les anti-scorbutiques lui semblent les plus propres à émousser les pointes des sels, à corriger l'âcreté des liquides, et à dissoudre les concrétions salines. Je passe sous silence beaucoup d'autres médicamens dont il fait un étalage pompeux; et j'arrive au traité de *Jo. Odsterdyk Schatz* sur la mélancolie, ou plutôt sur l'hypocondrie. Cet auteur est remarquable par une méthode curative trop générale, mais bien raisonnée, et surtout par son aversion contre les médicamens trop compliqués, et contre les purgatifs. Donnons les mêmes éloges au traitement proposé par *Réveillon*; il conseille de le varier suivant les différens cas, et rapporte avoir vu les plus mauvais effets de l'usage des bains et des délayans chez des malades déjà affaiblis.

Cullen avoue qu'il manque d'observations suf-

fisantes pour établir d'une manière précise les bases du traitement convenable à l'hypocondrie, et les conseils qu'il donne sont bien propres à nous confirmer dans l'aveu qu'il nous fait. Mais comment *Cullen*, praticien très-répandu, exerçant dans une grande capitale, a-t-il pu manquer d'observations suffisantes pour fixer son opinion sur une maladie que les médecins rencontrent chaque jour dans des villes de moyen ordre?

Ce qui nous a le plus frappés dans le chapitre que *Méad* a consacré à cette vésanie, c'est une observation singulière, et propre à faire valoir l'opinion des médecins qui conseillent l'exercice.

Un homme, hypocondriaque très-prononcé, trouvant qu'on sonnait mal les cloches d'une église, s'impatiente contre les sonneurs, et se met en devoir de leur donner une leçon. Après s'être fortement exercé, il revient tout en sueur, et se met au lit. Cet exercice forcé détermina une sueur abondante et la guérison du malade.

Mais il était réservé aux médecins des siècles derniers, et surtout aux médecins de la France et de l'Angleterre, de faire de ces maladies l'objet d'une étude spéciale: animés par une noble émulation, ils ont présenté le résultat de leurs veilles, et ajouté aux connaissances acquises celles que l'expérience et la réflexion leur ont fournies : c'est alors que nous avons vu paraître ces nombreux traités sur les maladies nerveuses, que l'on peut

considérer comme autant d'ouvrages bien écrits, offrant tous quelques faits bien observés, quelques points de doctrine médicale éclaircis, et parfois des principes de thérapeutique conformes à l'observation, et appuyés sur les résultats nombreux d'une pratique judicieuse; toutefois malgré les travaux publiés en grand nombre sur ce genre d'affections, on peut avancer qu'il n'existe encore aucun traité où elles aient été offertes sous leur véritable jour. Tel est le vide que nous avons cherché à remplir.

L'étude que nous avons faite des méthodes proposées jusqu'ici pour le traitement de l'hypocondrie, nous a fourni deux observations importantes; d'une part, elle nous a prouvé que la plupart des principes qui doivent guider le praticien avaient été pressentis, indiqués ou même développés par nos devanciers, et surtout par les praticiens les plus renommés; de l'autre, elle nous a convaincus qu'aucun traité de médecine, aucun ouvrage spécial concernant les maladies nerveuses n'avait présenté l'ensemble ou la réunion désirable des bases principales sur lesquelles doit reposer la meilleure méthode curative.

Les uns ont senti de quel intérêt majeur était la connaissance des causes d'où provenait la maladie, dans le choix des moyens de curation; les autres, évitant l'écueil si général d'une médecine invariable et constamment uniforme, ont pris

en considération les circonstances les plus notables de ces névroses, telles que leurs causes, l'âge, le tempérament, les habitudes du malade, le degré ou l'ancienneté de l'affection, etc. Quelques médecins ont placé une confiance raisonnée dans les ressources de l'hygiène, qu'ils ont considérées comme moyens préservatifs et curatifs. Il a été accordé de plus à un très-petit nombre d'apprécier les avantages qu'on peut tirer pour la guérison de ces maladies d'une bonne direction donnée aux affections du cœur et aux facultés intellectuelles. Enfin, on pourrait également citer des hommes, supérieurs à la multitude, qui forts de l'expérience, ont échappé à l'exemple contagieux, et se sont distingués par une confiance limitée dans les médicamens dont ils secondaient l'action par les matériaux de l'hygiène, et par le traitement moral.

Mais, nous le répétons, tous ces préceptes étaient épars, souvent confondus avec des objets d'un mérite inférieur, ou même étouffés parmi les opinions les plus hasardées : la vérité et l'erreur marchaient sur la même ligne, ou étaient offertes avec une égale assurance. Dans un tel état de choses, la tâche était facile à tracer : il fallait 1°. mettre à profit les idées saines et les vues conformes à l'observation pour en faire les règles de notre conduite ; 2°. signaler toutes les hypothèses et les opinions fautives, afin de les éviter

avec le plus grand soin. C'est, animés de l'esprit de cette méthode, et dégagés de toute prévention, que nous avons établi le plan de thérapeutique qui nous semble le plus convenable et le plus propre à démontrer l'utilité de la médecine dans le traitement des affections hypocondriaques.

Nous divisons le traitement général de l'hypocondrie, 1°. en traitement de la maladie, 2°. en traitement des symptômes, 3°. en traitement des complications. Après avoir placé en tête du traitement de la maladie quelques principes généraux dont nous cherchons à démontrer la justesse, nous examinons les trois bases principales de la méthode curative, qui sont 1°. l'application du régime physique ou alimentaire, et des ressources de l'hygiène; 2°. la direction donnée aux facultés morales et intellectuelles; 3°. un choix convenable de médicamens : cette troisième série de moyens curatifs nous paraît tellement subordonnée aux deux premières, au moins dans beaucoup de circonstances, que nous l'avons considérée comme secondaire.

Dans la médecine des symptômes, nous suivons leur développement selon les différens systèmes ou organes auxquels ils appartiennent, suivant les fonctions où propriétés vitales qui sont lésées; enfin, suivant que l'affection paraît exister dans les solides ou les liquides de notre organisation.

Nous exposons ensuite quelques considérations

relatives aux modifications que nécessitent dans le traitement de l'hypocondrie les complications qui s'y trouvent associées.

Enfin, nous terminons la partie thérapeutique par l'indication des mesures les plus capables de prévenir le retour de la maladie.

PREMIÈRE SECTION.

Principes généraux.

Rien ne constate mieux la nécessité de varier le traitement de l'hypocondrie que la multiplicité des causes souvent opposées, que les nombreuses variétés de cette affection, que le grand nombre d'individus de tous les tempéramens, de tous les pays, de toutes les classes de la société, qui en sont passibles. *Arétée*, *Forestus*, *Rivière*, *Boerrhaave*, *Réveillon*, etc., donnent le sage conseil de le différencier, et sont du petit nombre de ceux qui peuvent revendiquer cet avantage; et quelle raison puissante pour modifier le traitement de cette névrose, que les succès avérés obtenus par les moyens les plus contraires. Sans doute ces guérisons n'auraient pu être produites dans des circonstances identiques par des moyens tout à fait différens: or puisque les circonstances de la maladie varient singulièrement, et sont souvent en opposition, la méthode curative ne doit-elle pas changer également. Ce que le raisonne-

ment semble démontrer, l'expérience le confirme : et c'est ainsi qu'on se rend raison de réussites amenées par des modes de curation opposés : on conçoit dès-lors pourquoi *Hoffmann* réussissait avec son élixir viscéral, et autres médicamens analogues, et même l'on n'est plus étonné si les délayans, préconisés exclusivement, ont donné des résultats avantageux.

La connaissance des causes de la maladie n'est pas seulement nécessaire pour assurer la solidité du jugement porté par le médecin sur la nature de l'affection, elle est également importante pour fixer le plan de la meilleure méthode curative : peu de circonstances sont en effet autant susceptibles de modifier le choix des moyens de curation. « Les causes, dit *Fernel*, sont si étroite- » ment liées avec les maladies, qu'il est impossible » que celles-ci disparaissent tant que celles-là » subsistent ». « J'en appelle, dit *Tissot*, à tout » homme sensé qui voudra bien réfléchir un mo- » ment sur les différentes causes des maladies, sur » l'opposition de ces causes, et sur l'absurdité de » vouloir les combattre toutes avec le même re- » mède. Quand on sera bien rempli de ce prin- » cipe, on ne s'en laissera plus imposer par des » tissus de sophisme destinés à prouver que tou- » tes les maladies viennent d'une même cause, et » que cette cause est de nature à céder au remède » vanté ». (TISSOT, *Avis au peuple.*)

C'est dans les affections qui présentent un grand nombre de variétés, que l'on doit surtout multiplier les méthodes curatives, afin de les accommoder à l'extrême diversité des causes et des symptômes; mais c'est surtout dans le principe de ces maladies qu'on doit baser le traitement d'après la nature des causes, qu'on doit chercher à détruire celles-ci, ou au moins leurs effets: plus tard, lorsque la maladie est ancienne, on se dirige dans l'emploi des moyens curatifs, d'après l'inspection des symptômes, et les diverses circonstances où se trouve placé le malade.

Dans une hypocondrie récente produite par la suppression d'un flux hémorrhoïdal, on arrête le traitement d'après la connaissance de cette cause particulière; mais si le mal avait fait depuis long-temps de grands progrès, si la faiblesse était très-prononcée, il faudrait d'abord restaurer le malade, relever les forces, enfin oublier la cause, sauf à s'efforcer plus tard de ramener l'hémorrhagie. Ce conseil très-sage nous a été donné par l'illustre *Arétée;* mais dans la plupart des cas il faut rechercher quelle en est l'origine.

Nous avons fait pressentir, en traitant du diagnostic, avec quel soin le médecin devait s'informer des sources de l'hypocondrie, et combien cette connaissance influait sur le choix des moyens curatifs, et en favorisait le succès; nous allons indiquer maintenant quelques-unes des modifica-

tions apportées dans le choix de la méthode de traitement par la nature des causes.

Les affections hypocondriaques produites par des causes mentales réclament en général les moyens moraux, et une médecine expectante, ou une application très-mesurée des agens pharmaceutiques les plus doux ; si l'habitude des contentions d'esprit trop prolongées a donné naissance à cette névrose, on écarte cette cause en recommandant de fréquentes promenades, etc. Aux vésanies qui dérivent des peines de l'âme on oppose plus particulièrement les ressources morales, les consolations, l'empire de la diversion et l'usage des anti-spasmodiques ou des calmans. On combat le résultat des causes physiques, telles que la suppression d'une hémorrhagie, d'une affection cutanée, par des moyens plus actifs, par les médicamens dont l'expérience a démontré l'efficacité contre cette espèce particulière de vésanie. Lorsque la vie sédentaire a provoqué cette affection, on insiste sur la nécessité d'occupations variées, de courses journalières, ou plutôt, d'un voyage. Si la négligence d'une saignée habituelle, ou la suppression d'une hémorrhagie ont causé le désordre, on s'efforce de le détruire par la saignée ou par l'application des sangsues, etc. On varie encore le traitement suivant que la névrose dérive de l'onanisme, de la suppression d'une diarrhée habi-

tuelle, de l'abus des médicamens, des purgatifs, du mercure, etc., du déplacement d'une affection dartreuse, rhumatismale, goutteuse, etc. Si l'on peut soupçonner la présence d'une goutte vague sur les organes de l'abdomen, et déterminant l'hypocondrie, on doit encore agir différemment. En un mot, on modifie la méthode curative suivant la cause, on combine les différens moyens selon la multiplicité des causes, et leur part plus ou moins active sur le développement de la maladie et sur celui des accidens. Citons quelques faits pour exemples.

Une dame, livrée depuis long-temps à une vie très-sédentaire, éprouvait tous les accidens d'une hypocondrie avérée. Je lui prescrivis une infusion anti-spasmodique, une potion calmante, et un exercice régulier. Au bout de quinze jours la malade s'aperçut d'une amélioration sensible, et au bout de deux mois la santé était parfaite.

Une circonstance particulière peut donner lieu à cette névrose, et c'est ici quelquefois le cas d'appliquer l'adage, *contraria contrariis curantur*. Un homme très-riche, sujet à l'hypocondrie, vivait dans la continence la plus absolue. Son médecin lui conseille le mariage comme premier moyen de guérison, en lui recommandant de sacrifier à son goût et à ses affections particulières plutôt que de trop déférer aux convenances. Ce conseil fut mis à exécution, et, joint aux autres moyens

indiqués dans la consultation, réussit complètement.

A quoi bon donner des médicamens *hépatiques*, *anti-hypocondriaques*, etc., à celui dont une habitude vicieuse a causé la maladie? Tant qu'il n'aura pas renoncé à son funeste penchant, tous les efforts seront vains. Faites cesser l'onanisme par vos conseils; réparez-en les suites par une bonne nourriture, par quelques médicamens toniques, et vous aurez exercé la vraie médecine.

Rapportons ici un fait emprunté à *Hoffmann*, qui nous fournira quelques conséquences applicables à notre objet. Un homme, âgé de trente-six ans, éprouve une fièvre tierce, que l'on supprime bientôt par le quinquina. Au bout de quatorze jours, retour de la fièvre; nouvel emploi du médicament, et toujours retour de la fièvre, après l'usage du fébrifuge. A la cinquième fois, la fièvre ne revient pas; mais bientôt douleur à l'hypocondre droit, s'étendant dans l'hypocondre gauche; palpitations, gêne de la respiration, envies de vomir, surtout après un accès de colère, qui aggravait toujours son état : chaleurs fugaces, vertiges, pesanteur de tête, trouble de la vue, illusions d'optique, saignemens au nez très-modérés, douleur vive et sentiment de froid au dos et aux lombes, flatuosités, douleurs vagues dans les membres, salive visqueuse

et salée, urines sédimenteuses et limpides pendant le paroxysme.

Les toniques et l'exercice du cheval furent les principaux moyens qu'*Hoffmann* employa, et qui réussirent aussi promptement qu'heureusement.

Si une affection hypocondriaque, émanant de cette cause particulière, éludait tous les efforts d'une médecine rationnelle, pourrait-on l'attaquer par un procédé empyrique, en prescrivant au malade un bain froid aux heures et jours où le frisson avait autrefois coutume de se manifester, et en excitant ensuite la chaleur à l'aide des sudorifiques? Quelques tentatives analogues couronnées par le succès, sembleraient autoriser de nouveaux essais. On se rapprocherait en cela de la méthode employée par *Currie*, adoptée par plusieurs médecins anglais et italiens, et préconisée en dernier lieu par *Giannini*.

Une jeune femme perd un enfant, un fils unique qu'elle adorait, et devient hypocondriaque par suite de cet horrible chagrin; la santé dépérissait de jour en jour, et rien ne pouvait arrêter ce dépérissement. Dans la crainte d'en voir les progrès encore accélérés, le médecin ordinaire conseille au mari de faire lit à part. Un autre médecin plus heureux, et mieux inspiré, donne un avis tout opposé; la nature le seconde, et bientôt les annonces d'une grossesse comblent

de joie cette jeune dame, et contribuent à dissiper de jour en jour les accidens de la névrose.

Qui pourrait nier maintenant la nécessité de subordonner le choix des moyens curatifs à la connaissance préalable de la source du désordre? En effet, dans la médecine, comme dans toutes les autres sciences, n'est-il pas plus facile de remédier à un résultat quand sa cause nous est connue? D'ailleurs cette connaissance, quand elle ne pourrait être utile, serait encore exempte de tout inconvénient.

La température apporte de nombreuses modifications dans le choix des moyens curatifs applicables aux divers hypocondriaques. En effet, on sentira facilement que dans les régions septentrionales, telles que la Suède et la Russie, les médicamens toniques spiritueux seront plus admissibles que dans les pays comme l'Italie, l'Espagne, et surtout l'Amérique. Dans ces contrées, où la diathèse inflammatoire ou même nerveuse sont prédominantes, et parfois simultanément, ces incitans pourraient produire des phlogoses locales, soit vers l'estomac et les intestins, soit vers d'autres organes. Dans le cas de semblable disposition, on les remplacera par les analeptiques, les farineux aromatisés, les anti-spasmodiques et les délayans.

Sous le ciel tempéré de la France et des pays dont la température s'en rapproche, la nature

des médicamens devra participer de la double indication qui résulte de l'influence opposée de ces diverses températures.

Il faut non-seulement tenir compte de la température générale d'un climat, mais encore de la nature particulière de l'air dans tel ou tel point de ce même pays, et de l'exposition des maisons où l'on habite. Je connais deux jeunes dames très-nerveuses, dont la santé est toujours souffrante dans le port de mer où elles demeurent, et qui se rétablissent constamment lorsqu'elles s'en éloignent. Une jolie parisienne ne s'est jamais bien portée dans la capitale, tandis que la ville de Rouen lui a toujours été salutaire. Combien de personnes perdent à la ville une partie de cette belle santé qu'elles retrouvent toujours aux champs, même indépendamment d'aucune cause morale, d'aucune prédilection marquée pour la campagne, ou d'aucune antipathie pour les cités. Les habitations au nord ne sont pas aussi funestes à ces malades qu'aux personnes dont les poumons sont très-susceptibles; mais les uns et les autres sont très-incommodés d'un séjour constant dans un local bas, humide et mal aéré.

Enfin les saisons ont une action analogue à la température habituelle des diverses contrées : ainsi l'hiver, en France, nous rapproche, pendant sa durée, de la constitution atmosphérique

des peuples du nord, surtout quand il est sec et très-rigoureux; tandis que les chaleurs de l'été assimilent plus ou moins notre organisation à celle propre aux habitans des pays chauds.

Outre ces considérations, qui sont déduites des objets qui nous environnent, il en est d'autres qui proviennent des circonstances relatives aux individus. Ainsi on doit presque toujours se régler, dans l'emploi des différens moyens curatifs, d'après le tempérament ou la constitution du malade, et surtout d'après l'état des forces vitales. S'il est d'une forte constitution et riche en vaisseaux sanguins, on pourra recourir à la saignée ou à l'application des sangsues au siége : ces évacuations seraient préjudiciables aux personnes débiles ou lymphatiques, dont elles augmenteraient la faiblesse et la sensibilité, compagnes inséparables et causes disposantes de ces névroses.

Mais quand un individu aurait offert autrefois les attributs du tempérament sanguin, ou aurait été sujet, dans un temps reculé, à des hémorrhagies habituelles, et lors même que leur suppression aurait entraîné l'hypocondrie, on s'abstiendra de la saignée si l'affaiblissement des puissances de la vie contre-indique l'emploi de ce moyen, que semblaient autoriser le tempérament, les habitudes antérieures du malade, et la cause même de la vésanie.

Une constitution délicate réclame l'emploi d'un bon régime, des alimens succulens, un choix raisonné de médicamens toniques, de stomachiques doux, un exercice modéré, et une grande attention à éviter toute espèce de fatigue. Au tempérament nerveux, sec, irritable, sont appropriés les adoucissans, les délayans, quelquefois les anti-spasmodiques et les opiacés à petite dose, une ou deux gouttes de *Rousseau* dans chaque tasse de boisson; les bains tièdes, rarement ceux de rivière, ou les immersions dans la mer.

A la prédominance du système bilieux on oppose les acidules, les délayans, les laxatifs, les fruits aigrelets, le raisin; l'usage d'un régime végétal, des chicoracés. Quelques bains tièdes ajoutent encore aux avantages du traitement précité.

Contre une constitution lymphatique, on dirige ordinairement les martiaux, les viandes rôties, le bon vin à forte dose et pur; les amers, le quinquina, la gentiane, l'élixir amer alkalisé, l'exercice, les frictions sèches, un air vif, une température sèche et une atmosphère salubre.

Ce qu'on nomme tempérament dans le langage familier, est souvent applicable à ces dispositions individuelles, qui sont en quelque sorte autant d'exceptions aux règles générales de l'organisme, et que les médecins connaissent sous

le nom d'*idiosyncrasie*. Nous ne considérerons celle-ci que dans ses rapports avec les effets des médicamens. L'expérience démontre journellement que certaines substances, dont l'effet est général, ne produisent pas le même résultat chez quelques individus, ou qu'il en détermine un différent ou même opposé : ainsi l'opium, qui calme presque toujours lorsqu'il est donné à propos, et surtout dans les apyrexies, n'apporte chez certains malades aucun amendement; bien plus, il existe un grand nombre de personnes que, même à faible dose, il excite d'une manière désagréable, ou irrite avec violence.

Un malade, qui a été dirigé successivement par M. *Larrey* et par nous, était soulagé dans une cardialgie par l'opium; mais cinq à six jours après, il se trouvait comme ivre, éprouvant des vomissemens et une diarrhée qui duraient près d'une semaine. Nous avons dès-lors renoncé pour toujours à lui prescrire ce médicament à l'intérieur, et l'avons remplacé avec quelque avantage par l'extrait de *Belladone* et de ciguë.

J'ai donné des conseils à plusieurs individus d'une même famille, et sur trois, j'ai acquis la certitude que des doses d'émétique assez fortes ne pouvaient provoquer le vomissement, lors même que l'indication de faire vomir semblait évidente.

On rencontre des personnes dont l'estomac

est, qu'on nous pardonne cette expression, *froid*, c'est-à-dire, peu irritable, et dont les intestins sont doués d'une vertu contraire, c'est-à-dire, très-susceptibles : il faut, lorsqu'on gouverne des malades ainsi disposés, faire un choix, une étude particulière des médicamens qui leur conviennent, et ne pas perdre de vue cette disposition qui leur est propre. Ceux-ci supportent en général l'émétique rapproché ou étendu plus facilement que les purgations ordinaires. Un médecin de notre connaissance ne peut porter sur ses yeux une très-petite portion de farine de graine de lin, sans y éprouver une cuisson violente, une inflammation vive; il en résulte aussi le boursoufflement des paupières. Ne négligeons donc pas d'apprécier dans la pratique médicale les observations des malades, pour peu qu'elles paraissent fondées; car il n'est point de précepte, même ceux de l'utilité la plus générale, qui ne puissent être contraires à certains individus, dans telle disposition ou à telle époque, et dont l'application ne soit parfois susceptible d'être ajournée, modifiée ou entièrement rejetée.

Il ne faut pas confondre avec l'idiosyncrasie, qui est un état permanent, certaines dispositions accidentelles des malades qui modifient singulièrement l'action des médicamens. On doit en outre s'assurer de leur état physique et moral, tenir compte des effets d'une heureuse disposi-

tion ou d'une situation contraire, d'une bonne ou d'une mauvaise nouvelle. Cette même attention n'est-elle pas encore plus nécessaire auprès des femmes, soit à la puberté, à l'époque des règles, ou vers l'âge critique? Nos dispositions organiques doivent également être prises en considération. Quand la force vitale est presque entièrement éteinte dans certaines apoplexies, que feraient trois ou quatre grains d'émétique? Il faut proportionner la force des moyens excitans ou irritans au degré d'atonie ou d'épuisement. Ce conseil est confirmé par la pratique chirurgicale. Lorsqu'une partie menace d'être frappée de mort on a recours aux topiques les plus actifs, et même à la cautérisation. De même, nous avons vu donner avec succès, dans une apoplexie dite *séreuse*, jusqu'à 50 g̃ d'émétique en un seul jour, et progressivement. Le malade, dont on avait d'abord désespéré, fut guéri, et je l'ai revu dix ans plus tard très-bien portant. Mais de plus, notre attention doit être spécialement captivée par la prédominance des divers symptômes, selon que le désordre principal occupe le ventre, la poitrine ou la tête; car si l'exaltation habituelle de la sensibilité des différens organes contenus dans ces cavités les expose aux lésions organiques, la prédominance du désordre moral, et surtout intellectuel, fait appréhender les aliénations, et principalement la manie et la mélancolie. Le

médecin doit donc diriger ses efforts vers le point qui paraît le plus menacé, etc.

Le traitement présente encore d'autres modifications qui sont relatives au sexe : ainsi nous avons conseillé à une dame hypocondriaque, d'ailleurs bien portante, d'allaiter son enfant, persuadés que cette occupation journalière, désirée par la malade, serait très-susceptible de faire diversion à ses idées méticuleuses, à ses craintes relatives à sa santé.

Quand un excès d'allaitement a donné lieu à cette névrose, il faut conseiller un sevrage progressif, parce que les changemens trop brusques dans les mouvemens habituels de l'économie sont toujours à craindre; mais au bout de sept à huit jours la mère doit avoir renoncé entièrement à nourrir son enfant, et l'on s'efforce de restaurer l'organisation par une nourriture succulente, le bon vin, et quelques médicamens toniques; plus tard, par l'usage du lait, et un séjour prolongé à la campagne. Le mariage a souvent contribué à la guérison des jeunes veuves, dont l'hypocondrie est produite plus encore par le chagrin que par la continence. (*Voyez* les observations d'*Hoffmann.*) Quand la suppression ou la cessation prématurée des lochies, d'un catarrhe vaginal, ont occasionné l'hypocondrie, on peut espérer de dissiper cette vésanie en rappelant l'écoulement supprimé, ou en y suppléant

par un large émonctoire établi de préférence à la cuisse. Dans ces cas divers, on joint à l'action des médicamens l'appui des ressources de l'hygiène, dont nous allons nous occuper.

DEUXIÈME SECTION.

Application des lois de l'hygiène au traitement de l'Hypocondrie.

Nous allons maintenant parcourir les bases du régime physique, c'est-à-dire, examiner les avantages qu'on peut espérer de l'application des matériaux hygiéniques au traitement de cette névrose.

On a remarqué qu'autant les pays chauds étaient favorables aux personnes dont la poitrine est délicate, autant les températures opposées agissaient favorablement sur les individus dont l'estomac est faible et languissant. Cette observation porterait à croire que le froid est plus favorable aux hypocondriaques que la chaleur. Si nous considérons isolément l'action du froid comparée à celle de la chaleur, nous penchons vers cette opinion; en effet, par un beau froid notre appétit est plus vif, l'estomac fait mieux ses fonctions, nos forces sont réellement plus développées. La chaléur produit d'autres effets: pendant sa durée nous jouissons d'un appétit moins prononcé, nos digestions sont moins actives, et nous n'éprouvons pas la même puis-

sance physique; mais l'influence de la température doit être examinée sous d'autres rapports. En hiver, du moins dans nos pays, les beaux jours sont rares en général; les hommes en proie aux affections nerveuses ne sortent pas fréquemment: ils préfèrent souvent rester auprès d'un bon feu plutôt que de s'exposer à une atmosphère rigoureuse. Si le froid est moins vif, ils craignent avec raison l'humidité, la pluie ou la neige, et devenant de plus en plus sédentaires, ils aggravent souvent, sans le savoir, leurs infirmités.

Au contraire, dans le printemps, l'été et l'automne des régions tempérées, tout engage à l'exercice ou aux voyages, la nature est vivante, l'activité est générale, et surtout aux champs, la beauté du ciel et de la campagne, le temps plus constamment sec; la longueur des jours, les promenades plus fréquentées, les routes plus sûres et plus belles; toutes ces circonstances, en un mot, éloignent l'isolement et l'oisiveté, empêchent les continuels retours sur soi-même, et présentent les plus puissans motifs de diversion.

Considérons en outre que pendant l'hiver les travaux des villes et même de la campagne sont presque interrompus ou bien moins suivis: beaucoup de bras languissent parmi les gens du peuple, sinon dans l'inaction, du moins dans une sphère d'activité très-circonscrite; beaucoup de personnes aisées participent aussi à cette lan-

gueur, et combattent l'impression du froid par des vêtemens multipliés, par des précautions minutieuses, et par des habitudes casanières, plutôt que par l'exercice et les déplacemens. D'après ces considérations, nous estimons que le climat, la température et la saison sont d'autant plus favorables aux hypocondriaques, que le froid et la chaleur sont plus modérés, que le temps est plus constamment sec, et par conséquent plus propre aux longues promenades : enfin, qu'on doit placer en première ligne, sous ce point de vue, les beaux pays de la France, comme Toulouse, Nice, Montpellier; ceux de l'Espagne, comme la riche et brillante Andalousie, la haute Catalogne, les rians parages de l'Italie, ceux de la Sicile, et les bords jadis fortunés de l'Ausonie. Aussi a-t-on remarqué que presque tous les Anglais en proie aux maladies nerveuses, en guérissaient lorsqu'ils abandonnaient le ciel nébuleux de leur pays pour voyager dans un climat mieux partagé.

Des réflexions sur la pluie, la neige, le vent, les orages, etc., seraient étrangères à notre objet; il nous suffira de prévenir les personnes nerveuses qu'il leur importe de se mettre le plus possible à l'abri de l'humidité et de toutes les variations trop brusques de la température, tandis qu'elles devront rechercher avec empressement un air pur et vivifiant; et c'est là un des

immenses avantages que nous offre le séjour de la campagne.

L'influence physique de l'air que l'on respire dans les champs est plus facile à concevoir qu'à expliquer : aussi ne nous arrêterons-nous pas à des discussions physiologiques ou chimiques pour en démontrer l'utilité, pour rechercher en quelle proportion s'y rencontrent l'oxygène et les autres corps constituans, quels principes délétères il peut recevoir, et jusqu'à quel point l'élaboration pulmonaire fait contracter au sang, sous l'influence d'un air pur, des propriétés favorables à l'exercice des fonctions de l'organisme. Nous observons en effet que nos diverses fonctions s'exécutent loin des villes avec plus de régularité, l'appétit est plus vif, les digestions s'opèrent plus promptement, et souvent la nutrition est plus abondante.

N'oublions pas toutefois que dans cette appréciation des avantages de la campagne, il faut tenir compte de l'impression mentale. Transporté sous un autre ciel, dans un climat nouveau pour lui, où tous ses rapports moraux et physiques sont changés, l'homme varie ses exercices, ses mouvemens ; il exerce tous ses sens, et cette habitude amène presque toujours un sommeil tranquille et réparateur.

L'aspect enchanteur de la campagne produit un enchaînement de sensations variées et agréa-

bles, qui ont le double avantage d'opérer une diversion utile, et d'affaiblir la susceptibilité. Des émotions douces, gaies, et propres à diminuer l'empire des passions haineuses, sont encore le résultat des sentimens qu'inspire le spectacle d'une nature riche et animée :

> Qui fait aimer les champs, fait aimer la vertu.
>
> Delille, *l'Homme des Champs, ch. 1.*

Et quel homme, au sein des cités les plus florissantes, n'a pas tourné ses regards vers la campagne, asile du repos et du bonheur, et n'a pas dit, comme *Horace*,

> *O rus quandò te aspiciam !*

Le séjour de la campagne doit donc être considéré comme un des moyens les plus propres à seconder les effets d'une bonne méthode curative.

Mais outre une température convenable et un site agréable, il n'est point indifférent de quelle manière l'habitation des malades est exposée. Dans les pays où le froid prédomine, l'exposition au sud doit être préférée : on recherchera au contraire, dans les températures très-élevées, un séjour à l'est, à l'ouest, et même au nord ; mais on évitera avec soin les appartemens humides, ou qui par des crevasses donnent constamment accès à des courans d'air d'autant plus dangereux, que souvent ils ne sont pas même soupçonnés. Nous terminerons cet exposé, en signalant quelques

inconvéniens auxquels s'exposent trop souvent les hommes nerveux. Leur grande susceptibilité les rend très-sensibles aux extrêmes du froid et de la chaleur; pour s'y soustraire en hiver ils se tiennent presque toujours dans des appartemens trop échauffés, d'où ils sortent pour passer aussitôt dans un milieu très-froid. L'été, ils sont également incommodés par la chaleur contre laquelle ils cherchent à s'abriter par tous les moyens propres à les rafraîchir, et fréquemment ils aggravent ainsi les accidens qu'ils éprouvent. Ces malades éviteront donc un long séjour dans des chambres où la chaleur est portée à un trop haut degré, et spécialement tout passage subit d'une température plus élevée dans un air très-concentré.

Ils devront choisir en outre un air qui leur convienne, car celui-ci varie non-seulement dans la même exposition, mais encore dans le même pays, parfois dans la même ville; on sait que l'air de Saint-Germain-en-Laye diffère de celui de Montmorenci, qui est également différent de l'air de Passy, de Boulogne ou d'Auteuil, et quel contraste n'offre pas le faubourg Saint-Germain comparé à certains quartiers du faubourg Saint-Marceau. Il importe encore que les maisons soient situées au-dessus des caves, et qu'elles soient élevées au-dessus du sol, et non placées au-dessous, comme cela n'arrive que trop souvent.

Les vêtemens, considérés comme intermédiaires entre notre corps et l'atmosphère, sont loin d'être indifférens dans l'étude des causes de l'hypocondrie, et doivent également tenir place dans le traitement de cette affection. Ils diffèrent, d'après la nature de leurs tissus, leur volume, leur forme générale, l'influence de l'habitude, etc., et sont rangés dans la classe des moyens hygiéniques; cependant nous ne tracerons, à leur sujet, qu'un petit nombre de règles générales. Nos habillemens doivent être aisés, commodes, et surtout relatifs à la saison. En été, et dans les pays chauds, on porte des vêtemens plus légers, tandis qu'en hiver on préfère ceux qui sont peu conducteurs du calorique. Tous les hommes, en général, et à plus forte raison ceux qui sont nerveux ou très-accessibles aux variations de la température, agiraient prudemment en ayant recours, avant même les premiers froids, aux habillemens d'hiver, et s'ils ne les quittaient qu'à l'approche des grandes chaleurs.

Les tissus de flanelle méritent la préférence sous plusieurs rapports : ils conservent d'abord beaucoup mieux la chaleur intérieure, ils absorbent promptement la transpiration, dont le refroidissement est fort dangereux ; on doit en outre tenir compte de l'excitation qu'ils exercent sur tout le système cutané. Il serait donc très-convenable d'engager les personnes atteintes

d'hypocondrie à porter, et spécialement sur la peau, de la flanelle.

Il convient aussi qu'elles ne sortent point précipitamment l'hiver d'un appartement très-échauffé, ou d'une nombreuse réunion, sans ajouter quelque chose à leur vêtement, ou au moins en fermant bien exactement leurs habits, et en accélérant la marche, afin de n'être pas saisis par le froid. Loin de nous l'intention de leur recommander des précautions multipliées, frivoles ou minutieuses, ou de rendre ces individus douillets ou trop attentifs à ce qui concerne leur santé; tout en leur donnant ces avis salutaires, il faut les engager à ne rien outrer, et à ne pas porter les soins à cet égard jusqu'à l'excès.

On contribue encore au rétablissement de ces malades en excitant leur système cutané par l'habitude des frictions: on les divise en simples et en composées: les premières sont pratiquées avec une brosse de peau, un morceau de flanelle; les autres avec un tissu chargé de vapeurs aromatiques ou de substances médicamenteuses, comme la vapeur d'encens, de benjoin, de baies de genièvre, avec l'éther, l'alcool, les spiritueux, l'eau de mélisse, de Cologne, le laudanum, les alcools de quinquina, de gentiane, l'alkali volatil, les huiles aromatiques, etc. On peut placer après les frictions le massage ou la compression exercée

avec la main sur toute la surface du corps. Ces manœuvres excitantes agissent spécialement sur le système cutané ; mais toute l'économie participe au bien-être qui peut en résulter ; elles ont surtout l'avantage de rendre plus active la circulation capillaire des vaisseaux sanguins et lymphatiques, de répartir d'une manière plus uniforme le principe vital, d'augmenter l'action vers la périphérie, enfin de rendre la transpiration insensible plus abondante, et de fournir peut-être ainsi une sorte d'émonctoire.

Déjà l'exercice ou l'ensemble des mouvemens du corps que l'hygiène comprend sous le nom générique de *gesta*, a été apprécié par nous comme moyen de thérapeutique dans l'hystérie ; mais ce serait ne point sentir l'importance d'un pareil secours, que de ne pas y arrêter de nouveau toute notre attention.

L'exercice peut être étudié sous le double rapport de l'influence qu'il opère d'abord sur le physique et ensuite sur le moral. Suivons rapidement ses différens effets, que nous avons déjà fait pressentir en traitant des causes. L'exercice agit d'une manière favorable sur l'organisation, donne de la force aux agens locomoteurs, facilite le jeu de toutes nos fonctions, excite l'appétit, aide la digestion, la nutrition et le mouvement circulatoire ; son action sur le moral n'est pas moins salutaire ; il provoque l'activité des sens,

des facultés morales et des fonctions intellectuelles, et en leur offrant des sensations ou des rapports nouveaux, il détourne l'attention du malade de ses idées chagrines, de ses craintes continuelles, et le fait sortir du cercle de pensées relatives au dérangement de sa santé.

Le devoir du médecin ne se borne pas au simple conseil de l'exercice, il faut qu'il en indique le genre, qu'il expose la durée du temps que le malade doit y consacrer, les précautions convenables avant, pendant et après; qu'il lui prescrive la compagnie d'une ou deux personnes, ou même une société nombreuse et quelquefois bruyante. C'est au moyen de l'exercice, des voyages, et des réunions les plus agréables, que les prêtres de l'Égypte, s'entourant en outre d'une foule de prestiges, obtinrent dans le traitement de ces maladies les succès les plus brillans; et c'est en partie à l'influence du voyage, des promenades variées et des réunions nombreuses, que sont dus, dans quelques circonstances, les heureux résultats qu'on attribue trop exclusivement aux eaux minérales.

Mais l'exercice nécessaire à un malade n'est pas celui qui convient à un autre : aux personnes très-irritables il ne faut qu'un mouvement doux, modéré, progressif; aux constitutions molles et lymphatiques on doit, au contraire, conseiller un exercice rude, et porté même jusqu'à la fati-

gue; mais en outre il sera toujours proportionné aux forces de l'individu.

Les différens modes généraux d'exercice sont : 1°. la marche, 2°. l'équitation, 3°. l'action d'être porté, 4°. la navigation.

On doit distinguer en outre les voyages, les promenades, les occupations domestiques ou mécaniques, les soins du jardinage, et les jeux comme celui de la danse, de la course, de la paume, du billard, etc.

A certains malades les promenades en voiture ne réussiront pas, parce qu'ils en ont l'habitude; il faut faire de ces hommes casaniers des piétons, des fantassins, et vous les verrez bientôt s'applaudir d'avoir renoncé à leur indolence habituelle. Pour augmenter l'utilité de l'exercice, il faut, autant que possible, qu'il ait un but, un motif qui occupe l'esprit : par cette attention on ajoute beaucoup aux avantages de la promenade. On devra surtout insister sur tous les genres de mouvement, lorsque l'hypocondrie reconnaîtra pour cause le passage subit d'une vie très-active à l'inaction et aux délices d'un repos efféminé, comme on l'observe chez les négocians qui se retirent du commerce, et chez les militaires à la suite des campagnes.

L'exercice à pied ou la marche est à la portée du plus grand nombre, et convient à presque tous les hypocondriaques. Il sera d'autant plus

utile, que les malades se promèneront en bon air, dans la société de quelques amis, et dans un pays ou varié ou nouveau pour eux, afin d'occuper davantage leur esprit, et de le distraire agréablement.

Le moment de s'y livrer varie suivant la saison et les circonstances particulières où se trouve placé l'individu. Pris avant le repas, il excite l'appétit; pris quelque temps après, il facilite la digestion.

Mais quand le mauvais temps empêche de sortir, il faut alors recourir aux moyens supplémentaires, engager ces personnes à s'adonner à des jeux qui nécessitent du mouvement, tels que ceux du volant, de la balle, du billard, etc.

Souvent l'exercice au-dehors n'est même pas suffisant, il faut dans son intérieur une occupation active; c'est pour cette raison qu'on oblige parfois ces malades à frotter leurs appartemens, à puiser de l'eau, à tourner ou à scier du bois; enfin, sous le double rapport du déplacement et de la distraction, nous recommanderons les soins du jardinage.

La chasse est en quelque sorte un amusement dont on doit provoquer le désir chez les hypocondriaques en état d'en supporter les fatigues, qu'il est facile de rendre plus ou moins légères. Dans une infinité de cas, on peut attendre de très-grands avantages de l'emploi de ce moyen.

Un médecin du plus grand mérite fait succéder à une vie active des méditations soutenues ; bientôt il devient sujet à une hypocondrie très-caractérisée : outre les symptômes les plus ordinaires de cette maladie qui existaient chez lui, tantôt il se croyait atteint d'une affection organique abdominale, tantôt d'un anévrisme du cœur, d'une phthisie laryngée, ou d'une dessiccation du poumon gauche ; il lui semblait qu'il ne respirait que par le poumon droit. Au bout de trois ans de souffrances il veut essayer l'exercice de la chasse, qu'il aimait autrefois beaucoup : pendant les deux premières heures l'oppression augmente ; au bout de la troisième et de la quatrième elle diminue. Depuis cette époque il a recouvré une bonne santé, qu'il doit à la continuation de cet exercice.

Cette passion peut d'ailleurs donner une autre direction aux idées. On sait combien elle exerce d'empire sur l'homme : *Venator teneræ conjugis immemor.* (HORACE.)

La pêche n'offre qu'en partie les résultats favorables que promet l'amusement de la chasse. Celle à la ligne tient le pêcheur dans une sorte d'inaction ; la pêche au filet exige un mouvement continuel et une attention soutenue : sous ce double rapport elle mérite de beaucoup la préférence.

Ce n'est qu'aux hypocondres encore jeunes

que l'on peut offrir l'exercice de la danse; mais dans certaines circonstances on peut très-bien mettre à profit ce divertissement.

Parmi les exercices du corps, l'équitation est un des plus avantageux, par la surveillance active à laquelle il assujettit le cavalier, par le renouvellement continuel de l'air, par les secousses qu'il communique, et par l'empire de la distraction. On doit en proportionner l'allure à l'état particulier du malade; s'il est très-faible, l'on adoptera de préférence le pas, qui est le train le plus doux; mais en général le trot et le galop sont les deux allures les plus favorables.

Quand la sensibilité des personnes est fort exaltée, et surtout quand on les arrache à un long repos, à une vie trop sédentaire, on doit préférer des voitures très-douces dans le principe. On leur en conseille ensuite dont le mouvement est plus sensible, et on tâche de les habituer progressivement à des voitures très-rudes, ou à la marche. Celles qui sont bien suspendues ont l'inconvénient de ne pas exciter, réveiller les sujets nerveux qui restent en quelque sorte plongés dans leur indolence naturelle et dans leurs idées maladives.

Nous avons connu un hypocondriaque très-prononcé dont la situation était singulièrement améliorée chaque fois qu'il pouvait faire quelques longues courses dans les *carioles* des envi-

rons de Paris. Les voitures qui sont découvertes, comme les calèches, les cabriolets, ont, outre l'avantage du mouvement, celui d'offrir une source féconde en distractions : quand les malades eux-mêmes les dirigent, ils sont obligés à une application continuelle, qui les empêche de s'occuper de leur situation ; et quelque assujettissant que soit le soin de conduire une voiture dans l'intérieur ou dans le voisinage de la capitale, ce moyen est susceptible d'offrir à plusieurs de ces individus de très-grands avantages. Le médecin, familiarisé avec ce genre d'affections, saura distinguer ceux auxquels cette occupation devra être conseillée : on pressent qu'elle est indiquée aux personnes très-affectées de leur état, et chez qui le désordre est plus moral que physique.

Si nous faisons mention des promenades sur l'eau, c'est parce qu'elles sont ordinairement le prétexte d'une réunion agréable, et présentent une diversion utile; mais le cabotage ou les petits voyages qui se font le long des côtes et de port à port, sont d'une efficacité encore plus incontestable. Quand les sujets nerveux en auront la force, ils devront ramer de temps en temps, ou tenir le gouvernail : *Quand nos mains sont industrieusement occupées, notre esprit suit leurs mouvemens, et ne peut errer sur des idées pénibles.*

Les voyages seront spécialement recommandés dans les cas où une affection morale très-violente aura déterminé l'hypocondrie (1). Ils seront surtout propices quand ils éloigneront le malade de l'objet de ses peines : de même les longues courses maritimes agissent plutôt comme moyen moral que comme agent physique; elles sont également une ressource contre les grands chagrins que le temps, l'exercice, les voyages, et les moyens de diversion parviennent presque toujours à affaiblir ou à dissiper.

La vie sédentaire et les professions qui la nécessitent donnent souvent naissance aux affections hypocondriaques parmi les hommes que des contentions d'esprit très-prolongées, ou même un simple travail de bureau obligent à un long repos, et parmi les artisans qu'une profession sédentaire retient dans une sorte d'inaction, et prive de locomotion. Ces malades, pour guérir de leur hypocondrie, devront faire tous leurs efforts afin de changer d'occupation habituelle.

---

(1) Il faut visiter de préférence les pays dont les sites sont très-variés, et qui, offrant beaucoup de mouvement, sont propres à agir sur les sens et sur l'esprit : la Suisse, l'Italie, la France. Paris mérite une mention particulière; c'est de toutes les capitales de l'Europe celle dont l'air est le plus salubre; aucune n'est aussi avancée sous le rapport de l'édilité, et ne présente autant de sujets de distraction, etc.

Les gens de cabinet, les hommes de lettres et les artistes sont dans ce cas plus à plaindre que les ouvriers : ceux-ci peuvent presque toujours quitter leur profession et en adopter une autre qui leur permette du mouvement, de l'exercice, ou de longues courses, puisque la plupart des métiers n'exigent ni de grands moyens naturels, ni une éducation soignée, ni des études préliminaires très-suivies. Les premiers sont attachés à leurs travaux d'une manière indissoluble; ils sont en outre très-souvent esclaves de leur art, qu'ils affectionnent avec enthousiasme, et parfois même avec une aveugle prédilection, tandis que les artisans changent facilement de métiers, ou ne les continuent que par une sorte d'habitude.

Au reste, quand ces personnes sont dans l'impossibilité de se prêter à ce changement désirable, elles doivent compenser l'influence fâcheuse de leurs professions par des promenades fréquentes. Nous avons connu plusieurs individus qui ont échappé à ces maladies, tant qu'ils ont contre-balancé les inconvéniens d'une application mentale trop prolongée par un exercice journalier et relatif à leur besoin. Mais en outre les hommes qui consacrent une grande partie de leur temps au travail du cabinet, ou à des méditations profondes, ne s'y livreront que long-temps après leurs repas, et se garderont surtout de ces posi-

tions, de ces attitudes vicieuses et fatigantes, où l'estomac et les organes pulmonaires sont très-gênés dans leurs fonctions.

Citons une observation qui démontre les avantages des matériaux de l'hygiène appliqués au traitement de cette maladie.

Un homme âgé de trente-neuf ans, d'un tempérament mélancolique, annonce dès sa jeunesse la constitution morale adaptée à cette disposition physique, et la sensibilité nerveuse la plus susceptible.

Habitué aux prévenances que procurent dans la société la considération publique et les avantages d'une brillante fortune, il était vivement affecté par la moindre contrariété, et en ressentait toujours une forte impression.

A trente-six ans, chagrins violens, trouble de toutes ses facultés morales, et bientôt première atteinte d'hypocondrie. *Phénomènes physiques:* Lenteur dans les digestions, tensions spasmodiques vers l'abdomen, flatuosités intestinales, perversion plutôt que perte de l'appétit, constipation habituelle, anxiétés précordiales, palpitations, chaleurs erratives, instabilité dans la progression. *Désordre non moins intense au moral.* Aversion pour la société, caractère de misanthropie, âpreté repoussante, terreurs paniques, crainte de l'avenir, soupçons non motivés et souvent ridicules, sensibilité exquise de l'organe

de l'ouïe; de là une source féconde d'impatiences et d'importunités.

De fréquens voyages, et le calme qui succéda aux orages qu'il avait essuyés, le ramenèrent insensiblement à son état de santé parfaite; mais bientôt les événemens politiques renouvellent ses affections morales ; toutefois une vie active et bruyante, au milieu des camps et des armées, prévient pour quelque temps le retour de son hypocondrie ; il partage les malheurs qu'éprouvent les habitans d'une ville assiégée, et tombe enfin au pouvoir de l'ennemi.

Après une longue et cruelle détention, il recouvre sa liberté ; mais en rentrant dans sa patrie, nouveaux désastres, revers de fortune, froissemens multipliés par les événemens de la révolution. Une fièvre ataxique fait craindre pour ses jours, et ne lui permet qu'après trois mois d'une convalescence pénible, de revenir dans ses foyers. Dès-lors, vie sédentaire, et par suite retour de sa première maladie : pendant quinze jours constipation opiniâtre, suivie d'une diarrhée qui détermina une grande faiblesse. De nouveaux phénomènes viennent aggraver son état : dégoût général, perversion de l'appétit, sensibilité exquise de l'ouïe portée jusqu'à la douleur par le moindre bruit, crampes nerveuses, lenteur marquée dans les battemens du pouls, trouble constant dans les fonctions de l'estomac,

pessimisme outré, recherche de la solitude, souvenir amer du passé, irascibilité extrême, emportemens journaliers contre ceux qu'il aima le plus tendrement; une épouse chérie, infatigable dans les soins qu'elle lui prodiguait pendant tous ses travers, était spécialement en butte aux accès de son âpre misanthropie; insomnies pénibles qui exaspéraient le caractère le plus inégal, ennui, morosité, impatiences minutieuses, bizarrerie insupportable.

La maladie, souvent méconnue et combattue par des moyens peu convenables, persistait avec beaucoup d'intensité, lorsqu'un médecin prescrivit au malade un bon régime, de légers narcotiques pour procurer du repos pendant la nuit, les toniques; et lui conseilla d'aller vivre à la campagne, et de se mettre en apprentissage chez un menuisier, auquel il paya une somme convenue. Bientôt il devint le compagnon le plus laborieux de l'atelier, et s'estimait le plus heureux des hommes, en voyant les progrès rapides de sa convalescence.

Le séjour de la campagne, un bon régime, l'exercice et le blanchîment des planches, ou le rabotage soutenu pendant un an, rendirent à ce malade l'intégrité de toutes ses fonctions, et amortirent les écarts de son caractère acariâtre et fâcheux.

Cette observation nous prouve d'une manière

évidente les avantages que les moyens d'hygiène nous fournissent, et indique en partie les modifications dont ils sont susceptibles.

Joignons à ces considérations de nouveaux préceptes, ou plutôt voyons, sous le rapport des *ingesta*, les lois de l'hygiène dans la curation de cette vésanie.

Le choix, la qualité et la quantité des alimens appellent l'attention du médecin. Il doit proscrire, du moins dans le plus grand nombre des cas, tous les mets irritans, comme les pâtisseries, les cervelas, les saucissons; les farineux, dont la digestion est difficile, tels que les haricots, les pommes de terre, les navets, les truffes; certains fruits, comme les marrons, etc. : les liqueurs alcooliques doivent être également interdites. Le café est un amer, un stimulant qui convient à beaucoup d'individus : souvent même son usage est indispensable, surtout aux estomacs affaiblis et paresseux qui en ont contracté dès long-temps l'habitude.

On emploie dans la préparation de nos alimens tant de moyens pour exciter notre appétit, que la plupart des personnes entraînées par l'exemple, l'habitude ou les instances auxquelles on résiste peu, prennent ordinairement plus de nourriture que leur besoin n'en réclame : il en résulte une surcharge habituelle de l'estomac, dont les fonctions sont ainsi plus ou moins trou-

blées ; il est pourtant bien important de ne jamais forcer son appétit, ou mieux de ne pas le satisfaire entièrement.

Le régime qui convient au plus grand nombre des hypocondriaques, se composera de bons potages légèrement aromatisés, de viandes douces, fraîches et rôties, mouton, bœuf, volailles, etc. Le poisson peut être permis, mais en petite quantité; frit ou grillé, la digestion en sera plus facile. On leur recommandera l'usage des légumes herbacés, tels que la chicorée, le cresson, les artichauts, les asperges, les haricots verts, l'oseille, les épinards, la laitue, etc. ; les fruits bien mûrs, et surtout le raisin, les fruits rouges, comme les fraises avec un peu de sucre et du vin plutôt qu'avec de la crême, ne sauraient nuire. *Zacutus Lusitanus* préconise l'usage du chocolat dans cette affection, et ce conseil est rationnel. Les panades, les potages gras ou maigres, les œufs frais, enfin quelques côtelettes, formeront un déjeuner convenable. Les gelées animales et végétales sont encore une nourriture très-favorable ; mais ces différens alimens, quoique tous de facile digestion, pris en trop grande quantité pourraient cependant être préjudiciables.

La boisson la plus salutaire est le bon vin rouge de Bourgogne ou de Bordeaux de deux ou trois ans, et d'une bonne récolte. Après la soupe et au

dessert on peut le boire pur et à dose modérée; ordinairement on y ajoutera de l'eau; mais les individus très-affaiblis pourront se dispenser de cette précaution : la bière et le cidre ne sauraient le remplacer, sinon dans quelques cas particuliers. Les malades éviteront l'excès et la multiplicité des vins; ils se trouveront bien, en général, de faire plusieurs repas, plutôt qu'un seul trop copieux, de vivre d'alimens simples, et de les varier le moins possible.

Le régime doit se concilier avec la nature des médicamens : si le malade a besoin d'être fortifié, on prescrit une nourriture tonique; s'il est, au contraire, d'une constitution robuste, habituellement resserré, on le met à l'usage d'un régime doux et végétal, etc. Toutefois il est un choix d'alimens non moins préférables, c'est celui d'une nourriture appétée par l'estomac du malade; celui-ci doit toujours consulter les dispositions particulières de cet organe. En effet, quand les alimens désirés sont facilement digérés, lorsque *cibi appetiti non nocent*, on se gardera de les interdire, à moins d'un motif puissant.

En général, il convient que ces malades recherchent les mets qui ont la réputation d'être sains et de facile digestion; qu'ils préfèrent, toute chose égale d'ailleurs, ceux qui flattent leur goût, et qu'ils examinent surtout comment leur

estomac s'en accommode : *Quid valeant humeri, quid ferre recusent.*

Les Anciens n'ont pas assez varié les méthodes curatives de l'hypocondrie ; de même ils ont conseillé trop généralement les mêmes nourritures. Celles qui ont été le plus recommandées sont les viandes légères, les poissons d'eau douce, les goujons, la volaille, les écrevisses, les crabes ; la laitue, la chicorée, la mauve, les épinards, l'endive, la bourrache, la buglose, les bettes, le miel, le petit-lait, le suc des fruits rouges.

Il faut en outre attendre, avant de se livrer aux travaux du cabinet, que la digestion soit assez avancée, pour ne recevoir aucun dérangement de cette application mentale.

Le grand point est de suivre un régime régulier, de ne pas s'en écarter, et de ne jamais surcharger son estomac, surtout quand cet organe est affaibli ou sujet à repousser, par le vomissement, les substances qu'on lui présente. L'utilité d'un bon régime est généralement reconnue ; mais son importance pour les personnes atteintes d'hypocondrie ne saurait être trop proclamée. *Alex. de Tralles* prévient qu'il a plus guéri de ces malades par le régime que par les médicamens : *Quod plerosque potiùs victu quàm medicamentis sanaverim* (lib. I, cap. XVI).

S'il était besoin de nouveaux témoignages pour constater les avantages d'un bon régime, nous

rappellerions la longévité à laquelle sont parvenus la plupart des hommes dont la tempérance a été la règle constante; mais nous nous bornons à en rapporter deux exemples.

Cornaro voyant sa santé affaiblie à trente-trois ans, par tous les excès de la jeunesse, prit le parti de suivre un régime sévère, et de se livrer à un exercice modéré. Il mourut paisiblement à quatre-vingt-dix-neuf ans.

Le cardinal *De Belloy,* qui a atteint le même âge, disait qu'il avait toujours traité son estomac comme sa bourse; qu'il en avait constamment usé, et jamais abusé.

Nos alimens, soumis au travail de l'assimilation, fournissent les sécrétions et les excrétions. Les premières sont destinées à servir à quelques nouvelles fonctions; les secondes, ne contenant plus rien d'utile à l'économie, doivent être rejetées au-dehors. Il faut donc s'attacher à favoriser l'issue de ces dernières, telles que les évacuations intestinales, la transpiration, les excrétions nasales, buccales, auriculaires, axillaires, etc., parce qu'un plus long séjour les rend souvent nuisibles; d'autres fois il faut les modérer.

Nous avons préconisé déjà les vêtemens de flanelle portés immédiatement sur la peau, et l'habitude des frictions; nous nous bornons à les recommander de nouveau, renvoyant, pour les développemens que pourraient nécessiter les éva-

cuations intestinales et sanguines, aux paragraphes où il sera traité des saignées et des purgatifs, etc.

Quelques individus sont sujets à des transpirations très-fortes, souvent désagréables, et même fétides, qui ont lieu par les aisselles, les mains, et plus fréquemment par les pieds : ce sont des émonctoires naturels, et qu'on ne pourrait supprimer sans s'exposer à des suites fâcheuses. Bien plus, dans quelques cas, en excitant ces voies de dépuration, on en retire des avantages réels quand leur suppression a contribué au développement de cette névrose ; mais l'ordre rétabli dans d'autres sécrétions peut être également utile. Ainsi un mariage assorti terminera la névrose produite par la continence, indépendamment de toute influence morale. De même, en faisant cesser l'onanisme, on pourra affaiblir ou même dissiper cette affection nerveuse. Si celle-ci provient de la suppression d'une diarrhée habituelle, il faut, à l'aide des purgatifs, rappeler cette dernière, puis y opposer un traitement convenable ; le plus souvent la diète et les mucilagineux, quelquefois aussi les exutoires.

Un hypocondriaque sujet à une transpiration abondante des pieds, a retiré un très-grand avantage de l'usage des chaussons de taffetas gommé portés pendant la nuit. Un autre individu sujet à des catarrhes du nez très-fréquens, en a été

délivré par l'habitude des chaussons de flanelle.

Telles sont les ressources principales que peut nous fournir une heureuse application de l'hygiène au traitement de cette vésanie. Les bornes que nous avons dû nous prescrire nous empêchent d'exposer plus en détail les nombreuses modifications dont chacun des matériaux hygiéniques est susceptible.

Mais le plus grand nombre des affections hypocondriaques réclame en outre une bonne direction imprimée à nos facultés mentales, et l'application raisonnée des substances médicamenteuses : c'est ce dernier objet dont nous allons nous occuper.

TROISIÈME SECTION.

Application des Médicamens au traitement de l'Hypocondrie.

Avant de considérer en particulier l'action des principaux médicamens que la nature a mis à notre disposition, nous ferons observer qu'il est quelques principes généraux qui doivent présider à leur administration. Ainsi, loin d'en abuser ou de les multiplier à l'infini, le médecin prudent en restreindra l'usage à une application raisonnée, et ne les associera qu'autant que leur union ne pourra être nuisible ou détruire leur propre action.

Comme il est presque toujours possible de

remonter à la source de la maladie, il subordonnera l'emploi des médicamens à cette connaissance préalable : ainsi ils devront être variés suivant la nature même de la cause, suivant la sensibilité individuelle, et suivant les degrés de la maladie ou la prédominance des symptômes. Il faut en outre, dans le plus grand nombre des cas, pour assurer la réussite de l'entreprise, seconder l'action des agens pharmaceutiques ou des opérations de l'art par un bon régime physique et par une sage direction imprimée à nos facultés mentales. Le médecin ne leur accordera donc qu'une confiance limitée, et quand d'autres circonstances auront coopéré à la guérison, il reconnaîtra quelle part chaque moyen peut revendiquer.

Enfin, dans le cas de non succès, on essaiera une méthode curative différente, et on s'efforcera de bien apprécier le résultat des moyens mis en usage, afin d'être conduit au choix du mode de curation le plus convenable. Mais l'application des agens pharmaceutiques doit avoir des bornes dans ces maladies, surtout lorsqu'elles résistent presque indistinctement à l'action de tous les médicamens. C'est faute d'avoir reconnu ces limites, que des médecins ont quelquefois prodigué les remèdes sans mesure et sans raison, et ont excité, contre l'art en général, des reproches qui auraient toujours dû être personnels.

Sans doute la médecine a été long-temps en butte aux sarcasmes et aux plaisanteries des philosophes; mais leurs traits, il faut en convenir, n'ont fait aucune blessure profonde à la science, parce que leur satire, quoique piquante, n'était souvent ni juste, ni fondée, ou parce que leur critique portait avec raison sur les individus plutôt que sur l'art lui-même. Si jamais la médecine n'a été aussi fortement attaquée que dans le dix-septième siècle, jamais son triomphe n'a été plus complet ni plus éclatant qu'à la fin du dix-huitième. C'est à cette époque qu'il faut rapporter les progrès les plus réels de la science médicale, progrès qu'on doit en partie à l'adoption de la méthode analytique dans l'étude de cette belle science. Les médecins ne craindront plus le reproche que fit *Voltaire* à un de leurs devanciers, *de mettre dans un corps qu'il ne connaissait pas des médicamens qu'il connaissait encore moins*. L'anatomie, la physiologie, et la matière médicale reposent maintenant sur des bases solides, et sont cultivées avec un zèle et un succès qui mettent les médecins à l'abri d'une pareille imputation.

Mais que pourront les médicamens contre une affection qui a eu pour principe la vie sédentaire, et dont la cause est toujours la même; qui ne sent que tous les agens pharmaceutiques, que toutes les recettes empiriques échoueront

contre un pareil mal, et que la prudence, dans ce cas, porte conseil au malade de changer son genre de vie, ou au moins de remplacer l'exercice qui lui serait nécessaire, comme les voyages, le séjour au milieu des champs, par tous les moyens propres à y suppléer, et que nous avons déjà exposés.

Lorsque nous publiâmes, il y a quinze ans, notre dissertation sur l'hypocondrie, nous avions observé cette névrose sur un assez grand nombre d'individus; les uns avaient langui pendant long-temps victimes des purgatifs et des délayans; les autres avaient dû un heureux rétablissement à une vie active, secondée par quelques médicamens toniques; cette circonstance ou ce résultat de l'observation et de nos premières expériences nous avait prévenus peut-être un peu trop généralement en faveur des toniques, et contre les autres moyens dont nous avions jusqu'alors souvent remarqué les abus les plus monstrueux. Éclairés maintenant par une pratique plus étendue, par des résultats plus multipliés, nous avons acquis la conviction qu'il convient de varier les médicamens ainsi que les matériaux de l'hygiène et les ressources morales, suivant une foule de circonstances. Toutefois nous sommes également convaincus que s'il est une classe de remèdes plus généralement indiqués, et par les causes les plus constantes de cette névrose, et par

les résultats même de la maladie, qui ajoute presque toujours à l'action débilitante de ces causes, ce sont les toniques : *Huic morbo sanando prosunt quæ corpus roborant, etc.* (SAUVAGES.)

En effet, si l'on observe que les causes les plus actives et les plus fréquentes de l'hypocondrie agissent en diminuant les forces vitales, on sentira les raisons qui rendent l'usage des fortifians si général, mais non exclusif, dans le traitement de cette affection. Ne sait-on pas que la vie sédentaire, les affections morales, et les travaux trop assidus du cabinet sont les causes les plus puissantes de ces vésanies, et qu'elles entraînent toujours une débilité plus ou moins grande; dès-lors n'est-il pas convenable de détruire leur mauvais effets en relevant l'énergie vitale. De plus, l'exaltation de la sensibilité organique étant presque toujours en rapport avec la débilité, n'indique-t-elle pas également l'emploi des fortifians; mais quand la sensibilité animale est trop vivement excitée, quand il existe des signes d'irritation, comme nous l'exposerons plus loin, il faut recourir à une méthode différente, opposer les adoucissans à une excitation trop vive. Ces principes ont pu être pressentis d'après les observations que nous avons rapportées précédemment, puisque certains malades se sont bien trouvés de l'emploi des toniques, et n'ont retiré aucun avantage des délayans; tandis que ceux-ci ont

été aussi utiles à d'autres individus que les excitans leur avaient été contraires.

Nous ferons en outre remarquer qu'on peut, sans crainte, essayer ce genre de médicamens qui n'offrent pas, lorsqu'ils sont administrés à contre-sens, les inconvéniens majeurs qui résultent quelquefois de l'emploi inconsidéré de l'émétique, de la saignée, etc.; mais ces tentatives doivent être faites avec prudence, et on y renoncera aussitôt que la contre-indication sera bien démontrée. On doit choisir parmi ces médicamens ceux qui exercent une action excitante prompte et durable, de préférence aux moyens analogues qui provoquent une excitation vive et instantanée: ainsi l'on préférera les amers, comme le chocolat, le cachou, les extraits de rhubarbe, de genièvre, de quinquina aux boissons alcooliques et aux teintures amères. Un vin vieux de Bourgogne ou de Bordeaux, dans lequel on fait macérer soit de l'absinthe et des écorces d'orange, soit du quinquina, offrira un tonique convenable; les sirops amers, anti-scorbutique, de quinquina, d'écorce d'orange, pourront être éminemment utiles : ce sont des toniques doux qui fortifient sans exciter d'irritation. Dans bien des occasions les eaux ferrugineuses et acidules gazeuses, dont nous parlerons plus loin, pourront également être employées avec avantage.

Les toniques spiritueux, les différens élixirs,

comme l'élixir de Garus, les teintures de quinquina, d'absinthe, le vin anti-scorbutique, les différentes liqueurs alcooliques, comme l'eau-de-vie, le kirchenwasser, le rhum, le curaçao de Hollande, ne seront pris qu'à petite dose, et sont recommandés principalement aux individus lymphatiques et affaiblis, mais non irrités. Les vins de Madère, de Malaga, de Lunel, et du midi de la France, sont encore de bons toniques lorsqu'on en use avec modération.

La rhubarbe mérite une place particulière parmi les nombreux excitans de l'estomac, parce qu'elle joint à sa vertu stimulante une propriété légèrement purgative ; mais pour obtenir ce double effet, il est quelquefois nécessaire de porter cette substance à une dose un peu forte. Le mode de préparation que nous avons employé avec le plus de bénéfice, c'est une simple infusion à froid dont on fait usage aux repas, en y ajoutant un filet de vin. Quand les malades préfèrent les médicamens sous forme de bols, on prescrit les extraits ou poudres d'aunée, de chicorée, de rhubarbe, de quinquina, de genièvre, de cannelle; on y joint les martiaux. Ces dernières préparations seraient surtout appropriées aux femmes dont l'hypocondrie reconnaîtrait pour cause la suppression des règles entretenue par un état de faiblesse habituelle. Les toniques seront propres à détruire les mauvais effets de l'onanisme, et

favoriseront puissamment la guérison du malade, si d'ailleurs il devient docile à la voix de la raison.

Enfin, quand ils paraissent produire ou augmenter la constipation, on remédie à cet inconvénient par des lavemens simples ou rendus purgatifs.

On associe souvent à ces médicamens les antispasmodiques, et même les narcotiques; c'est ainsi que nous avons retiré de bons effets du laudanum uni à l'extrait de genièvre. La thériaque remplit le même but, et doit en général être préférée au diascordium, qui est plus astringent. Les potions avec l'opium gommeux, et les eaux de fleurs d'oranger, de menthe, de mélisse, etc., ont également l'avantage de diminuer les douleurs qu'éprouvent quelques malades vers l'estomac, et de donner une certaine énergie à cet organe. D'autres fois on ordonne les toniques le matin, afin que le malade soit en état de faire un peu d'exercice, et de remplir ses autres fonctions, et on réserve les calmans pour le soir, parce que la nuit, où on a besoin de sommeil, on fait peu d'usage de ses forces.

Toutefois il ne suffit pas qu'un malade soit faible pour croire à l'indication de ces moyens; il peut exister un état de sensibilité exaltée ou de diathèse inflammatoire chronique et masquée qui les repousse. Les fortifians ne fortifient pas

toujours donnés ainsi *à priori;* ils peuvent même déterminer une phlogose locale plus ou moins grave. Lors donc qu'il existera de la douleur vers l'épigastre, l'abdomen ou la poitrine, de la soif, de la chaleur, et un mouvement fébrile qui quelquefois est obscur et non continu, on les ajournera jusqu'à la disparition de ces symptômes, auxquels on oppose les délayans et les adoucissans à l'intérieur et à l'extérieur. Quand l'estomac repousse les toniques, et surtout le quinquina, quand celui-ci excite le vomissement ou la diarrhée, de même quand il aggrave les accidens, il faut y renoncer, et n'y revenir, si l'indication se représente, qu'avec beaucoup de prudence. Les toniques excitent particulièrement la contraction insensible; ils sont surtout favorables dans les névroses atoniques, qui paraissent dépendre d'une susceptibilité et d'une mobilité excessives sans phlegmasie locale et sans lésion de texture.

Non-seulement on conseille les somnifères ou narcotiques unis aux médicamens toniques, mais souvent encore on les administre isolément.

Prévenons à ce sujet qu'il existe, parmi les gens du monde, une si forte prévention contre l'opium, qu'elle a parfois détruit le bon effet qu'on pouvait attendre de cette substance; aussi le médecin qui le prescrit doit-il fréquemment, afin d'en assurer le succès, cacher à son malade

qu'il se propose d'en faire usage. Toutefois l'opium partage le sort du plus grand nombre des médicamens héroïques, et n'est dangereux qu'entre les mains du charlatan, ou lorsqu'il est employé inconsidérément.

Son application opportune n'est pas bornée, comme on le croit vulgairement, à faire dormir ou à pallier les symptômes sans pouvoir amener de guérison radicale, c'est, au contraire, un moyen efficace et salutaire. S'il est, dans des cas désespérés, la dernière ressource, *anchora sacra*, du médecin et du malade, souvent aussi, non-seulement il calme la souffrance et procure un sommeil consolateur, mais de plus il constitue le remède de la maladie, ou dissipe complètement des accidens qui auraient peut-être tari les sources de la vie.

Je ne m'arrêterai point à désigner les différentes préparations d'opium : je me borne à indiquer, comme une des plus convenables, la dissolution d'un grain de son extrait gommeux sur une once de sirop de sucre, qu'on fait prendre dans une infusion de fleurs de tilleul, dans une eau émulsionnée, ou dans une potion tonique, suivant les circonstances.

On a reproché aux narcotiques un inconvénient réel, qu'on a cependant exagéré, c'est la constipation; mais il est facile d'y remédier par un régime doux, relâchant, ou par quelques

lavemens mucilagineux, ou même laxatifs. *Sed lene clysma facilè emendavit hoc vitium, si somniferorum medicamentorum usum sequatur.* (Van-Swiéten, *de Melancholiâ.*)

On ne doit, en général, user de ces médicamens qu'après avoir dissipé les circonstances qui pourraient contremander leur usage, soit un embarras des premières voies ou une surabondance sanguine, soit une phlogose latente ou une irritation locale masquée, soit enfin un mouvement fébrile obscur. Dans les cas d'épuisement ou d'une débilité excessive, on les unit aux toniques.

L'opium occupe le premier rang parmi les médicamens narcotiques : ses succédanés lui sont si inférieurs, surtout dans leur application au traitement de l'hypocondrie, que, lorsqu'il ne réussit pas, nous croyons préférable de recourir aux anti-spasmodiques.

Parmi les substances auxquelles on ne peut refuser une vertu anti-spasmodique ou calmante sans être narcotique, nous placerons en première ligne le musc, le camphre, l'éther, la liqueur d'*Hoffmann*, la poudre tempérante de *Stahl*, celle de *Carignan*, l'extrait de valériane, les oxides de zinc, de bismuth, etc. On ne peut disconvenir que plusieurs guérisons n'aient été obtenues sous l'influence de ces médicamens, et qu'un grand nombre de malades n'en ait retiré un bénéfice sensible.

Le safran est encore un anti-spasmodique puissant ; il paraît en outre doué d'une action spéciale sur l'utérus, ce qui le fait recommander particulièrement dans les cas d'aménorrhée ou de névroses par suppression des règles et atonie du système utérin.

Les absorbans sont au nombre des substances assez généralement employées : la magnésie, la poudre d'yeux d'écrevisses, celle de cloportes, d'éponges calcinées, d'ivoire, passent pour les plus efficaces; on les unit parfois, et avec succès, aux toniques, comme la poudre de rhubarbe, de quinquina, le cachou, le safran de mars, etc.; ils absorbent les mucosités gastriques, et provoquent les évacuations intestinales. Associés aux amers, ils sont propres à relever l'action des organes digestifs, et jouissent en outre de leur propriété absorbante.

Zacutus Lusitanus rapporte avoir guéri plusieurs fois cette maladie (*morbum herculeum*) par l'usage de l'ivoire en tablettes avec du sucre, ou tout simplement à la dose de ℥ vj dans une infusion de mélisse, prise le matin à jeun. Il mentionne avec les mêmes éloges ou la même exagération, la pierre de Belzaar : *pro morbo hypocondriaco lapis Belzaar utilissimus*, et nous transmet une observation où son usage a été suivi de succès. (*Prax. med.*, lib. II, obs. X.)

Les sucs d'herbes de chicorée, bourrache,

cerfeuil, pissenlit et laitue, sont très-indiqués dans un grand nombre d'hypocondries. Si la constitution du malade est molle et lymphatique, on y ajoute les sucs de cresson, de fumeterre; quelquefois les feuilles de cochléaria et de raifort; on rend ces sucs laxatifs en y ajoutant 8 ou 10 ℥ de terre foliée de tartre (acétite de potasse), ou 3 à 4 ʒ de crême de tartre (tartrite acidule de potasse); le plus souvent alors on les prescrit étendus dans ℔ j de petit-lait ou de bouillon aux herbes. On les recommandera surtout dans ces névroses compliquées ou associées avec une affection dartreuse.

Ne voyant dans toutes les maladies nerveuses qu'une même cause, le raccornissement des nerfs, le médecin *Pomme* conseillait toujours les délayans à l'intérieur, l'eau de veau, de laitue ou de poulet, et les bains tièdes à l'extérieur (1); mais combien de fois n'a-t-il pas attribué aux seuls délayans l'honneur d'une guérison due à

(1) On a inséré dans le Journal de Médecine de 1809, la lettre d'un curé qui déclare qu'il *commence* à éprouver les bons effets de ce traitement, et que le raccornissement de ses nerfs *commence* à se dissiper après plus de *onze cent soixante bains* de cinq heures au moins. Nous avons d'abord cru que c'était une mystification ou une critique de ce fameux système; mais notre erreur était complète, puisque nous avons appris que l'auteur de l'insertion était le docteur *Pomme* lui-même.

l'exercice, à l'empire de la distraction, à un régime plus convenable, ou à d'autres circonstances dont ce médecin ne tenait presque aucun compte. Nous avons sous les yeux l'observation d'une dame tourmentée depuis plusieurs années par une hypocondrie éminemment nerveuse. Sa confiance dans son médecin fut d'abord sans bornes; il lui donnait des apéritifs, des diurétiques, des hydragogues, des fondans, des narcotiques, et lui permettait le régime le plus irrégulier; mais bientôt un autre docteur est appelé: celui-ci rassure la malade, très-inquiète sur son état, lui prescrit l'eau de veau, le petit-lait, des bains tièdes, et un régime humectant; il défend les liqueurs spiritueuses, et conseille en même temps la gaîté, la dissipation, la récréation de l'esprit, un exercice modéré à pied, à cheval, ou en voiture; le renouvellement de l'air, une vie plus occupée; la malade fut bientôt guérie. A coup sûr, les délayans n'ont pas agi dans ce cas exclusivement. Nous sommes loin cependant de leur refuser tout effet salutaire; ils ont souvent l'avantage de reposer les organes fatigués par des remèdes trop actifs, et surtout par les élixirs dont la base est presque toujours l'alcool, ou par un régime non approprié.

Les délayans conviennent en outre dans beaucoup de cas d'éréthisme; quand il y a soif habituelle, chaleur à la peau, maigreur générale,

avec aridité, et chez quelques individus dartreux. Il faut encore y avoir recours lorsque l'hypocondrie reconnaît pour cause l'abus des spiritueux, des excitans, des toniques, des médicamens irritans, tels que le sublimé, l'émétique, les purgatifs, l'exposition trop répétée à la chaleur atmosphérique, une surabondance de sang, les excès de tous les genres, qui produisent une irritation spéciale, désignée sous la dénomination vulgaire d'*échauffement*. Ils ne conviennent pas aux malades dont la fibre est molle et lâche, qui se trouveront mieux des boissons froides, légèrement amères ou toniques, ni à ceux en général qui sont affaiblis, ou doués de beaucoup d'embonpoint.

Mais on se trouvera toujours bien de faire succéder à leur emploi un léger tonique, comme la rhubarbe, l'eau ferrée, celle de Vichi, de Seltz, l'usage du bon vin, la thériaque, les moyens moraux et les ressources de l'hygiène. Ces considérations relatives aux boissons délayantes sont également applicables à l'usage des bains tièdes, sur lesquels nous reviendrons.

Lorsque la méthode humectante échoue, on doit changer le traitement et adopter les moyens qui semblent plus indiqués par la cause, et appropriés à l'état du malade.

Quand un médicament ou un agent quelconque produit un effet contraire au but qu'on se

propose, cette expérience ne doit pas être perdue, et en suivant une route tout opposée, on parvient fréquemment à être utile. L'usage des délayans est encore nécessaire momentanément, lorsqu'on veut prescrire à ses malades un vomitif ou un purgatif.

L'émétique convient rarement dans cette maladie, considérée dans son état de simplicité; cependant lorsqu'elle est récente, et que l'estomac est plutôt paresseux et surchargé de mucosités, que véritablement affaibli, ou très-irritable, son usage est parfois avantageux : néanmoins nous préférons donner, dans ces cas, une infusion d'ipécacuanha de ʒ ß à ʒ j et ij. Mais si l'hypocondrie est invétérée, si le malade est sujet à une cardialgie habituelle, à des aigreurs, des nausées, des envies de vomir, et même à des vomissemens muqueux ou alimentaires, et surtout à l'hématémèse; s'il éprouve de la fièvre ou de la soif, si la figure est altérée, et si l'on appréhende la complication d'une phlogose gastrique ou un vice organique, on s'abstiendra du vomitif qui aggraverait la maladie, et pourrait convertir un simple état nerveux de l'estomac en une affection beaucoup plus grave. Les symptômes propres à l'embarras gastrique, joints aux phénomènes caractéristiques de cette vésanie simple, ou exempte d'une complication très-fâcheuse, pourront encore

motiver l'emploi de ce remède. Mais combien doit-on redouter les méprises? Souvent l'embarras gastrique, surtout chez l'homme adulte et chez les hypocondriaques, masque le premier degré d'une phlegmasie aiguë de l'abdomen, ou cette phlogose devenue chronique; il faut alors y renoncer, et conjurer le danger le plus pressant. L'administration du tartre stibié ou de l'ipécacuanha, demande toujours une très-grande attention; on doit également surveiller leurs effets consécutifs, car quelquefois il reste après leur usage une sensibilité très-vive à l'estomac, qui pourrait avoir les suites les plus funestes, si on ne parvenait à les prévenir. On oppose à cet accident, qui est presque toujours le résultat de l'emploi inconsidéré des vomitifs, le traitement proposé contre le vomissement nerveux.

En général, ces médicamens réussissent mieux dans l'enfance et la jeunesse, et peut-être même dans la vieillesse que dans l'âge adulte, époque de la plus grande fréquence des altérations profondes qui attaquent si souvent le tissu des différens organes de la digestion. Si l'on réfléchit que l'hypocondrie, avec prédominance des symptômes locaux de l'abdomen est souvent une disposition occulte aux phlegmasies latentes, chroniques ou aiguës, et aux lésions organiques de ces viscères, on ne les prescrira, et surtout aux adultes, qu'après s'être bien assuré qu'il n'existe

aucune circonstance propre à contre-indiquer leur emploi.

Passons maintenant à un examen rapide des purgatifs ou des médicamens qui agissent spécialement sur le tube intestinal.

Nil magis nocet quàm repetita evacuantia. (SAUVAGES.) D'accord avec ce nosographe, nous pensons qu'on a singulièrement abusé de ces médicamens par suite de la prédominance du système humoral. Cette habitude effrénée des purgations fut encore inspirée par la médecine du symptôme ; ces malades étaient constipés : donc il fallait les évacuer. La constipation reparaissait bientôt ; on revenait à des purgations plus fortes, à de nouvelles irritations, qui amenaient de nouveaux désordres ; mais on se croyait dans la bonne route, on était persuadé qu'on suivrait les indications véritables, et l'on s'opiniâtrait dans l'erreur, parce que les opinions systématiques, comme les coutumes invétérées, résistent aux leçons de l'expérience.

Nous avons signalé les nombreux inconvéniens qui sont le résultat de leur trop long usage, de leur emploi inconsidéré, ou de doses excessives. Tantôt c'est l'augmentation des symptômes nerveux, et la débilité progressive du malade, tantôt ce sont des diarrhées colliquatives, et souvent même des phlegmasies chroniques ou des lésions organiques ; toutefois les purgatifs sont

susceptibles d'avantages très-réels; mais leur application doit être réfléchie et bien motivée. On sait qu'ils sont propres à rappeler un flux hémorrhoïdal supprimé, quand surtout on les choisit parmi les aloétiques.

L'observation 48[e] d'*Hoffmann* nous offre une hypocondrie produite par la suppression d'un flux hémorrhoïdal, et guérie par l'usage des pilules aloétiques, qui ramenèrent cet écoulement.

C'était sur ces médicamens qu'était basée en partie la pratique de *Stähl* et de ses disciples, qui, bien que trop générale, peut revendiquer néanmoins de nombreux succès, parce qu'ils agissaient en déplaçant l'irritation.

Les purgatifs constitueront le meilleur remède contre une hypocondrie déterminée par la suppression trop subite d'un flux intestinal. Quand cette évacuation aura été rétablie, on tâchera, plus ou moins long-temps après, de la faire cesser par un traitement méthodique. Si après avoir diminué progressivement, et enfin arrêté le dévoiement, on voyait la santé du malade s'altérer de nouveau, on opterait alors entre cet émonctoire naturel ou un artificiel.

Ces remèdes feront encore partie du traitement, et seront indiqués dans le cas où l'affection nerveuse sera le résultat d'une dartre répercutée; on y joindra les médicamens nommés *dépuratifs*, tels que les apozèmes, les tisanes lé-

gèrement amères, les eaux sulfureuses, le soufre sublimé sous la forme de bols ou de pastilles, les bains simples ou sulfureux, les vésicatoires, et un régime approprié ; de même, pour diminuer les accidens d'une affection sporique traitée inconsidérément, on associerait ces médicamens aux bains sulfureux, aux vapeurs de même nature, à une boisson adoucissante et aux frictions usitées.

Toutefois l'on peut avancer comme thèse générale, que les purgatifs conviennent plus rarement dans l'hypocondrie que dans la manie et même la mélancolie ; sans doute parce que la sensibilité intestinale est exaltée chez les hypocondriaques, et que ces substances, en l'exaspérant, aggravent encore leur état. On s'en abstiendra lorsqu'il y aura soif, fréquence du pouls, ou des symptômes d'irritation locale, ou au moins on ne les donnera qu'à faible dose, afin de les essayer. On diminue encore leurs inconvéniens en les étendant dans un véhicule un peu considérable. On doit choisir alors les purgatifs les plus doux : la manne, la casse, les tamarins, le séné, l'eau de *Sedlitz*, la rhubarbe. Quand on les donne sous forme de médecine, on y ajoute par potion purgative une once d'eau de menthe simple ou d'eau de fleurs d'orange, qui empêche qu'elle ne soit rejetée, sans nuire à son action purgative. Les sels seuls seraient un peu irritans. Le jalap a l'avantage de ne faire éprouver aucun

mauvais goût, mais il est sujet à provoquer de violentes douleurs; cependant il réussit assez souvent quand il est uni à un mucilage sucré, propre à prévenir ou à diminuer les coliques et les aigreurs.

Il existe parfois dans l'hypocondrie une sorte d'engorgement des organes abdominaux affaiblis et surchargés de mucosités variées; c'est un résultat assez ordinaire de la vie sédentaire et du désœuvrement. L'estomac, le foie, la rate, les intestins, le mésentère, etc., paraissent dans un état d'empâtement, d'engorgement, parfois manifeste au travers des parois de l'abdomen, et distinct d'une altération organique. L'excitation produite par les purgatifs sur les viscères abdominaux, augmentant leurs sécrétions et les évacuations alvines, les dispose parfois à reprendre leur exercice naturel, pour peu qu'à cette excitation momentanée on fasse succéder les toniques, et les plus légers d'abord. Il importe de dissiper cet engouement, qui pourrait à la longue amener une phlegmasie chronique.

Le plus ordinairement cet accident survient chez des malades livrés à des habitudes inactives; en vain on emploierait les purgatifs seuls, l'embarras se reproduirait de rechef aussitôt dissipé; il faut de suite ranimer l'énergie intestinale, et obliger le malade à l'activité et au mouvement, afin de prévenir la récidive.

Les laxatifs ne diffèrent des purgatifs que par une irritation moins vive et des sécrétions moindres : d'après ce double rapport, on voit quand ils sont préférables.

L'habitude des purgatifs ne peut être abandonnée impunément lorsque surtout elle est invétérée, puisque cette interruption a causé quelquefois l'hypocondrie. On a même vu cette névrose céder à l'usage d'un purgatif pris au retour du printemps et de l'automne; toutefois les médecines de précaution nuisent en général plus qu'elles ne sont utiles.

Sauvages n'est pas le seul qui ait reconnu les inconvéniens des purgatifs dans cette affection; *Michael Alberti* les a également signalés ; mais il pense qu'on peut employer ces médicamens avec de grands avantages sous forme de lavemens; et cette opinion nous semble rationnelle. Voilà ce qu'il dit en parlant de ces malades : *Imprimis clysterum usu sublevantur ; clysteres, purgantia verò, quàm sæpissimè, purgationes quidem ibi familiarissimè ancipites ; clysteres certissimè utiles.*

En effet, les gros intestins sont beaucoup moins sensibles que les intestins grêles; en sollicitant leur action on a peu à craindre les irritations, d'abord parce que leur sensibilité est bien moindre, ensuite parce qu'elle n'est pas exaltée comme celle de l'estomac, du jéjunum, etc., par l'état maladif auquel ils ne participent que fai-

blement. Mais en outre, les purgatifs administrés de cette manière, ne troublent pas autant la digestion, et en déplaçant l'irritation qui affecte des organes plus importans, ils sont susceptibles de contribuer à la guérison des malades; enfin, nous observerons qu'ils sollicitent les mouvemens critiques de la nature par la voie du canal intestinal, et peut-être par l'écoulement hémorrhoïdal. Cependant nous conviendrons qu'on peut, sans injustice, retrancher une partie des éloges accordés par *Alberti* à ce mode de purgations, bien qu'il soit peut-être trop négligé dans beaucoup d'affections.

Les lavemens à l'eau froide agissent plus comme toniques que par leur action purgative, et ont produit parfois de bons effets.

Les suppositoires sont spécialement indiqués dans la plupart des hypocondries et des engorgemens légers et chroniques du foie, de l'estomac, etc.; ils excitent les sécrétions hépatiques et intestinales en déterminant loin de ces organes une irritation assez vive; leur emploi doit être réitéré, parce que leur action n'est que momentanée et peu prononcée; mais aussi ils n'exposent pas aux inconvéniens qu'entraîne quelquefois l'usage des purgatifs, dont l'excitement immédiat et trop violent peut augmenter la sensibilité des organes malades.

Les sudorifiques sont applicables, et surtout à

l'intérieur, dans le principe d'une hypocondrie dont la source première dérive du dérangement de la transpiration; mais il faut pour administrer ces médicamens, qu'il n'existe aucun symptôme d'irritation ou de lésion locale, ni soif, ni fréquence du pouls. On peut seconder leur action par les frictions sèches ou médicamenteuses, et les applications de taffetas gommé, par les bains de vapeurs, qui sont en quelque sorte autant de sudorifiques appliqués à l'exterieur.

Les chaussons de flanelle, de taffetas gommé, les bains de jambes tièdes ou rendus aromatiques, les frictions avec l'éther, l'ammoniaque étendu, conviennent particulièrement quand on se propose de faire reparaître une transpiration habituelle des pieds.

Si l'on réfléchit aux formes variées, bizarres, et tout-à-fait méconnaissables que revêt parfois l'affection siphilitique très-ancienne et dégénérée, on concevra qu'il n'est pas impossible qu'elle ne simule, seule ou réunie à d'autres circonstances, une hypocondrie, ou qu'elle ne la produise véritablement : dans l'un et l'autre cas, il faut faire concourir à la cure les médicamens dits *anti-vénériens*, tels sont les bols ci-contre (1), la li-

(1) ℞ Oxi-muriate de mercure...... ℥ xvj.
Alcool........................ ʒ j
Eau distillée................ ℥ ß
Opium gommeux........... ℥ xxiv

queur de *Van-Swiéten*, les sudorifiques rapprochés, et les frictions mercurielles.

On sait que des peuples entiers vivent en grande partie du lait des animaux : le Scythe et l'Arabe trouvent leur nourriture la plus ordinaire dans celui de leurs jumens et de leurs chameaux. C'est un aliment des plus utiles, et considéré comme médicament il rend encore d'éminens et nombreux services; lorsque l'estomac le digère facilement, il faut en continuer l'usage, mais on devra y renoncer s'il paraît passer avec peine. On facilite sa digestion en le coupant d'abord avec deux tiers d'infusion de fleurs de tilleul ou de feuilles d'oranger; on augmente ensuite progressivement la dose du lait : les différens animaux qui nous en fournissent sont : la vache, l'ânesse, la chèvre ; rarement a-t-on recours en Europe à celui de jument ou de chameau. Je ne parle pas du lait de la femme, dont l'usage semble réservé à la nourriture des enfans, bien qu'on l'ait conseillé et fait prendre quelquefois à des adultes très-affaiblis.

Jos. Lanzonius (cons. CVIII, t. II.) parle d'un

Extrait de bourrache........ ʒ ij
Gomme arabique........... ʒ iv.

Faites, suivant l'art, cent vingt bols; deux soir et matin. L'extrait leur conserve très-long-temps une consistance mollette, et l'opium gommeux diminue l'irritation produite par le sel sans nuire à son action *spécifique*.

hypocondriaque qui prit du lait d'ânesse, eut recours aux bains, etc., fit le voyage de Venise avec des compagnons très-joyeux, et guérit enfin parfaitement.

L'usage du lait d'ânesse peut avoir contribué à cette guérison; mais les joyeux compagnons de route y ont eu certainement la meilleure part. Dans l'exemple suivant nous voyons un nouveau témoignage en faveur de ce médicament (*Journ. de Méd.*, sept. 1813). Un étudiant en médecine, qu'une vie trop appliquée et trop sédentaire avait jeté dans une maladie accompagnée de la plupart des symptômes qui caractérisent la consomption nerveuse, ou spléen, éprouvait une irritation fixe à l'hypocondre gauche. Ce jeune homme qui avait déjà employé infructueusement beaucoup de remèdes, fut guéri par la diète lactée suivie exactement pendant quatre mois. A sa mélancolie et à son extrême maigreur succédèrent son embonpoint et sa gaîté naturels, qu'il a conservés en mêlant à ses études les exercices et les récréations convenables.

L'usage de ce précieux liquide convient surtout après l'abus des purgatifs et des remèdes irritans, du mercure, etc.

Nous terminerons l'examen de cette partie des médicamens en rapportant des exemples de guérison dues ou attribuées à des substances dont l'efficacité n'est rien moins que reconnue.

L'or potable, conseillé par *Zacutus Lusitanus*, a guéri un de ces malades. (Obs. XII, lib. II, *Prax. med.*) *Lanzonius* rapporte l'exemple d'un homme âgé de quarante ans, depuis long-temps hypocondriaque, et qui dut sa guérison à l'usage de la laitue. (Obs. CIV.) *Littre* et *Geoffroy* ont réussi dans plusieurs cas par l'emploi de moyens analogues.

Considérons maintenant des agens d'un usage beaucoup plus rationnel.

Les eaux que la nature nous offre avec une extrême abondance sont presque toutes minérales : l'eau des fleuves et de la mer, celle qui provient de la pluie, des brouillards ou de la rosée, celle qui résulte de la fonte des glaces ou des neiges, contiennent des substances minérales ; l'eau distillée seule, bien que produite artificiellement, est la plus naturelle et la plus simple, celle où l'on trouve l'hydrogène et l'oxygène isolés le plus possible de toute autre substance.

Toutefois on est convenu d'appeler *eaux minérales*, celles que des propriétés particulières, qui agissent sur nos sens et nos organes, nous font reconnaître pour différentes de l'eau commune, et surtout de celle qui est produite par la distillation; elles varient par leur température : les unes n'ont que le degré de chaleur relatif à la température atmosphérique; les autres offrent une chaleur égale à celle de l'eau tiède, et quelquefois à celle

de l'eau en ébullition. On donne à cette dernière classe le nom d'*eaux thermales*. Une seconde différence non moins essentielle résulte de la nature de leurs matériaux immédiats : on en connaît d'acidules, de salines, de ferrugineuses, de sulfureuses et de gazeuses ; enfin, on les distingue en naturelles et artificielles. Deux établissemens également recommandables nous les présentent à Paris, en très-grande quantité. Le premier est le dépôt général des eaux minérales naturelles (1), auxquelles on doit toujours donner la préférence pour l'usage intérieur, d'autant que rien n'égale la juste confiance que mérite cet établissement. Le second est celui de Tivoli, où on les prépare par des procédés fort ingénieux qui rendent les eaux minérales artificielles presque aussi convenables, surtout pour l'usage extérieur. Les eaux gazeuses artificielles ont un avantage, c'est de ne pas laisser évaporer le gaz, qui dans les eaux naturelles, se dissipe, malgré toutes les précautions, au bout d'un certain temps, quelle que soit la nature du vase qui les renferme.

Nous ne parlerons que des eaux minérales dont la nature intime paraît susceptible d'applications heureuses au traitement de ces névroses, et nous renvoyons, pour les caractères physiques et chi-

---

(1) Rue Plâtrière, près de la Poste.

miques de ces mêmes eaux, aux auteurs qui en ont donné l'analyse, aux traités de matière médicale, où leur histoire est exposée, et principalement au savant ouvrage du docteur *Alibert*, et au *Cours méthodique de Matière médicale* du docteur *Pérylhe*, dont nous fîmes paraître la seconde édition en 1804.

Les différentes eaux minérales sont surtout indiquées lorsque l'affection hypocondriaque, par sa continuité, par l'intensité ou la persévérance de ses causes, fait craindre l'engorgement des viscères abdominaux, ou quelque autre complication fâcheuse : dans ce cas, on prescrit l'usage de celles que l'expérience a consacrées spécialement au traitement de ces dernières maladies, dont on s'efforce de prévenir ou d'arrêter les progrès.

On peut faire usage des eaux minérales à la source même, ou dans les établissemens auxquels on en adresse du pays qui les fournit, ou dans ceux qui les composent artificiellement. On les administre à l'intérieur, pures ou coupées avec une décoction d'orge, une infusion aromatique; d'autres fois on les prescrit en bains, et même en douches.

Jetons un coup-d'œil sur chacune des espèces principales.

Les eaux minérales sulfureuses sont celles dont le gaz hydrogène sulfuré constitue le prin-

cipe le plus actif: elles sont remarquables par une odeur d'œuf couvi et un goût fort désagréable.

Celles de Barèges, de Bagnères, de Bonnes, sont, parmi les eaux sulfureuses thermales, les plus renommées. Les eaux d'Aix-la-Chapelle, recommandées tout récemment contre l'hypocondrie, par le docteur *Huffeland*, revendiquent de nombreux succès. Viennent ensuite les eaux de Bade, de Loeche, et celles d'Enguien près Paris. Ces eaux conviennent surtout dans les maladies nerveuses des organes digestifs compliquées ou produites par les affections de la peau.

Les eaux minérales acidules contiennent de l'acide carbonique et quelques sels: elles sont excitantes. On remarque surtout les eaux thermales acidules du Mont-d'Or et de Clermont-Ferrand; celles de Montbrisson, de Seltz, sont froides: cette dernière est d'un usage très-répandu; on les prend ordinairement aux repas avec un filet de vin. En général, ces eaux sont indiquées contre la débilité des organes digestifs.

Les eaux ferrugineuses acidules thermales ont une saveur analogue à celle du métal qu'elles contiennent; elles sont fortifiantes, très-salutaires aux personnes nerveuses et débiles, et méritent leur réputation. On a surtout préconisé l'usage intérieur des eaux de Vichy et de Bourbon-L'Archambaut contre l'hypocondrie, la mélancolie et

l'hystérie, etc. Ces dernières sont encore employées en douches et en bains.

On a également vanté les eaux ferrugineuses acidules froides de Spa, de Forges, de Vals, de la fontaine de Jonas à Bourbon-L'Archambaut, de Bussang, de Provins; celles de Passy près Paris ont été éminemment utiles dans un grand nombre de circonstances, et méritent plus d'éloges qu'elles n'en ont obtenu : il faut les prendre épurées; la proximité (1) ajoute à leur utilité l'avantage d'un prix très-modique.

Les eaux minérales salines contiennent différens sels, et principalement du muriate de soude, des sulfates de soude et de magnésie.

Elles sont thermales ou froides. Parmi les premières, on distingue celles de Plombières, de Bains, de Luxeuil, Lamotte, Balaruc, Bourbonne-les-Bains, et de Bagnères. Les plus accréditées des eaux salines froides sont celles de Pyrmont et de Sedlitz, dont *Hoffmann* recommandait l'emploi, et obtenait les plus heureux effets. Enfin celles d'Egra et d'Epsom ont encore été conseillées; les unes et les autres peuvent être d'un grand secours contre les névroses, avec embarras des premières voies.

La composition et la température des eaux minérales leur donnent sans doute des propriétés

---

(1) Quai Billy ou de Chaillot, n° 19.

utiles et variées ; mais ce qui ajoute à leur efficacité, c'est l'exercice que leur usage nécessite, c'est l'empire des impressions agréables que reçoivent à leur source les malades qui s'y rendent ; c'est parfois l'espoir qu'inspire un moyen nouveau : enfin, c'est la diversion qui résulte des rapports nouveaux que produisent le voyage, un climat inconnu, des habitudes différentes, et surtout le spectacle d'une société variée. Mais autant les plaisirs plus ou moins bruyans qu'on trouve à la plupart de ces sources sont favorables aux individus dont la sensibilité est seule affectée, sans lésion profonde des tissus organiques, autant ils seraient contraires aux personnes atteintes d'altérations profondes dans les viscères.

Nous avons rapporté déjà plusieurs observations qui démontrent l'utilité des eaux minérales; *Hoffmann* en a consigné dans ses œuvres un grand nombre d'exemples : tantôt la guérison était due à l'usage intérieur des eaux, tantôt aux bains; dans d'autres cas, à leur usage intérieur et extérieur, puissamment secondé par le voyage, l'exercice, la distraction, et toutes les impressions morales qui en sont le résultat le plus ordinaire.

Après avoir examiné l'action des médicamens intérieurs, nous allons passer succinctement en revue les agens extérieurs.

L'application de la saignée et des sangsues,

dans le traitement de l'hypocondrie simple, doit être déterminée par la cause qui a produit la maladie, par l'âge des malades, par l'état général des forces vitales, et par les symptômes qui font préjuger l'existence d'un état de pléthore sanguine. Si l'affection nerveuse est le résultat de la suppression d'une hémorrhagie, on doit chercher à la rappeler par l'usage rationnel des moyens avoués généralement, par les fumigations, les bains locaux, et les mélanagogues ou emménagogues.

Si ces premières tentatives sont insuffisantes, on a recours à la saignée ou aux sangsues. Quand l'hypocondrie reconnaît pour cause une aménorrhée accompagnée d'atonie, on insiste surtout vers l'époque des règles, sur les infusions amères, avec addition de safran; sur l'eau ferrée, le vin d'absinthe, de quinquina, l'éthiops martial, la poudre de cannelle, l'extrait de gentiane, de genièvre ou de quinquina; les frictions sèches ou aromatiques et irritantes pratiquées sur les lombes, le bassin, les jambes et les cuisses; on seconde leur action par les bains tièdes de jambes ou de siége simples, ou même animés par l'addition du muriate de soude, de la moutarde, du savon, du sulfure de potasse, etc. etc. Si la femme était fortement constituée et très-sanguine, les médicamens excitans seraient contr'indiqués, et l'on se bornerait aux bains

locaux ; quelquefois, malgré tous ces efforts, l'aménorrhée persiste ; l'indication est alors positive ; on en vient à l'application des sangsues ; la vulve, ou plutôt la région interne, moyenne et inférieure des grandes lèvres, est le lieu le plus convenable. On peut, si la malade répugne invinciblement à cette application, la conseiller aux cuisses, aux jambes, ou mieux la remplacer par une saignée du pied proportionnée aux forces générales.

Faisons succéder l'exemple au précepte.

Une jeune veuve d'un tempérament sanguin, d'une figure vive, fraîche et colorée, s'étant mise en route par un temps froid et pluvieux, eut ses règles supprimées : aussitôt maux de tête violens, chaleur et rougeur du visage, perte d'appétit. A l'époque menstruelle suivante, pesanteur générale, douleurs dans les lombes et aux aines, gonflement des veines, dégoûts, flatuosités, constipation, malaise après les repas. On lui donna des purgatifs, et on lui fit une saignée du bras ; elle en éprouva quelque soulagement ; on lui prodigua ensuite une foule d'apéritifs, où se trouvaient mêlés quelques emménagogues. Enfin, à l'époque des règles, on la saigna du pied ; elles reparurent, et sa santé se rétablit parfaitement.

(Dissertation de M. *Royer-Collard* sur l'*aménorrhée.*)

Il faut choisir pour l'emploi des saignées lo-

cales ou générales chez les femmes dont les règles sont dérangées, l'époque correspondante au moment de leur menstruation, et attendre qu'elle soit passée plutôt que de la devancer, parce que souvent les bains de pied ou de siége animés, et l'usage des frictions, des emménagogues, ont dispensé d'avoir recours à ces opérations.

L'épistaxis se supprime parfois vers l'âge de trente-cinq ou quarante ans, époque où le système veineux abdominal devient prédominant. Souvent alors, surtout chez l'homme, le flux hémorrhoïdal s'établit, ou l'affection hypocondriaque se déclare; dans ce cas, on doit se proposer d'exciter cette hémorrhagie par les sangsues à l'anus, quand surtout l'hypocondrie aura été précédée, ou sera accompagnée des signes qui font connaître la surabondance du sang; on agira de la même manière lorsqu'on voudra rappeler des hémorrhoïdes dont la suppression aura produit cette névrose. *Stahl*, *Rivière* et *Bonnet* ont reconnu le parti avantageux qu'on pouvait retirer alors de l'application des sangsues. On emploie, dans ce cas, la saignée du pied ou les sangsues; on met celles-ci au siége, quand l'homme approche de quarante ans, et quand la femme a cessé d'être réglée, ou qu'elle ne présente aucun indice d'irritation ou de congestion vers l'utérus; mais lorsque cet organe devient le foyer d'une congestion sanguine, caractérisée par les dou-

leurs hypogastriques, lombaires, une ménorrhagie, etc., la saignée du bras est seule praticable, et doit être préférée aux sangsues appliquées au siége, et qui, sous le rapport de l'hypocondrie, seraient cependant mieux indiquées. Au contraire, dans le jeune âge, où l'on s'efforce d'appeler le sang vers l'utérus, lorsque la nature l'en éloigne, soit par débilité, soit par suite d'une direction vicieuse, c'est vers le bassin qu'on établit les excitations, et à la vulve ou aux parties inférieures qu'il faut pratiquer les saignées ou appliquer les sangsues.

Si l'hypocondrie, occasionnée par l'absence d'une évacuation habituelle, se complique d'un engorgement des organes de la poitrine, et spécialement de l'abdomen, on doit opposer à la pléthore pulmonaire, ou même à l'hémoptysie, la saignée du bras. Au contraire, les sangsues au siége seront très-efficaces dans le principe des engorgemens au foie, à la rate, etc. Cette pratique conviendrait également, si l'on redoutait ces accidens chez une femme bien réglée; mais alors on pratiquerait la saignée du bras, ou l'on appliquerait les sangsues huit à dix jours après les règles finies, afin de ne pas troubler cette fonction importante. Un élève de *Stahl* fait des sangsues un éloge fondé, mais peut-être un peu exagéré : *Minimè reticenda utilitas hirudinum in hoc affectu*, dit *Georges Clacius*. Il recommande en

outre la saignée du pied, et regarde celle du bras comme nuisible dans beaucoup de cas. Enfin, il donne le conseil que nous avons déjà mentionné, de faire à la veine une ouverture un peu grande : *Incisio fiat largior, ut spissior sanguis breviori tempore sufficienter effluere queat.* En effet, il nous semble que les saignées du pied et les sangsues aux extrémités inférieures, et surtout au siége, sont bien préférables, dans cette maladie, aux saignées du bras. Ceci ne doit pas infirmer ce que nous avons dit de ces différentes opérations considérées chez les personnes du sexe.

La nécessité de la saignée ou des sangsues s'annonce presque toujours par plusieurs des symptômes suivans : maux de tête ou pesanteur, étourdissemens, éblouissemens, vertiges, somnolence, sommeil lourd ou agité, et parfois prolongé, réveil difficile, rougeur et injection des yeux, coloration de la figure, démangeaison générale ou locale, palpitations ou oppression, battemens du pouls plus ou moins forts, engourdissemens des mains, des bras, des pieds, et parfois des jambes et des cuisses. L'habitude ou la présence d'une hémorrhagie confirme l'indication; cependant tout cet appareil peut être trompeur, et produit par l'exaltation nerveuse. Dans un fait analogue que je vais rapporter, je fus long-temps incertain, et le hasard peut-être, autant que la réflexion, me fit éviter l'écueil. Un

des officiers les plus distingués de l'armée française, dans l'arme du génie, d'une imagination ardente et d'une grande activité, prend, après la paix, des habitudes casanières, éprouve bientôt du dérangement dans sa santé, et vient me consulter. Il avait trente-trois ans, la figure animée, la voix forte; son moral était exaspéré, et il se plaignait de la majeure partie des accidens que je viens de mentionner. Ma première idée fut de lui conseiller l'application de douze sangsues vers l'anus; mais, après une assez longue hésitation, je considérai que sa constitution était faible, et son tempérament nerveux; que l'inaction physique et morale avait depuis peu remplacé chez lui la vie la plus active et la plus pénible, et que la pléthore sanguine pouvait n'être qu'apparente. Je le mis à l'usage des anti-spasmodiques doux et fortifians; je l'engageai à rechercher toute espèce de distractions, à fréquenter davantage la société de ses amis, à voyager dans les environs de Paris ou au loin. En effet, il a repris une vie très-active et fort occupée, et a retrouvé dès-lors une très-bonne santé.

S'il existe chez un malade atteint d'hypocondrie des indices d'une pléthore sanguine ou d'un effort de la nature vers un flux hémorrhoïdal, lors même que l'invasion de la névrose serait étrangère à toute suppression d'hémorrhagie, il faut encore recourir à la saignée ou à l'applica-

tion des sangsues. C'est l'analogie qui nous suggère ce précepte : la nature guérit souvent ces maladies nerveuses en produisant des hémorrhagies, et le médecin imite ce mouvement critique par la saignée locale : *Hæmorrhoïdes melancholiam et lienis morbum curant.* (Hipp.)

Quand la suppression d'une hémorrhagie, loin d'être cause, n'est qu'un effet de la maladie, on doit en quelque sorte l'oublier pour combattre celle-ci, persuadé que l'écoulement ne tardera pas à reparaître quand l'affection essentielle sera guérie. Si cependant la suppression consécutive de l'hémorrhagie aggravait les accidens, on chercherait à la rappeler, ou à diminuer les résultats par les procédés que nous avons déjà fait connaître ; mais on ne saurait être trop circonspect sur l'emploi des saignées dans ces maladies, si souvent remarquables par un affaiblissement local du système digestif, ou par une débilité générale, et on ne doit les employer que quand leur indication est bien évidente.

De plus, il ne suffit pas d'appliquer des sangsues à l'anus pour rappeler un flux hémorrhoïdal, ou de rétablir cet écoulement pour dissiper une maladie produite par la suppression de cette hémorrhagie; il faut, pour qu'on puisse espérer de guérir l'hypocondrie par la soustraction de la cause, que le désordre de l'économie ne soit pas trop avancé, et qu'il soit combattu par les moyens

appropriés. Nous allons confirmer cette assertion par un exemple extrait de *Zacutus Lusitanus*.

Un baron, sujet depuis long-temps aux douleurs hémorrhoïdales, et à un écoulement mensuel d'un sang épais et comme bourbeux, éprouve, par la suppression de ce flux habituel, tous les accidens de la mélancolie (ou plutôt de l'hypocondrie); on leur oppose les moyens usités, les mélanagogues, les sangsues sur les tumeurs hémorrhoïdales, les lotions chaudes sur les cuisses et les scarifications, la saignée du pied, les bains, etc., les cardiaques, et deux cautères aux jambes : il n'en résulta aucun soulagement; on eut recours alors à un cautère appliqué sur la région de la rate, et au bout de deux mois les accidens furent entièrement dissipés.

Toutefois il ne faut rien conclure de ce fait et de quelques autres analogues contre le conseil donné de combattre, par l'application des sangsues au siége, l'hypocondrie, suite d'un flux hémorrhoïdal supprimé : ce précepte, conforme à la bonne pratique, n'en conserve pas moins toute sa valeur, considéré d'une manière générale; mais lorsque la névrose est déjà ancienne, il faut, nous le répétons, perdre de vue en quelque sorte la suppression qui l'a occasionnée.

Les embrocations ou les applications toniques, si vantées par les anciens, et récemment par le professeur *Barthez*, ne sont point à négliger;

elles seront encore plus efficaces, si on a soin de les rendre calmantes. C'est ainsi que nous avons vu bien souvent un emplâtre de thériaque appliqué sur l'épigastre dissiper des cardialgies violentes : on peut y ajouter avec avantage l'extrait de ciguë et l'opium, ou simplement la poix de Bourgogne, et le diachylon gommé, qui serviront en outre à maintenir les autres substances, en bornant par un cercle la circonférence de l'emplâtre.

Pour frictionner la région de l'estomac, on se servira utilement des spiritueux, comme la teinture de quinquina, de gentiane, d'aunée, de cochléaria, de l'eau de mélisse ou de Cologne, etc. etc. Mais s'il y a sensibilité vive à l'épigastre ou aux hypocondres, les narcotiques et les anti-spasmodiques devront être associés aux fortifians : on combinera le baume tranquille, le laudanum liquide, l'opium, le camphre, l'éther aux toniques ou aux stimulans, dont la dose et l'intensité sera relative à la sensibilité de l'individu.

Parmi les topiques admissibles dans la cure de cette maladie, on distingue encore les vésicatoires. Non-seulement il est avéré que l'on négligeait autrefois, dans une foule de circonstances, d'avoir recours à ces moyens énergiques, lorsqu'ils étaient commandés par les accidens, mais il est en outre reconnu que leur emploi était

souvent beaucoup trop différé. C'est ainsi qu'ils ne sont point mentionnés dans la plupart des ouvrages qui traitent de cette névrose, et cependant ils fournissent une ressource ordinairement exempte d'inconvéniens, et fréquemment applicable. L'analogie vient appuyer le raisonnement: en effet, on connaît les heureux résultats obtenus par les vésicatoires dans plusieurs névralgies, dans le vomissement nerveux, et dans une foule d'autres affections. Sans doute, des succès aussi nombreux qu'éclatans auraient dû conduire à mettre ces médicamens en usage contre plusieurs cas d'hypocondrie.

Indiquons maintenant les variétés de cette vésanie, qui réclament plus particulièrement leur application.

Le transport d'une affection rhumatismale, arthritique ou goutteuse ; la desquammation imparfaite ou prématurée des phlegmasies cutanées aiguës, comme variole, scarlatine, rougeole, érysipèle ; la disparition spontanée ou artificielle des maladies dartreuses peut donner lieu à diverses affections hypocondriaques, qui seront affaiblies ou même dissipées par les vésicatoires secondés convenablement. On ne se bornera pas à une seule application, il faudra quelquefois les entretenir, ou y revenir à plusieurs reprises: dans d'autres cas, il faudra varier le lieu de leur application, en mettre un d'abord sur le siége

primitif de la maladie qui a été déplacée; d'autres fois, c'est sur l'épigastre qu'il faut l'appliquer, ou enfin dans la région où il se manifeste un sentiment douloureux.

Ces topiques sont spécialement indiqués contre l'hypocondrie produite ou aggravée par la présence ou le déplacement d'un rhumatisme, d'une goutte vague, d'une irritation dartreuse, érysipélateuse, psorique, et doivent être secondés par les bains tièdes, les bains d'eaux et de vapeurs sulfureuses, etc. Aucun inconvénient ne saurait balancer les avantages qu'on doit attendre de ces agens quand ils sont administrés convenablement.

Les rubéfians sont également applicables au traitement de ces maladies; les plus usités sont l'alkali volatil, la teinture de cantharides, la dissolution de sublimé corrosif, les sinapismes, les huiles âcres essentielles, le suc des plantes irritantes, l'euphorbe, la dentellaire, etc. La nature détermine fréquemment, dans ce genre de maladies, des éruptions critiques; et c'est agir sagement que de suivre la route qu'elle trace elle-même. Ces topiques, ou les vésicatoires volans, promenés sur la surface cutanée, sont susceptibles d'amener une très-grande amélioration, soit en déplaçant le principe morbifique (1), soit

(1) C'est ainsi qu'on rapporte, dans une dissertation sou-

en excitant l'action de la peau, soit en relevant sympathiquement les forces vitales affaiblies ou opprimées.

Le moxa, le séton et les cautères seront aussi admissibles dans diverses circonstances, et agiront avec une énergie relative à l'intensité et au mode de leur action. Il est encore d'autres moyens, également employés à l'extérieur, et qui sont d'un usage plus éprouvé et plus général dans la cure de cette maladie : ce sont les bains.

On les divise généralement en bains froids ou chauds, en bains domestiques ou d'eau courante; ils peuvent être simples ou composés, soit artificiellement, soit par la nature de l'eau dont on se sert; tels sont ceux d'eaux minérales, naturelles ou artificielles. Les bains tièdes sont d'un usage journalier; leur température doit être, en hiver, de 28 à 30 degrés, de 26 à 28 en été. On doit n'y pas rester très-long-temps : une heure ou deux au plus suffisent ordinairement. Les frictions sèches pratiquées à l'issue du bain ajoutent à son efficacité; ils ont véritablement une propriété relâchante, et conviennent surtout aux individus secs, et dont la fibre est irritable; tandis que les personnes qui ont beaucoup d'em-

---

tenue à Berlin, que l'inoculation de la gale a fait cesser une hypocondrie qui émanait de la disparition trop prompte d'une affection cutanée.

bonpoint, et dont la peau est flasque, en retirent moins de profit.

Lorsqu'un de ces malades a été sujet à des affections cutanées, qu'il transpire très-peu, les bains pourront lui être favorables, surtout s'il ajoute à leur usage l'attention de se tenir à l'abri du froid, ou de se mettre au lit en sortant de l'eau.

En général les bains tièdes ont, comme ceux qui sont froids, l'avantage de provoquer l'appétit.

Ne savons-nous pas d'ailleurs que les bains tièdes ne sont débilitans que d'une manière relative, et non absolue : on peut dire qu'ils affaiblissent toutes les fois qu'ils sont conseillés inconsidérément ; mais ils relèvent souvent l'énergie vitale, quand ils sont prescrits à propos ; en effet, l'homme exténué par une marche forcée, une fatigue excessive, celui qu'un rhumatisme violent prive de l'usage d'un membre sort du bain tiède, plus dispos et plus fort.

Le succès que retira César-Auguste des bains froids, dont *Antonius Musa*, son médecin, lui avait donné le conseil, les mit en grande faveur; et cette pratique est encore très-suivie de nos jours; ils agissent comme excitans lorsqu'on se borne à de simples immersions dans l'eau, ou quand on n'y fait qu'un séjour de vingt à trente minutes; si on les prolonge plus long-temps, leur propriété change, et ils deviennent dé-

bilitans. Mais cette influence est relative à la force et à la sensibilité individuelle; telle personne les supporte très-bien pendant une heure, et retrouve de suite toute sa vigueur, tandis qu'une autre n'y séjourne qu'avec peine pendant un laps de temps beaucoup plus court. Qui ne connaît d'ailleurs les résultats du climat et des longues habitudes à cet égard? On ne doit en outre les conseiller, dans nos régions, que pendant les chaleurs de l'été, ou lorsque le thermomètre marque au moins 10 degrés au-dessus de zéro.

Les personnes d'une constitution molle et lymphatique, douées d'un embonpoint très-prononcé, spécialement quand elles ne sont pas très-sensibles au froid, en éprouvent souvent de bons effets.

Les bains d'eaux courantes, et surtout ceux de mer, sont en général beaucoup plus efficaces, et ont souvent répondu à l'attente du médecin, qui les propose de préférence contre cette vésanie, lorsque les puissances de la vie ne sont pas trop affaiblies. Quant au passage du bain chaud ou tiède dans l'eau froide, il expose à des inconvéniens; je ne vois qu'une circonstance où ce procédé serait admissible, c'est dans l'hypocondrie produite par la suppression brusque d'une fièvre intermittente qu'on voudrait rappeler.

Les bains de mer sont applicables à beaucoup de ces malades, et spécialement dans les pays chauds, où l'on peut en faire usage pendant une grande partie de l'année. Il existe maintenant à Dieppe un établissement destiné à cet usage, et dirigé par un médecin très-éclairé, M. *Langlois*. Les bains sulfureux de Barèges, de Bagnères, etc.; ceux de Plombières et de Bourbonne, etc., sont également susceptibles d'applications utiles. On peut imiter les premiers en ajoutant à l'eau d'un bain, sulfure de potasse ℥ de ij à iv; et la préparation suivante pourra très-bien suppléer celui d'eau naturelle de Plombières.

℞ Carbonate de soude......	āā ʒ iij ß
Sulfate de soude.........	
Muriate de soude...........	ʒ ß
Albumine.................	℥ j
Carbonate de chaux.........	ʒ ij
Eau......................	q. s.

Telles sont les principales ressources que nous pouvons puiser dans les médicamens appliqués au traitement de cette affection nerveuse; nous allons nous convaincre incessamment qu'on trouve dans la direction des facultés mentales un parti non moins avantageux.

QUATRIÈME SECTION.

Traitement moral de l'Hypocondrie.

Le traitement moral de cette névrose consiste dans la bonne direction donnée à tous les attri-

buts qui constituent nos facultés mentales, et qui se rattachent à cette fonction étonnante par laquelle nous nous élevons au-dessus de tous les êtres animés, en un mot à notre intelligence. On ne peut mettre en doute le plus glorieux apanage de l'homme; et bien que l'âme en elle-même soit inaccessible à nos sens, ses effets sont évidens pour nous, et son existence incontestable. Nos sensations, nos perceptions, nos affections, nos passions, nos fonctions intellectuelles, sont autant de phénomènes qui peuvent être considérés comme les résultats de notre entendement.

Ces attributs moraux, bien dirigés, sont susceptibles de coopérer au rétablissement des personnes atteintes d'hypocondrie; mais il faut leur donner une direction tout opposée à celle qu'ils reçoivent de cette vésanie. Ainsi, ces malades rapportent à eux ou plutôt à leur santé toutes leurs facultés mentales; ils paraissent ne sentir que leurs maux, et semblent presque étrangers à tout autre objet : dans l'âge des passions ils n'en éprouvent que faiblement le besoin impérieux; leurs craintes prédominantes sont toujours relatives à leur existence; le jour et la nuit les mêmes idées sinistres se représentent à leur esprit. Le but que se proposera le médecin n'est donc pas seulement d'éloigner ces pensées de l'imagination du malade, il faut encore qu'il

s'efforce de l'attacher sur d'autres objets, de lui offrir d'autres sujets qui le frappent et appellent son attention tout entière, soit dans la conversation, soit dans ses méditations, quand il est en repos ou en mouvement, et aux époques si différentes de la journée : tels sont en partie les avantages qu'on peut espérer également des différens modes de diversion, de la fréquentation des sociétés, des spectacles, des voyages, des promenades, des lectures agréables et propres à remplacer la crainte ou la tristesse par des affections douces et plus convenables.

Mais c'est surtout dans les maladies nerveuses qui ont succédé à l'influence des peines de l'âme, et qui sont remarquables par le désordre de l'imagination et l'exaltation mentale, qu'il faut appliquer les moyens dont l'ensemble forme le traitement moral. Celui-ci se compose de tout ce qui peut agir sur nos sens et modifier nos sensations ou affections, et des impressions diverses que reçoivent nos passions et nos facultés intellectuelles.

Toutes les circonstances de la vie propres à faire naître le calme de l'âme, le plaisir ou la joie, et par conséquent capables d'affaiblir et d'effacer la peine, devront être recherchées par ces malades ou leur être offertes, quand rien ne s'y opposera : c'est aux sensations agréables qu'on doit rapporter les succès brillans attribués

à la fréquentation des sociétés particulières et des réunions plus nombreuses, aux pèlerinages de la Grèce, de l'ancienne Thébaïde, et enfin aux voyages vers les sources d'eaux minérales.

Des observations réitérées ont appris qu'en général les personnes gaies, actives et franches payaient moins souvent tribut aux affections hypocondriaques que les individus d'un caractère opposé : n'est-ce pas encore préparer la solution heureuse de ces maladies, que de faire contracter, à ceux qui en sont atteints, l'habitude des affections agréables, et de leur conseiller la société des personnes portées à la gaîté, ainsi que la lecture des ouvrages qui excitent des sensations analogues. On les engagera en outre à s'adonner aux professions qui n'exigent pas de profondes méditations, qui permettent la distraction, et les plaisirs d'une récréation variée, comme autant de circonstances qui peuvent à la longue influer sur leur état d'une manière avantageuse.

Ils s'étudieront à fuir la solitude et l'inaction, chercheront à provoquer la confiance, en en donnant l'exemple, en fournissant le témoignage d'une franchise éclairée, et s'efforceront de se monter à l'unisson des individus dont ils font leur société, afin de concourir à son agrément en travaillant à leur propre bien-être.

Il est en outre facile de sentir qu'en éloignant

de ces malades les hommes affectés des mêmes maux, qui, par leurs discours ou leur présence, les entretiennent dans des craintes continuelles, et leur rappellent sans cesse la maladie à laquelle ils sont en proie; il est, disons-nous, évident qu'en détruisant l'action puissante de l'exemple, on fait en quelque sorte un premier pas vers leur guérison. C'est donc offrir aux hypocondres un conseil favorable, que de les engager à fuir la société et surtout la conversation des personnes qui éprouvent les mêmes accidens, ainsi que la lecture des ouvrages de médecine. La plus simple réflexion suffit pour convaincre de l'utilité de ce précepte. En effet, n'est-ce pas augmenter sa frayeur que de la communiquer à un homme déjà également effrayé? N'est-ce pas aggraver sa peine, que de s'en repaître constamment et de se refuser à toute distraction? Enfin ne devront-ils pas se garder de faire du récit de leurs souffrances l'éternel sujet de leurs entretiens.

On affaiblira les effets d'une douleur profonde, en écartant de l'esprit de ces malades tous les objets et toutes les circonstances propres à en retracer le souvenir. On conçoit également tout le parti qu'on peut attendre du temps, d'une heureuse diversion, et des moyens appropriés aux différens symptômes qui se déclareront.

Il est sans doute difficile de consoler les mal-

heureux, parce que trop souvent on oppose le sang-froid à leur égarement, l'indifférence à leur agitation : dès-lors leur confiance s'éloigne, et le chagrin se concentre davantage.

La conduite que doit bien souvent tenir le médecin nous est tracée par *Horace* écrivant à *Virgile*, pour l'exhorter à supporter avec calme la mort de *Quintilius*. Il lui dépeint l'étendue de la perte qu'ils ont faite, il l'engage à se résigner à la patience qui adoucit les maux qu'on ne saurait guérir.

> *Durum, sed levius fit patientiâ*
> *Quidquid corrigere est nefas.*
>
> Horat., *od.* xx.

Voulez-vous combattre le chagrin? provoquez la confiance de la personne qui est affligée; partagez sa douleur, insinuez-vous dans ses affections. Vous chercherez en même temps à diminuer l'excès de son désespoir et l'étendue de ses justes regrets. Plus tard vous ferez valoir avec adresse et ménagement les moindres sujets de consolation. Quelquefois vous rappellerez les pertes plus cruelles encore que d'autres ont éprouvées, ou vous laisserez apercevoir que des malheurs plus sensibles pouvaient l'atteindre. Par cette première tentative vous vous emparez de son esprit, afin de l'arracher à ses méditations, à la cause sur laquelle se concentrent toutes ses pensées, toutes ses affections, enfin toutes les

sensations qu'elle éprouve. Employez ensuite les moyens de diversion ; faites succéder aux épanchemens que vous avez amenés des conversations variées, étrangères à la peine prédominante ; repoussez vous-même toute dissipation trop joyeuse : quel surcroît de douleur inspirerait le contraste d'une gaîté folle et souvent irréfléchie, avec la contrainte imposée, et un simple retour sur soi-même ! Mais offrez au malheureux la société de ses amis les plus intimes, qu'ils excitent ses larmes : oh ! combien elles soulagent le cœur ! non-seulement elles procurent ce bien moral ; elles sont en outre, du moins en quelque sorte, une garantie contre les effets sourds et insensibles d'un chagrin intérieur et profond : plus son action est expansive, moins il est à craindre ; mais redoutez avant tout une douleur muette, sombre, concentrée, en un mot, une peine *rentrée*. C'est un principe septique, mortifère, qui a pénétré jusqu'aux sources de la vie : bientôt elles seront troublées, infectées ou épuisées.

Souvent il faut éloigner le malade du séjour qu'il habite, quand surtout rien ne l'y attache, lorsqu'il n'est pas obligé d'y revenir peu de temps après, ou quand les objets de ses affections les plus chères peuvent le suivre dans sa retraite.

Quelle puissance de diversion et de sensibilité douce exercent la vue de la campagne, le spec-

tacle de la belle nature, et par fois même la contemplation des chefs-d'œuvre de l'art ou des monumens célèbres! L'imagination est absorbée, toutes les facultés intellectuelles et morales sont agréablement occupées; déjà la douleur a perdu de son empire, et l'âme devient accessible à des idées de consolation : elle peut insensiblement rénaître aux affections douces, à l'amitié, aux plaisirs tranquilles de la société, au bonheur du sage. Il ne suffit donc pas de dire à l'homme plongé dans la peine de changer de sentiment; la joie ne se commande pas plus que l'amour ou la haine; aussi faut-il observer les nuances successives, et conduire l'infortuné, au milieu des orages et des peines morales, jusqu'au but, jusqu'au port où il trouvera un asile assuré. Tantôt il faut faire naître l'espoir dans un cœur accablé sous le poids de ses maux, tantôt dissiper la tristesse par une heureuse diversion; ici, ménager; là, parler avec énergie; ailleurs, consoler, distraire, afin de remplacer le désespoir par des regrets réfléchis; et plus tard, afin de diminuer le chagrin, ou de faire succéder à la peine des sensations douces et agréables. *Magnus mihi erit Apollo*, dit Brunerius, *qui hypocondriacum, non sublato priùs animi aculeo, ad sanitatem reduxerit*. Il faut donc, pour guérir ces malades, effacer le chagrin qui les opprime, et qui est souvent le principe de l'hypocondrie.

La société des femmes, dont l'âme est en général si compatissante, est d'un précieux avantage pour les personnes en proie à la douleur morale ; elle tempère l'amertume de leur peine et provoque des affections douces, ou nous inspire l'espoir d'un meilleur avenir. « C'est dans » la société des femmes, dit M. *Lecamus*, que » l'homme perd son caractère farouche. *Cicéron*, » après avoir écouté les leçons d'éloquence que » lui donnait *Scevola* son maître, venait se ré- » créer dans la société de son épouse *Lælia*, dont » les discours, suivant l'expression de l'orateur » romain, avaient la teinte la plus élégante ». (*Médecine de l'esprit.*)

Tissot, dans son *Avis aux Gens de lettres*, nous offre le même conseil.

Le devoir du médecin est rempli quand il a opposé à la douleur morale toutes les ressources d'une consolation douce et adroitement amenée ; mais le malade doit aussi seconder ces efforts, et appeler sa raison à son secours. Trop souvent celui qui gémit sous le poids des affections les plus pénibles, désespère de trouver en lui-même aucune ressource. Cependant, dit l'auteur des *Tusculanes*, la nature nous a été libérale, et en nous donnant tant de remèdes pour le corps, elle en a aussi destinés à l'âme : celle-ci même a été le mieux partagée ; car les remèdes du

corps lui viennent de l'extérieur, et ceux de l'âme sont en elle.

Les passions peuvent également concourir à la guérison de ces névroses : elles sont la source de nos peines et de nos plaisirs; elles sont l'origine de nos maux, et souvent aussi leur remède.

On a mis en problème, si nos passions étaient subordonnées à l'empire de notre volonté. Cette question, qu'il y a dix-huit ans nous avions osé juger affirmativement, a reçu une nouvelle sanction du retour à l'ordre et aux vrais principes de la morale. Sans doute l'homme peut maîtriser ses passions, ou leur être asservi; ces combats intérieurs que nous éprouvons lorsque les sens nous portent vers un but dont nous éloignent le jugement et la réflexion; ces deux volontés opposées, dont *Saint-Augustin*, après *Saint-Paul*, nous a donné l'idée, l'*homo duplex* de *Buffon*; et cette distinction de l'homme des passions, et de l'homme de la raison, admise par les philosophes; ces combats enfin, s'ils attestent le pouvoir que les passions tendent à usurper sur nous, démontrent cependant, en dernier lieu, l'empire que peut toujours obtenir une raison forte et éclairée.

« L'âme est condamnée à se prêter aux besoins » du corps, mais non pour en être l'esclave; elle » revendique continuellement ses droits, et ja- » mais la partie de nous-mêmes qui, selon l'ex-

» pression de *Cicéron*, nous met en rapport avec » les dieux, ne peut être soumise à celle qui nous » ravale à la condition des brutes, sans que tout » l'ordre social n'en soit renversé, et qu'il n'en » naisse les plus grands malheurs. (MABLY.)

En s'armant d'une forte détermination, en opposant un grand courage et une volonté ferme à l'ascendant des passions, l'homme parviendra donc le plus souvent à les maîtriser. Ne sait-on pas qu'on peut réprimer ou arrêter un mouvement de colère, et qu'il est également possible de borner ses désirs, et de n'être pas dévoré par des espérances chimériques ou des projets ambitieux? Nous avons connu des individus très-portés à la colère, et qui ont fini, à force de soins, par dompter leur irascibilité naturelle. *Socrate* lui-même fut dans sa jeunesse fort enclin à la débauche ainsi qu'au vin, et sut, par la supériorité de sa raison, résister à l'impulsion de ces penchans honteux (1).

On doit donc recommander aux personnes menacées ou atteintes d'hypocondrie, de contracter

(1) Nous signalerons ici deux sources auxquelles nous renvoyons pour plus de développemens; 1°. le beau travail du professeur *Hallé*, sur les affections de l'âme (*Encyclop. méthodiq.*); 2°. la dissertation du docteur *Esquirol*, qui, en éclairant l'histoire des passions, a sans contredit le mieux démontré les avantages qu'on pouvait en retirer dans la cure des aliénations mentales.

l'habitude de maîtriser leurs passions, de ne pas s'asservir à l'empire des sens, et de s'appliquer surtout à ne connaître que la raison pour mobile de leurs discours et de leur conduite. Rien ne peut mieux disposer à cette étude, et surtout à cet empire de soi-même, qu'une bonne éducation, dont le but principal aura été de former ou de rectifier le jugement.

A l'hypocondrie provoquée par le chagrin d'un amour malheureux, opposez les consolations de l'amitié, la perspective d'un prochain adoucissement, les voyages; et laissez surtout entrevoir la possibilité d'un nouvel attachement : ce dernier moyen est le plus puissant de tous.

Ovide, pour guérir d'une inclination contrariée, conseille également de former de nouveaux liens :

Binas habeatis amicas,
Alterius vires subtrahit alter amor.

On trouve, dans les Tusculanes, un avis analogue :

Etiam novo quodam amore veterum amorem tanquam clavo clavum ejiciendum.

Tel est aussi le conseil que nous donne un philosophe qui connaissait bien le cœur humain: *Vouloir oublier un objet, c'est penser à lui. Pour l'oublier, il faut penser à d'autres objets.* (LABRUYÈRE.)

Ce n'est plus le même sentiment qui dirige

Ovide dans les moyens qu'il indique plus loin pour détourner d'une passion contrariée :

Exige quod cantet, si quæ est sine voce puella
Non didicit chordas tangere, posce lyram :
Turgida, si plena est, si fusca, nigra vocetur,
Et poterit dici rustica si quâ proba est.

Ce conseil a été répété depuis par *Sauvages*, qui avait bien étudié l'histoire et le traitement de ces maladies : *Vitia objecti amati detegenda, exageranda.*

Il faut avouer que ce précepte, en écartant ce qu'il offre d'odieux et de contraire aux convenances sociales, peut être utile dans quelques cas, et qu'il est même par fois le seul susceptible d'opérer une guérison parfaite.

Obs. Un jeune homme au printemps de l'âge, doué d'une santé robuste, d'un physique prévenant et d'un extérieur plein de noblesse, d'un caractère doux, et d'une imagination aussi vive que brillante, quitte la province et vient suivre à Paris le cours de ses études. Il se propose de sacrifier deux années au complément de son éducation, espérant recevoir, pour prix de ses travaux, la main d'une jeune personne qu'il aime et dont il est aimé. Après dix-huit mois d'un travail opiniâtre, auquel l'encourage l'espoir de posséder un jour sa jeune amie, toute correspondance est interrompue : dès-lors inquiétudes vagues, perplexités chaque jour renaissantes.

Bientôt il reçoit une lettre de cette jeune personne, qui lui apprend, que cédant aux désirs de ses parens, elle ne peut s'unir à lui.

Dans l'instant, douleur profonde et vivement sentie; exaltation de toutes ses facultés mentales, suivie d'un état de stupeur et d'abattement extrême, constriction violente vers l'épigastre, respiration insensible, soupirs profonds, séparés par de longs intervalles.

Le médecin le trouve plongé dans une consternation effrayante, et observant un morne silence. A la seconde entrevue il s'efforce en vain d'émouvoir l'imagination concentrée du malade, qui cependant arrache de son sein la lettre fatale.

Pendant trois jours même affection morale, et même trouble physique; refus des boissons et de toute nourriture, ce qui faisait craindre un dépérissement rapide.

Le médecin se concerte alors avec un de ses collègues; on ne pouvait favoriser cette inclination : il fallait donc en détourner ce jeune homme; ils se réunissent, provoquent sa confiance par les témoignages de l'intérêt le plus sincère, et se concilient son affection; bientôt tous les secrets d'un cœur ulcéré leur sont exposés avec candeur et effusion; le malade semble éprouver du soulagement : on vient alors au dénigrement de l'objet aimé; mais sa douleur s'exaspère, son imagination s'exalte, et il se retrace avec ravissement les

traits et la perfection morale de sa déité ; sa perte lui semble irréparable : de là le désespoir le plus atterrant. Ils le laissent exhaler la fougue de ses emportemens, conviennent de ses justes regrets, et semblent partager sa douleur ; mais ils ne peuvent concevoir comment cette jeune personne, avec les qualités les plus estimables, s'est déterminée aussi légèrement à abandonner son ami.

Cette objection, présentée sous diverses formes, fait sensation sur l'esprit du malade, et amortit sa passion dominante ; dès-lors il ne s'agit plus que de seconder par d'heureuses diversions l'impulsion déjà communiquée ; on le promène de distractions en distractions, et au milieu d'un repas, dans l'expansion d'une joie commune, et la réunion de quelques amis, on lui fait écrire une lettre de reproches et de rupture.

Il se trouve ainsi enchaîné ; le voile du prestige tombe, l'amour s'évanouit, et bientôt la raison reprend complètement son empire.

C'est alors que le médecin méritera le nom d'ισοθὲον, ou de médecin du corps et de l'esprit, qu'*Hippocrate* donnait à ceux qui s'occupaient non-seulement des maladies du corps, mais aussi de consoler et de guérir les peines de l'âme. Cependant, s'il était possible d'écarter les obstacles qui s'opposent à l'union désirée, le meilleur parti serait d'exaucer les vœux du cœur.

En fouillant l'histoire des temps plus reculés,

nous trouvons un beau modèle, un bel exemple de la médecine philanthropique dans la conduite d'*Érasistrate.*

Appelé près d'*Antiochus*, ce médecin ne s'empresse pas de combattre les accidens qu'éprouve le jeune prince, mais il s'attache à en découvrir la cause, à recueillir tous les phénomènes que les sens peuvent lui fournir, et à les comparer ensemble. Bientôt l'émotion que produit sur *Antiochus* la présence de *Stratonice*, dissipe tous les doutes d'*Érasistrate*, et lui découvre la source véritable de la maladie.

La main de la belle *Stratonice* assura le salut du jeune prince, et confirma la juste célébrité du médecin philosophe.

Les principes du traitement sont dans ces cas faciles à saisir. On doit proposer l'union désirée quand elle est possible ; dans le cas contraire, l'éloignement de l'objet aimé, les voyages, tous les sujets de distraction ; quelquefois un nouvel amour ; l'on doit surtout défendre l'inaction physique et morale.

En effet rien n'est plus propre à dissiper l'hypocondrie érotique qu'une activité continuelle ; elle est donc bien juste cette allusion de la mythologie, qui nous représente la divinité de la chasse comme ennemie de l'amour. Mais cette passion peut contribuer elle-même à la guérison de certains malades ; ainsi, quand l'ennui du

célibat, quand un veuvage prématuré ont causé l'hypocondrie, un mariage assorti et conforme à nos désirs peut être alors très-favorable ; de plus dans beaucoup d'autres cas, on pourra également s'applaudir d'avoir inspiré ce sentiment; ne sera-t-il pas un excellent préservatif, ou le meilleur remède contre une foule de chagrins, tels qu'une humiliation, une offense non méritées, une injuste destitution, les mauvais procédés de l'amitié. Rappelons à ce sujet ce que dit *Montaigne* dans son style naïf: « Ayant besoin d'une » véhémente diversion, pour m'en distraire, je » me fis par art amoureux et par estude, à quoy » l'âge m'aydait : l'amour me soulagea, et re- » tira du mal qui m'estait causé par l'amitié ». (Tome III, liv. III, page 73.)

Combattez, s'il est possible, l'hypocondrie qui provient de méditations abstraites, de chagrins, etc., par une passion nouvelle : celle des voyages, de la chasse, la culture des beaux-arts, du dessin, de la musique. Dans d'autres cas, mettez en jeu les mobiles les plus puissans, intéressez l'amour-propre ou plutôt le sentiment de l'honneur; envoyez le médecin hypocondre pour arrêter les ravages d'une épidémie meurtrière ; confiez à un jeune compositeur la musique d'un poëme intéressant, à un artiste l'exécution d'un grand ouvrage, à un savant une entreprise scientifique importante, etc. ; présentez au courtisan

morose les appas de l'ambition; enfin, chargez l'avocat, en proie au même mal, d'une cause importante, de la défense d'un illustre accusé, vous ferez ainsi diversion à leurs idées maladives, à leurs craintes habituelles, et vous favoriserez leur rétablissement.

Tous les moyens de diversion sont éminemment utiles à cette classe de malades; mais ce n'est pas ordinairement un ou deux de ces moyens, une ou deux tentatives, qui peuvent rétablir de suite l'économie, c'est leur concours, leur continuité. Aussi voyons-nous chaque jour les meilleurs effets de la fréquentation des spectacles, des réunions nombreuses ou d'une société intime, des différens modes de récréation, des jeux de paume, de balle, de billard, des diverses occupations mécaniques, mis en pratique concurremment, et avec tenacité.

Le retour vers le pays natal, ou l'espérance seule de revoir la terre de prédilection, dissipera presque toujours les affections hypocondriaques, suites de la nostalgie.

Lorsqu'une autre maladie, par sa réaction sur notre moral, a entraîné l'hypocondrie, il faut combattre l'impression produite sur l'esprit du malade, et attaquer en même temps l'affection première, dont la guérison assurerait la fin de la vésanie.

La crainte peut concourir au traitement de

cette névrose : ainsi, quand les malades se refusent à suivre les conseils qu'on leur donne, et surtout à rompre des habitudes casanières, il faut les effrayer, mais avec mesure, non sur leur état présent, mais sur l'avenir, sur les malheurs auxquels ils s'exposent en n'adoptant pas un genre de vie plus actif. Peignez à leurs yeux, quelquefois même avec exagération, les dangers de l'inaction, qui a produit ou qui entretient le désordre; représentez-leur que l'affection dont ils gémissent est en grande partie le résultat de la vie sédentaire; que le repos, comme l'excès de fatigue, amène du trouble dans l'économie, et que plus ils resteront inactifs, plus ils aggraveront leurs maux; prévenez-les enfin, qu'à la vérité leur maladie n'est pas inquiétante tant qu'elle reste simple, mais qu'une complication peut arriver, et que non-seulement leurs coutumes favorites n'y apporteront aucun obstacle, mais qu'au contraire elles la favoriseront.

Une femme de beaucoup d'esprit était affectée d'une hypocondrie dont le chagrin fut anciennement la source, et qui était entretenue principalement par un repos presque continu; rien ne pouvait la déterminer à quitter le coin de son feu pendant neuf mois de l'année. Je cherchai à lui persuader que sa maladie était sans danger présent, mais que l'ancienneté et la continuité du désordre pouvait en occasionner de plus

graves, et que le meilleur moyen de les prévenir était l'adoption d'un genre de vie différent, les longues courses, les promenades variées ou un voyage : bientôt il fut moins difficile de la décider à sortir, et un mieux sensible s'annonça dès-lors.

La peur bien dirigée peut encore agir utilement, par un autre mode d'action. Quand la crainte d'une maladie devient prédominante chez un hypocondriaque, occupez-le d'un autre sujet d'effroi ; faites-lui le tableau d'une affection plus dangereuse encore, et annoncez-lui qu'à cette frayeur vous en ferez succéder à volonté une troisième, une quatrième, etc. En procédant ainsi, vous l'obligez indirectement à se convaincre ou à convenir, au moins tacitement, qu'il se tourmente, sinon sans raison, du moins sans mesure, et que son imagination lui exagère ses souffrances, et plus encore les dangers de sa situation. La crainte et la frayeur peuvent donc non-seulement être utiles, mais même, dans beaucoup de cas, opérer une action salutaire.

Le grand art consiste quelquefois à communiquer à l'imagination une impulsion favorable; car alors l'imagination, comme la lance d'*Achille*, a seule le privilége de guérir les blessures qu'elle a faites.

En suivant une autre route on parvient également à diminuer les inquiétudes de ces malades : représentez-leur que des personnes atteintes de

la même maladie en ont cependant guéri parfaitement, et que d'autres, dont l'affection a été seulement modérée, ont néanmoins fourni une très-longue carrière. Non-seulement il faut les assurer et itérativement de cette vérité, mais on fera plus, on leur citera, nommera les individus, et il sera même très-utile de les mettre en rapports avec eux. Vous tendrez encore à écarter de leur esprit l'idée d'un mal irrémédiable, en leur faisant remarquer que l'exaltation générale de la sensibilité, et l'étonnante multiplicité de symptômes propres à leur vésanie, sont incompatibles avec une lésion organique, qui presque toujours masque ou dissipe tôt ou tard les symptômes sympathiques et locaux de la première.

Enfin on les rassurera encore en présentant à leur mémoire et leur rappelant fréquemment le pronostic de *Baglivi*. *Voyez* page 583.

J'ai engagé maintes fois ces malades à placer sur le manteau de leur cheminée cette sentence du célèbre praticien de Rome, et à échanger souvent les terreurs paniques qui les tourmentaient contre l'impression consolante qui résultait pour eux de cette lecture, et l'espoir dont elle leur retraçait constamment l'image.

Dans d'autres cas, pour agir plus efficacement sur l'imagination des hypocondres, il faut accorder quelque chose à leurs opinions, et même à

leurs erreurs, tout en combattant ces dernières : ainsi, convenez avec eux de cette vérité, à laquelle ils tiennent singulièrement, c'est qu'ils sont réellement malades ; mais tâchez aussi de leur démontrer qu'ils exagèrent quelquefois leurs souffrances, et presque toujours le péril qui peut en résulter. Dites-leur que les accidens dont ils se plaignent amèrement, et qui les tourmentent si cruellement, sont cependant de nature à céder aux médicamens les plus simples, à des habitudes actives, ou à un emploi plus raisonnable de leurs facultés mentales.

Par cette conduite, vous provoquerez leur confiance, et ils se persuaderont alors facilement que vous connaissez leur maladie, que vous la jugez bien ; et vous en préparez ainsi la guérison. Tandis qu'en agissant autrement, en leur disant constamment qu'ils sont malades imaginaires, et qu'ils ne souffrent pas, vous les révoltez, vous justifiez leur éloignement pour vos conseils, et leur versatilité ; ils se convaincront, et non sans quelque raison, que vous ne connaissez pas leur maladie. Du moins la jugerait-on mal, en la considérant comme une affection toujours idéale, chimérique, ou plutôt produite par la seule imagination.

Le médecin doit donc s'efforcer de gagner la confiance de ses malades : c'est en faisant naître ce sentiment qu'il pourra obtenir les guérisons

les plus étonnantes par les moyens les plus simples, souvent même par des médicamens sans action. Le succès dans ces cas est dû plutôt à l'impression produite sur l'imagination qu'à l'influence physique de la substance médicamenteuse. Nous avons vu dernièrement, aux consultations de l'Oratoire, un hypocondriaque qui nous déclara qu'il avait contracté une gonorrhée simple, pour laquelle il avait subi un traitement méthodique. Malgré les soins les mieux dirigés, et une guérison parfaite, cet homme devint sujet à une hypocondrie violente, qui fut en partie produite par l'idée qu'il avait encore le *sang gâté*. Nous feignîmes de partager son opinion, et nous lui ordonnâmes diverses préparations inertes, mais en apparence très-compliquées. Nous eûmes lieu de nous applaudir de ce stratagème, plus propre à réussir chez cet individu que tous les argumens de la meilleure logique.

On ne doit donc pas craindre de les tromper par une ruse innocente, et qui doit tourner à leur bénéfice. Tous les médecins ont eu maintes occasions de s'applaudir de pareils expédiens, inventés dans l'intérêt de l'humanité.

Il faut en outre déférer, dans quelques cas, à la confiance aveugle d'un malade pour tel ou tel médicament, pourvu toutefois que son action soit bénigne. On ne considère alors que l'effet moral, que l'influence exercée sur l'imagination.

Nous avons connu un hypocondre qui attribuait divers accidens imaginaires à des médicamens convenables, et qui se trouva mieux du moment qu'on lui prescrivit ceux dans lesquels il avait placé sa confiance. Si ceux-ci lui avaient été administrés à son insu, ils auraient eu le sort des remèdes précédens, et auraient pareillement échoué.

Quand un malade est tourmenté par des craintes continuelles, qu'il appréhende diverses maladies, enfin qu'il désespère de sa guérison, le médecin est placé entre deux écueils : en effet, si l'on abonde aveuglément dans son sens, on ajoute à son désespoir ; si au contraire on paraît regarder ses observations comme autant de fables, non-seulement on le laisse dans un état pénible ; mais, ce qui est encore plus fâcheux, on le désole, et souvent on anéantit ses espérances.

Comment l'homme qui souffre, et dont les fonctions sont tellement dérangées, qu'il est obligé de s'imposer toutes sortes de privations, qu'il ne dort pas, et qu'il dépérit, pourrait-il attendre sa guérison d'un médecin qui refuse de le croire malade, et qui regarde son mal comme un simple jeu de son imagination.

Les médecins doivent au contraire se persuader que l'hypocondrie est une maladie véritable, et accueillir avec attention le récit des malades; qu'ils soient surtout bien convaincus que rien

n'est moins propre à calmer l'inquiétude d'un être souffrant que l'incrédulité présomptueuse. En exposant ces écueils, nous avons indiqué implicitement la conduite qu'il sied au médecin de tenir. Il faut, nous le répétons, qu'il s'attache à concilier l'opinion du malade avec la vérité, qu'il lui présente sa maladie comme une affection réelle, des plus pénibles, mais peu dangereuse, et très-souvent susceptible d'une guérison prochaine et durable : en consolant ainsi l'esprit, on imprime souvent à l'organisation physique une impulsion avantageuse. L'imagination n'étant plus aussi alarmée, l'hypocondre renaît à l'espérance, et ne tarde pas ordinairement à éprouver les bons effets de cette déférence.

Par cette condescendance raisonnable, si on ne guérit pas constamment, du moins on n'aggrave jamais le mal, et toujours on console, on soulage, et on soutient l'espoir des malades : c'est en outre un procédé sûr pour gagner et fixer leur confiance ; celle qu'ils ont dans l'homme qui les dirige entraîne une prévention favorable pour les conseils et les médicamens qu'il prescrit. Cette disposition morale, et la sécurité qui en émane, sont également capables des plus heureux effets.

Dans d'autres cas il faut suivre une route opposée; c'est ainsi qu'on a quelquefois excité avec avantage chez ces individus un mouvement de

colère; mais on ne doit risquer ces essais qu'avec la plus grande circonspection. Cependant, quand tous les efforts du médecin auront échoué, quand les exemples cités, les autorités rapportées, et les ressources du raisonnement n'auront nullement ébranlé un hypocondriaque en proie à des craintes exagérées ou chimériques, on peut alors démentir ce qu'il avance, et après avoir usé de douceur et de ménagement, mettre dans la discussion de la fermeté et de la vivacité: le malade s'emportera; mais le médecin, qui a conservé son sang-froid, profite quelquefois de l'exaltation qu'il lui a communiquée pour combattre avec plus d'avantages et avec succès les argumens ou les craintes de celui-ci, comme nous le verrons dans l'observation ci-jointe:

M. G**, âgé de trente-six ans, fut doué d'une bonne constitution, d'un tempérament nerveux et d'un caractère un peu susceptible; il reçut une éducation très-libérale, et se fit constamment remarquer par un jugement des plus sûrs, et une grande élévation de pensées. A vingt ans il s'adonne à l'étude de la médecine, et obtient des succès aussi nombreux qu'éclatans. Au milieu de ses cours, il eut une première atteinte d'hypocondrie, dont l'origine ne peut être attribuée qu'à des contentions d'esprit trop soutenues, et dont la durée ne fut pas fort longue. Il éprouva aussi, à quelque distance de là, des

douleurs rhumatismales très-vives et bien caractérisées.

Plus tard il partage son temps entre la pratique de son art et la continuation de ses travaux, auxquels il consacre cinq heures soir et matin. Dans le milieu de la journée il voit ses malades, et n'accorde au repos qu'un temps très-limité.

Durant trois années de ce genre de vie, il jouit d'une très-bonne santé; l'exercice journalier, nécessité par les devoirs de son état, contrebalançait avec avantage les inconvéniens d'un travail de tête trop continu.

A vingt-huit ans, maître d'une fortune considérable, surtout comparativement au stricte nécessaire qui jusqu'alors avait été son partage, il renonce à sa profession, échange ses méditations et ses courses longues et occupées contre le repos, les habitudes tranquilles des riches, les soins ou plutôt les petits embarras domestiques. Bientôt sa santé s'altère, ses digestions ne s'exécutent plus aussi régulièrement, la sensibilité générale est singulièrement exaltée; mais le plus grand désordre, les phénomènes prédominans se manifestent vers la poitrine, et spécialement vers la région du cœur.

M. G** était tourmenté par la crainte d'une maladie organique, parce qu'un trouble sensible existait vers ce viscère; de plus, le pouls était serré, et souvent irrégulier. Telle était son exaltation

morale ou nerveuse, qu'il n'osait se coucher ni prendre d'alimens; il ne se risquait qu'en tremblant à boire un simple bouillon, parce qu'immédiatement après, ses anxiétés et ses souffrances augmentaient.

Il consulte un de nos confrères qui, sur la crainte d'une goutte vague ou remontée que témoigne le malade, lui fait appliquer le remède de *Pradier*. Ce moyen fut suivi du plus mauvais résultat, et dès-lors abandonné.

Deux autres médecins d'un mérite très-reconnu, sont appelés, et dans une consultation, décident l'application de dix sangsues au siége; cette opération diminua momentanément le désordre. Néanmoins, M. G** regretta qu'on n'eût pas pratiqué une saignée ou l'artériotomie; il eut également désiré qu'on lui appliquât cinq ou six moxas autour de la poitrine.

On prescrivit en outre des anti-spasmodiques, qu'on varia suivant les circonstances, et qui n'eurent aucun succès marqué. Ces deux médecins cherchèrent à rassurer l'esprit du malade; mais comme on le fait souvent en pareil cas, lorsqu'on partage les craintes. Pour nous, plus familiarisés peut-être avec les névroses, et nous appuyant plus sur le commémoratif que sur les accidens même de la maladie, qui étaient vraiment effrayans, nous nous crûmes fondés à soupçonner une affection nerveuse; soupçon qui nous fut en

partie inspiré par les renseignemens particuliers que nous communiqua madame G** ; ainsi, elle nous apprit que son mari, qui jadis faisait de longues courses, depuis quelque temps ne sortait presque jamais, qu'il se couchait de bonne heure et se levait très-tard ; qu'à la campagne, où il s'occupait beaucoup, il se portait toujours très-bien ; et qu'enfin autant il était dur à lui-même autrefois, autant il aimait actuellement tous les raffinemens du luxe et de la mollesse. Nous combattîmes pendant plusieurs jours les craintes du malade médecin ; dans nos discussions, nous apportions l'un et l'autre une certaine vivacité qui s'arrêtait tout près de l'aigreur ou plutôt d'un peu d'emportement.

Un jour je demandai à sa dame, si ces discussions ne fatiguaient pas notre malade, et si je ne devais pas en redouter les suites ; elle me répondit qu'il n'était jamais plus tranquille, ni plus long-temps tranquille qu'après s'être ainsi disputé ; je continuai donc mes visites, mes conseils, ou plutôt mes disputes. Bientôt une légère amélioration commence à s'annoncer. Sur ces entrefaites, j'engage M. G** à retourner aux champs et à y reprendre ses travaux manuels, ses habitudes actives. Un soir il en forme la résolution, s'occupe toute la nuit et les jours suivans des préparatifs de son départ, et dès-lors il renaît à la santé. Depuis quatre ans, M. G**, que

grand nombre de médecins connaissent très-bien, n'a pas éprouvé la moindre maladie.

Les preuves surabondent pour démontrer combien l'habitude des méditations profondes favorise le développement des affections hypocondriaques, et combien leur continuation est propre à perpétuer ces maladies ; mais l'expérience nous offre en même temps une consolation non moins certaine; en effet, le résultat de l'observation journalière nous atteste que la plupart des névroses provenant de cette cause ou s'affaiblissent ou se dissipent par un régime convenable, par un choix de médicamens appropriés, par la cessation des travaux du cabinet, enfin par l'exercice ou les voyages. Toutefois il ne faut pas croire que tous ces malades doivent entièrement renoncer à leurs études favorites ; il en est un petit nombre pour qui l'habitude du travail est indispensable, c'est l'interruption d'un travail trop prolongé ou continu, et non l'entier abandon de l'étude qu'il faut leur recommander.

Le travail, a dit *Hésiode*, est la sentinelle de la vertu ; nous ajouterons et de la santé. Le désœuvrement est une cause fréquente de cette maladie ; une vie active et bien remplie en sera souvent le meilleur préservatif, et le remède assuré. Ce conseil d'une occupation de l'esprit n'est point de notre part une contradiction, puisqu'on voit de ces malades qui ont un besoin presque irré-

sistible d'exercer leurs facultés intellectuelles, et pour qui une application exclusivement mécanique, ou des courses continuelles seraient insuffisantes. Il faut composer avec ces individus, leur permettre de se livrer à l'étude, mais exiger qu'ils compensent les réflexions du cabinet par l'exercice du corps, qui est le plus souvent indispensable et toujours utile. On évitera d'offrir à leurs méditations des objets abstraits, ou d'une conception difficile : l'étude de la géographie, de la botanique, la culture des beaux-arts, la lecture des comédies de *Molière*, *Regnard*, *Destouches*, et même celles de plusieurs de nos contemporains; les voyages du capitaine *Cook*, ceux du jeune *Anacharsis*, etc., offriront un aliment facile et agréable à leur imagination.

Mais de plus l'exercice modéré de nos fonctions intellectuelles a été dès long-temps considéré comme une consolation réelle contre les peines de l'âme : « C'est vous, disait Ovide à sa muse, » qui seule faites ma consolation, vous qui calmez » mes inquiétudes, vous qui êtes l'unique remède » à mes maux :

Tu solatia præbes, tu curæ
Requies, tu medicina venis.
Ovid., *lib.* iv, *Trist. eleg.*

C'est ainsi qu'un de nos philosophes prétendait qu'il ne connaissait pas de chagrins qu'une heure de travail n'affaiblît ou ne dissipât.

Un jeune homme devenu hypocondre par excès de méditations, était grand amateur de peinture ; je résolus de mettre à profit cette disposition, et l'engageai à suivre les travaux d'un de ses amis, qui copiait plusieurs des beaux tableaux du Muséum. Chaque jour notre malade traversait tout Paris, afin d'assister au travail du peintre. Ces longues promenades, cette étude interrompue fréquemment par des discussions relatives à cet art favori, secondées par queques autres moyens, ont d'abord amené dans l'état de cet individu une très-grande amélioration, et par suite une guérison complète.

Outre ces moyens moraux, il existe des agens mécaniques dont l'action est remarquable au moral, et qui sont quelquefois mis à contribution par le médecin. Voyons à ce sujet l'influence de la musique, qui, dans le traitement des maladies nerveuses, a produit de bons effets; cet agent est surtout applicable aux cas de mélancolie et d'aliénations mentales. Bien que les affections hypocondriaques n'en réclament pas l'emploi aussi fréquemment, elles peuvent néanmoins en éprouver une influence favorable. On connaît les effets surprenans de la musique grecque de la lyre du centaure *Chiron*, dont les heureux accords calmaient la colère d'*Achille* :

Puerum citharâ perfecit Achillem,
Atque animos molli contudit arte feros.

Les résultats non moins surprenans de la lyre de *Timothée* sur *Alexandre*, de la harpe de *David* sur *Saül*, sont des exemples célèbres, et qui suffisent pour autoriser le recours à ce procédé dans la curation de cette névrose.

Mais quel est le genre de musique le plus convenable, c'est celle qui porte à l'âme des impressions promptes, légères et agréables, telle que la musique guerrière, les airs dansans et villageois, ou ceux de nos opéra-comiques. Toutefois elle doit aussi être relative, ainsi que le genre d'instrument, à la susceptibilité particulière des individus, ou même à leur goût.

M. D** fut long-temps hypocondre et goutteux au plus haut degré; néanmoins il se traînait tous les jours à l'Opéra, qu'il aimait passionément. Tel était sur son organisation l'empire de la musique, qu'après le spectacle, il s'en revenait leste et dispos, et d'autant mieux portant, que la musique l'avait ému plus vivement.

Terminons par un dernier exemple. Philippe V était tombé dans une espèce de mélancolie hypocondriaque, qui le rendait inhabile à toute espèce de travail. La reine, après avoir en vain fait employer toute sorte de moyens pour le guérir, résolut d'essayer l'empire parfois si puissant de la musique. Elle engagea *Farinelli* à chanter, dans un appartement qui joignait celui du roi, les plus beaux et les plus touchans de

ses airs. Le monarque parut d'abord surpris, et bientôt ému : à la fin du deuxième air il fit entrer le virtuose, qu'il accabla de caresses et de complimens. Celui-ci chanta un troisième morceau, dans lequel il se surpassa. Le prince, transporté, lui permit de demander la récompense qu'il voudrait.

Farinelli, qui était prévenu, pria seulement Sa Majesté de se faire raser et habiller, ce qu'elle n'avait pas fait depuis long-temps, et de reparaître au conseil. Depuis cette époque, la maladie du roi diminua sensiblement, et le virtuose eut l'honneur de cette guérison.

Nous bornons ici l'exposé des avantages que nous offrent les moyens moraux appliqués à la cure de cette affection, et qui complète la thérapeutique générale de l'hypocondrie; cependant l'étonnante multiplicité des symptômes locaux et sympathiques de cette névrose, et l'intensité à laquelle ils parviennent quelquefois, exigent que nous leur consacrions un examen particulier, auquel nous ferons succéder quelques conseils relatifs aux maladies qui s'associent le plus fréquemment à l'hypocondrie.

CINQUIÈME SECTION.

Traitement des Symptômes.

Nous avons à tracer maintenant la conduite du médecin, lorsqu'il existera quelque phénomène

prédominant : or l'on conçoit facilement qu'une maladie aussi fréquente, dont la durée est quelquefois si longue, dont les nuances et les variétés sont si nombreuses, et les rapports sympathiques si multipliés, doit souvent présenter des symptômes ou accidens capables d'aggraver, d'une manière plus ou moins fâcheuse, l'état physique et moral de ces malades.

La plupart des symptômes considérés en masse ne méritent ni une attention particulière, ni un traitement spécial; ils se dissipent ordinairement d'eux mêmes, à mesure que le traitement général réussit, et que l'affection essentielle avance vers sa guérison ; toutefois il s'en rencontre souvent qui, par leur nature, leur influence, ou les résultats dont ils sont susceptibles, exigent des soins appropriés et des médicamens spéciaux. Cette thérapeutique particulière forme ce qu'on nomme la médecine du symptôme ; associée et subordonnée au traitement général de la maladie, elle constitue un des attributs du bon praticien ; mais appliquée exclusivement au lit des malades, elle ne peut former de grands maîtres, ni donner des résultats bien favorables. Si cette méthode a compté parmi ses zélateurs quelques médecins distingués, loin d'avoir contribué à leurs succès, elle n'a pu, au contraire, que les arrêter dans une foule de circonstances; et les partisans de la médecine symptomatique n'auraient presque

jamais réussi, s'ils n'avaient, tout en se persuadant suivre leur marche empirique, le plus souvent combattu la maladie elle-même, et non chacun de ses élémens.

En effet quel succès peut-on espérer de ce traitement partiel, de cette médecine du symptôme, qui ne s'élève presque jamais à l'idée totale de la maladie, si ce n'est parfois un soulagement momentané; et ne devra-t-on pas toujours craindre que le mal ne fasse de nouveaux progrès. Il vaut autant ne pas attaquer l'hydre que d'en abattre successivement une tête, s'il s'en reproduit une autre immédiatement après :

Cave ne, inter ramorum excisionem,
Crescat truncus.

BENET., *Theatr. tabidorum.*

En effet, bientôt les accidens reprennent leur intensité première, si l'on ne se hâte de soustraire les malades à l'empire des causes, et si l'on ne s'efforce de combattre simultanément tous les élémens de la maladie : *Ridenda verbo et damnanda versipellis illa medicina, quæ mox capiti, mox pectori, mox renibus aut alvo medens, non modò nihil medetur, sed plurimùm nocet.* (Febris Lausannensis, TISSOT.)

Si donc il est important que le médecin subordonne cette curation partielle au traitement général de la maladie essentielle, il est cependant

aussi de son devoir de s'opposer aux symptômes les plus urgens.

Suivons dans un certain ordre ces divers accidens, et voyons d'abord ceux qui émanent plus directement de la nature même de cette névrose.

Lorsque la sensibilité des organes situés dans l'épigastre et les hypocondres acquiert un trop grand développement, on cherche à diminuer cette exaltation locale par les adoucissans, les boissons délayantes ou anti-spasmodiques, les potions calmantes, les bains, les cataplasmes opiacés, les emplâtres analogues, les linimens anodins, etc. Quand il ne coexiste pas de réaction générale, de pléthore sanguine, et quand ces premiers moyens ne répondent pas à l'attente du médecin, il peut administrer alors, mais avec modération, les toniques, comme deux ou trois onces de vin de Malaga ou de Lunel. Plus tard, on établit des irritations dans le voisinage ou sur les extrémités, afin de déplacer celle qui assiége des organes plus importans. Il n'est pas d'un moindre intérêt d'arrêter le vomissement nerveux qui survient chez quelques malades, et qui, par le fait seul de ses retours, pourrait altérer le tissu même de l'estomac. Pour le dissiper, on emploie les calmans ou les toniques suivant qu'il est le résultat d'une irritation vive ou de la faiblesse. Les narcotiques à dose modérée offrent très-souvent un moyen salutaire, non-seulement

contre la maladie elle-même toutes les fois qu'une sensibilité trop vive l'a déterminée ou l'entretient; mais encore contre beaucoup de symptômes isolés de l'hypocondrie, et surtout contre la cardialgie : c'est ainsi qu'on prescrit fréquemment l'opium gommeux, le sirop diacode, le laudanum, les gouttes noires, ou de *Rousseau*. La thériaque est tout à la fois un narcotique et un fortifiant; un emplâtre préparé avec cette substance, et mis sur la région épigastrique, a dans plusieurs occasions dissipé au bout de quelques jours une cardialgie très-ancienne.

La potion anti-vomitive de *Rivière* a obtenu des succès marqués lorsqu'il a fallu enchaîner les mouvemens vicieux de l'estomac, ou faire cesser son mouvement anti-péristaltique. C'est une composition éminemment utile dans une infinité d'occasions, et principalement contre les différens vomissemens et contre le hoquet spasmodique; mais dont la préparation a subi plusieurs modifications. Je la prescris ordinairement de la manière suivante : dans une fiole n° 1, on verse eau distillée et sirop d'althæa, ãã ℥ j; puis on y ajoute carbonate de potasse ℈ j. Dans une autre, n° 2, on place suc de citron ℥ j, eau distillée et sirop ℥ ß. On fait prendre la fiole n° 1, et de suite celle n° 2.

On a encore conseillé contre le vomissement la potion dite de *Boërrhaave*, qui est plus dé-

sagréable, et ne réussit pas aussi fréquemment. Quand ces moyens sont insuffisans, on a recours à la limonade frappée de glace, à l'eau de menthe, aux amers, comme le vin d'absinthe ou de quinquina, au café, à l'extrait de quinquina uni à la rhubarbe, surtout dans les cas d'atonie; enfin, si le vomissement résiste à ces différens efforts, on applique sur l'épigastre un vésicatoire, qu'on transporte plus tard au bras, afin de s'opposer aux retours de ce phénomène.

Le hoquet est un accident nerveux peu inquiétant, quand il n'est qu'un symptôme de l'hypocondrie; mais lorsqu'il constitue une affection idiopathique, c'est une maladie très-redoutable. Dans le premier cas, il cède souvent à un verre de vin de Malaga. Je l'ai arrêté maintefois chez plusieurs hypocondriaques par ce seul moyen. On le fait encore cesser dans quelques cas en excitant fortement l'attention, en causant une surprise, une frayeur. Quand il résiste aux procédés les plus simples, il faut avoir recours aux potions calmantes et toniques, aux boissons à la glace, au musc, à l'opium, à la potion de *Rivière*, qui a dissipé chez un de mes malades un hoquet très-rebelle. Plus tard, on emploie les vésicatoires sur l'épigastre, et surtout les lavemens purgatifs les plus forts. Deux fois je suis parvenu à dissiper un hoquet opiniâtre, en excitant fortement les évacuations intestinales. Un de mes confrères a

réussi, dans un cas qui semblait désespéré, par l'application du moxa sur la région de l'estomac.

On oppose aux borborygmes qui fatiguent presque toujours ces malades, le cachou, le quinquina, le sirop d'éther, les huiles volatiles de semences de pimprenelle, d'anis, d'aneth, de fenouil, de coriandre ; les infusions de camomille, de menthe, de feuilles d'oranger, et les vins amers, de quinquina, etc. Quelques malades sont tourmentés par des rots ou rapports bruyans dont la sortie sonore est fort désagréable. *Zacutus Lusitanus* en cite un exemple (*Prax. med.*) ; la maladie fut long-temps rebelle, et céda à g̃ iv d'ambre et ʒ ij de vin de Falerne, pris tous les matins à jeun pendant un an. Les glaires, les mucosités, les aigreurs sont combattues avec succès par la magnésie et la rhubarbe, le cachou, la cannelle, ou par les préparations calcaires, à la dose d'un demi-scrupule avant chaque repas.

Le trop long séjour dans les intestins du résidu des alimens, ou la présence de sucs dégénérés et d'une bile irritante, etc., peuvent causer des coliques très-vives, et occasionner beaucoup d'inquiétude au malade ; il est donc urgent dans quelques cas de remédier à ce symptôme ; mais avant de combattre la constipation il faut en rechercher la cause : si elle provient de l'inaction, on recommandera l'exercice au dehors, ou une occupation active dans la maison ; lorsqu'elle est

la conséquence d'un état de spasme du tube intestinal, il faut prescrire les moyens les plus doux, l'usage du raisin, des pruneaux, des figues, des pommes cuites, du pain d'épice, de l'oseille; plus tard on passe à de légers laxatifs, etc. Dans certains cas d'atonie, on s'est bien trouvé de la rhubarbe, du quinquina, etc., et même de l'ipécacuanha, prescrits en infusion. On doit en général préférer aux purgatifs en boissons les lavemens de même nature, parce qu'ils n'irritent que les gros intestins, et n'agissent sur les intestins grêles que par sympathie; il en résulte souvent des évacuations suffisantes, et une irritation ou une débilité moindres dans le canal intestinal.

Contre la diarrhée on dirige les boissons gommeuses, légèrement aromatisées; s'il n'existe aucun état fébrile, on passe aux astringens les plus doux: un état de faiblesse très-avancé, mais exempt de fièvre, fait recommander des moyens plus actifs, comme la thériaque, le diascordium, l'écorce de simarouba, les narcotiques, et même les vésicatoires volans.

Les vers que l'on rencontre souvent chez les individus dont les organes de la digestion sont affaiblis, peuvent produire l'hypocondrie, ou au moins contribuer à son développement, ou la compliquer. Si le malade est affecté du *tœnia*, on le traite par les moyens appropriés : l'éther à la dose d'un ou plusieurs gros, suivant le profes-

seur *Bourdier*, est un des plus efficaces : celui de M[e] *Noufler* n'occupe plus que le second rang. On oppose en outre les anthelmintiques ordinaires aux ascarides, aux lombricoïdes, etc.; et quand le ver, quel qu'il soit, a été évacué, pour prévenir le retour de la même affection, on continue pendant quelque temps l'usage du quinquina, de la gentiane, ou du vin d'absinthe, de la mousse de Corse; quelquefois on administre de temps à autre le jalap, le mercure doux, ou la poudre de semen contra.

Les hémorrhoïdes nécessitent quelques considérations particulières ; elles sont sèches ou fluentes : dans ce dernier cas, elles amènent souvent une amélioration dans l'état du malade, ou même sa guérison ; dans le premier, elles peuvent indiquer la nécessité d'appliquer des sangsues. Lorsqu'elles sont très-grosses, douloureuses et squirrheuses, on est souvent obligé de les emporter; mais il faut avoir soin d'en laisser au moins une, celle dont l'endurcissement est moins avancé, et qui fournit un écoulement plus abondant.

Lorsqu'il existe une gène habituelle de la respiration, on s'efforce de reconnaître si elle ne dépend pas de quelques causes particulières, et s'il en est ainsi, on les combat plutôt que leurs résultats; mais si la dyspnée tient à l'exaltation de la sensibilité générale, à l'état nerveux du malade, on y oppose les infusions de menthe,

l'eau de fleurs d'orange, le sirop d'éther, l'inspiration de l'éther, et surtout l'exposition à l'air extérieur, et, autant que possible, dans une température douce ou au milieu de la végétation; enfin un exercice modéré. Quand l'oppression provient de la surabondance sanguine, on y remédie par des boissons adoucissantes, ou légèrement acides, et par la saignée : très-souvent un exutoire établi au bras est le remède le plus efficace contre la dyspnée habituelle.

Lorsque la toux est fréquente, qu'elle subsiste depuis plusieurs jours, on cherche à la dissiper en écartant les causes qui l'ont provoquée, ou qui l'entretiennent, et par le régime, une température chaude, les boissons pectorales, les potions incisives, excitantes, ou rendues narcotiques. On unit alors, avec avantage, l'extrait gommeux d'opium au kermès. S'il existe une douleur fixe vers un point de la poitrine, on a recours aux sangsues appliquées localement. Dans d'autres cas on dirige, dans le même but, les rubéfians, le cataplasme de farine de moutarde délayée avec du vinaigre, les emplâtres fondans, ou même le vésicatoire.

Les palpitations nerveuses cèdent souvent à l'influence des mêmes procédés modifiés, à l'eau distillée de laurier cerise, à la teinture de castor, ou de corne de cerf succinée, à l'éther phosphoré, ou à la teinture éthérée de digitale pour-

prée, à l'inspiration de l'éther, de l'acide acétique, à celle du vinaigre et du sucre en vapeurs; on emploie d'autres fois contre ce phénomène les frictions éthérées et narcotiques sur la région précordiale, les plaques aimantées, les topiques réfrigérans, et surtout les saignées, quand il y a pléthore générale ou locale, habituelle ou accidentelle, ainsi que les sangsues qu'on applique, suivant les circonstances, à l'anus, à la vulve, ou même sur la région du cœur. Les irritations établies aux extrémités sont, dans quelques cas, aussi très-efficaces.

On observe encore chez certains hypocondriaques des crampes, soit vers la région du cœur, soit aux bras, ou dans d'autres parties; parmi les topiques préconisés contre cet accident, on distingue les bains tièdes, l'application des substances aimantées, les linimens éthérés, et même opiacés quand il y a douleurs; mais lorsque ces crampes dépendent d'une affection, ou même d'une lésion de l'origine des nerfs, il faut recourir à des moyens plus actifs, aux bains de vapeurs, aux vésicatoires, et principalement aux moxas appliqués sur le siége de la maladie.

Les syncopes sont assez rares dans ce genre d'affection; cependant il faut quelquefois les prévenir, et surtout les combattre par les excitans des sens, les odeurs spiritueuses, l'acide acétique, l'eau de Cologne, de mélisse, l'éther, l'ammonia-

que. On fait prendre quelques gouttes de ces substances étendues convenablement, ou du vin, du bouillon ; on excite l'action cutanée par les frictions, et surtout le jeu des poumons par l'inspiration d'un air frais. Plus tard, on fortifie le malade s'il est débile ; enfin si les accidens sont produits par la pléthore sanguine, la surcharge des premières voies, on y oppose les méthodes de curation indiquées en pareil cas.

Plusieurs malades éprouvent dans la tête, et surtout au moment où ils viennent de s'endormir, une ou deux détonations analogues à un coup de pistolet. Si cet accident se reproduisait d'une manière réglée, à une heure précise, on accélérerait ou on retarderait celle du sommeil; on pourrait encore essayer de prévenir ce symptôme désagréable en amenant le repos par excès de fatigue, ou à la suite d'une longue promenade. Du reste ce phénomène n'est point inquiétant, et se dissipera de lui-même à mesure qu'on réussira dans le traitement général de la maladie.

Contre les vertiges, les éblouissemens, ce vague de la tête, désigné sous le nom d'*ivresse hypocondriaque*, nous recommanderons les frictions, sur le front et la tête, pratiquées soir et matin avec l'alcool camphré, l'eau de Cologne, de melisse, le baume de *Fioraventi*, de muscade, l'essence de girofle, la teinture de cannelle, etc.

Les tremblemens dépendent le plus souvent d'une origine complexe, d'un état d'irritation nerveuse, ou d'exaltation de la sensibilité organique, à laquelle se joint une atonie partielle ou générale : on les affaiblit ordinairement par l'union, à l'intérieur et à l'extérieur, des opiacés et des fortifians.

Si les tintemens et les bourdonnemens d'oreille sont assez fatigans pour amener l'insomnie, on peut essayer le suc d'oignon blanc, dont on verse tous les jours trois ou quatre gouttes dans l'oreille. Des médecins ont retiré de bons effets d'un peu de coton trempé dans la teinture de quinquina et de cannelle, dans celle de castoréum ou le laudanum, et introduit dans le conduit auditif. Quelques malades en ont été débarrassés, en plaçant sous leur oreiller une montre dont le mouvement était dur et bruyant; la sensation la plus forte absorbait la plus faible : enfin, d'autres fois on a opposé avec succès, à ces phénomènes devenus très-incommodes, les vésicatoires, et même le cautère actuel sur l'apophyse mastoïde, ou derrière la nuque.

On sait que le sommeil est indispensable à l'homme, et qu'il est le résultat de la fatigue des organes de la locomotion et des facultés intellectuelles. Lorsqu'un malade est privé de ce repos, il faut lui conseiller l'exercice des agens locomoteurs et de l'entendement ; si l'insomnie persiste

on a recours aux narcotiques administrés à faible dose, ou plutôt à doses progressives, qu'on diminue par la suite, à mesure que l'individu se livre à l'exercice, ou qu'il a recouvré le sommeil. Sans doute il ne faut point abuser des substances opiacées, mais dans tous les cas, il vaut mieux procurer aux malades un sommeil artificiel que de les abandonner à une insomnie bien plus capable d'aggraver leurs maux; on doit d'autant moins y répugner qu'il suffit le plus ordinairement de prescrire l'opium pendant un petit nombre de jours, pour ramener l'habitude du calme.

Il existe après le repas, dans certaines hypocondries, une propension très-pénible au sommeil; elle résulte du peu de repos que prennent ces personnes pendant la nuit, ou dépend de toute autre cause, soit de l'état nerveux, de l'atonie, d'une disposition habituelle, ou d'un état de pléthore sanguine. Dans le premier cas, il suffira d'assurer le sommeil; dans le second, on y remédiera par la saignée, ou par l'application des sangsues à l'anus, s'il y a pléthore; on détruira l'effet de l'habitude par l'exercice ou par l'impression de la musique, qui facilite souvent la digestion. Si la somnolence tenait à un état nerveux ou atonique, on y opposerait soit le traitement même de la maladie, soit les calmans ou les excitans, comme le café, si la coutume n'en existait pas. On pourrait encore dissi-

per cette propension au sommeil par la promenade à l'issue du dîner, ou par un exercice tel que celui du jeu de paume, du volant ou du billard, et surtout par l'équitation.

A la douleur de tête habituelle et nerveuse on oppose les sternutatoires, l'usage intérieur des anti-spasmodiques, les pédiluves; les sangsues, s'il coexiste un état pléthorique.

Quand l'exaltation mentale prédomine et fait craindre la manie; quand ces malades s'abandonnent à des frayeurs paniques, ou à une crainte unique, et qui avoisine la mélancolie ; il faut multiplier les efforts et les soins, opposer le calme de la raison à leur exagération, à leurs craintes; enfin les rassurer du mieux possible, en variant les ressources morales, les réflexions rassurantes, et les moyens de diversion.

Telles sont les principales considérations que nous semblent exiger les symptômes les plus marquans de l'affection hypocondriaque; il nous reste à examiner quelles modifications peuvent apporter dans le traitement de cette névrose les maladies qui la compliquent le plus fréquemment.

SIXIÈME SECTION.

Traitement des Complications.

Nous avons remarqué déjà l'hystérie et la mélancolie parmi les complications dont la nature

se rapproche plus ou moins de celle propre à l'affection hypocondriaque.

Le traitement de l'hypocondrie compliquée avec l'hystérie se déduit de la combinaison des moyens que nous avons indiqués, en exposant l'histoire de l'une et l'autre affection. Le mariage, dans ce cas, fixera le plus souvent un terme prochain aux accidens de l'une et l'autre vésanie. Relatons ici une observation d'*Hoffmann* : Une femme âgée de trente ans, très-sensible, irritable, et née de parens mélancoliques, vécut sans progéniture, et fut très-affligée de la mort inopinée de son mari ; il s'ensuivit la suppression des règles, des anxiétés, l'insomnie, le dégoût des alimens, et une sorte de délire. Bientôt mouvemens convulsifs de la figure, puis convulsions violentes, qui ne furent dissipées ni par la saignée, ni par aucun autre moyen. Elles revinrent vers l'époque des règles, avec une intensité voisine de la fureur. On employa les bains, les acidules; elle voyagea, consulta plusieurs médecins, et n'obtint qu'un peu de soulagement : enfin elle se remaria, et fut dès-lors entièrement guérie. Cette affection est intitulée *épilepsie* ; mais pour nous, c'est une hypocondrie compliquée d'une hystérie *épileptiforme*. (Obs. 9, t. III, *de Epil.*)

Dans les hypocondries mélancoliques et maniaques, les symptômes du désordre de la digestion sont masqués, et quelquefois suspendus, par

suite de l'excitation cérébrale. Il faut s'occuper spécialement des mesures propres à arrêter ou à dissiper les progrès du désordre mental.

Le traitement des aliénations ne peut être indiqué que d'une manière générale et peu précise: il doit varier suivant l'âge du malade, son sexe, son tempérament, ses habitudes, sa profession, le pays qu'il habite, et surtout suivant la cause physique ou morale qui a produit le désordre, suivant l'espèce particulière d'aliénation, et son caractère avec atonie ou avec excitation des forces vitales, etc.

Les principales ressources de la médecine contre ce genre d'affections sont les saignées générales ou locales, et proportionnées à l'état des forces; les évacuans, les boissons rafraîchissantes, adoucissantes, les anti-spasmodiques, quelquefois les médicamens toniques, les applications réfrigérantes sur la tête, les rubéfians aux extrémités inférieures, les bains tièdes, l'exercice, les promenades champêtres, les soins du jardinage, ou une occupation mécanique, tous les agens propres à faire diversion, à dissiper les chagrins; enfin, une bonne direction donnée aux facultés morales et intellectuelles.

Le succès de ces moyens est d'autant mieux assuré que l'aliénation est récente, accidentelle, et non héréditaire, que la cause est amovible, et peu susceptible de reparaître, que le sujet est jeune

et vigoureux. Quand l'affection du cerveau paraît sympathique et non essentielle, les chances de réussite sont prédominantes; l'espoir de la guérison est surtout fondé lorsque l'aliénation dépend de la suppression d'une hémorrhagie qu'on peut aisément rétablir, etc.

Au nombre des complications les plus ordinaires de l'hypocondrie, et qui en sont une sorte de conséquence, nous avons noté les phlegmasies abdominales aiguës et chroniques, et les altérations organiques des viscères de l'abdomen : on reconnaît leur présence aux symptômes qui leur sont propres, et dont nous avons fait déjà mention en traitant des complications, pag. 448, etc. Aux phlegmasies intestinales aiguës il faut opposer le repos, la diète la plus sévère, les boissons adoucissantes et mucilagineuses, les lavemens, les demi-lavemens, les fomentations et les cataplasmes de même nature, quelquefois les bains tièdes entiers ou de siége, les saignées générales ou locales proportionnées à l'intensité des accidens; et quand l'excitation est affaiblie, les irritations ou vésicatoires dans le voisinage, aux cuisses, aux jambes : rarement sur l'abdomen. Les vésicatoires sont des phlegmasies cutanées qui tendent à faire cesser les inflammations intestinales, etc. On les préparera, dans ces cas surtout, de manière à ce qu'ils n'exercent aucune influence sur les organes urinaires et géni-

taux (1). Ils seront entretenus quelque temps et pansés mollement.

Le traitement des inflammations intestinales chroniques doit être basé d'après les mêmes principes : on peut, à la vérité, être un peu moins sévère sur le régime; mais il convient encore de ne permettre que les alimens les plus légers, en très-petite quantité, et avec beaucoup de précaution. On devra, dans l'un et l'autre cas, bien prendre garde aux récidives, qui sont si fréquentes et si redoutables; et ne s'occuper du

(1) Presque tous les pharmaciens de Paris tiennent maintenant des vésicatoires dits *anglais*, ou par incorporation, et qui mettent les malades à l'abri de ces inconvéniens. Je joins ici une des formules qu'on peut employer dans leur préparation, renvoyant, pour plus de détails, au Mémoire que j'ai fait insérer dans le *Journal général de Médecine*, tom. 50, page 248.

℞	Poix de Bourgogne........	℥ j
	Résine....................	ʒ iij
	Cire jaune................	℥ j ʒ v
	Térébentine...............	℥ ß
	Onguent basilicum.........	℥ ij
	Cantharid. porphyr........	℥ ij
	Huile de lavande..........	q. s.

Il convient aussi d'employer une pommade *sans cantharides*, car celle qu'on trouve dans la plupart des pharmacies, sous le nom de *pommade de Garou*, contient une certaine quantité de ces insectes.

traitement de l'hypocondrie qu'après l'entière et parfaite guérison de la phlegmasie.

Dans les altérations organiques de l'abdomen, comme dans celles des autres viscères, la médecine peut revendiquer quelques succès, quand le désordre n'est qu'imminent ou peu avancé; mais lorsque le mal a jeté des racines profondes, ou qu'il mine l'économie depuis long-temps, l'art reconnaît les limites qui lui sont opposées, et ne peut les franchir; le médecin est réduit à pallier les accidens, à dissiper, ou au moins à diminuer les souffrances, à tromper, à consoler l'esprit de ces malades; enfin à prolonger et à adoucir leur existence. Heureusement le terme qui doit attester l'impuissance des efforts de la science est souvent ignoré, et quelquefois très-éloigné.

Dans les circonstances favorables, mais trop rares, notre seul but est d'enrayer les progrès du mal, en écartant les causes physiques et morales qui le favoriseraient, en prescrivant le repos, une nourriture réparatrice, mais non excitante, et à dose très-modérée; les bouillies, avec les différentes farines de froment, de maïs, le gruau ou l'avoine, le salep, le vermicel, la semouille, etc., faites très-claires, avec addition d'un peu de beurre ou de sucre, enfin la diète lactée. On y joint en outre les boissons adoucissantes et mucilagineuses, les lavemens et demi-lavemens, les fomentations et les cataplasmes de

même nature, ou composés avec les feuilles de ciguë et de morelle, etc.; les emplâtres fondans, de ciguë, d'opium, de camphre; les bols de savon, d'extrait de ciguë et d'opium gommeux. Les potions anti-spasmodiques et légèrement narcotiques, celles de *Rivière* ou de *Boerhaave*, etc., sont souvent très-efficaces, ainsi que les bains tièdes, les exutoires et les vésicatoires placés dans le voisinage, et parfois sur l'abdomen. Rarement prescrit-on les saignées ou les sangsues, sinon dès le principe, quelquefois les sucs d'herbes, et spécialement dans les lésions du foie, de la vésicule, du pancréas et de la rate. Si on veut solliciter les évacuations alvines, on a recours aux purgatifs les plus doux, et de préférence en lavemens ou en frictions à la partie interne des cuisses. Mais le médecin laissera toujours luire aux yeux du malade quelques rayons d'espérance; il le consolera, et recommandera les précautions hygiéniques, la respiration d'un bon air, la tranquillité d'âme, enfin les affections douces.

Il est très-ordinaire de rencontrer des personnes du sexe qui, vers la cessation des règles, éprouvent une foule d'accidens dépendant de l'époque critique imminente, présente ou passée : dans ces cas de complication, les saignées au bras ou au pied, et l'application des sangsues à l'anus, sont susceptibles d'un effet très-utile, quand surtout leur emploi est bien motivé.

Tantôt les femmes éprouvent des chaleurs très-incommodes, des maux de tête violens, de la somnolence, des étourdissemens, des palpitations, une forte gêne de la respiration ; tantôt elles sont affectées d'embarras dans le système veineux abdominal, d'engorgemens du foie ou de la rate, et d'hémorrhagies supplémentaires du nez, des poumons ou de l'estomac, qui ajoutent encore à l'intensité des symptômes nerveux propres à l'hypocondrie.

Ces accidens disparaissent ordinairement quand on enlève la cause qui les occasionne, lorsqu'on diminue la surabondance du sang par l'un des moyens que nous avons indiqués.

On peut rencontrer le même désordre, mais plus rarement, chez les hommes, à la suite d'un flux hémorrhoïdal supprimé, ou quand la nature fait effort pour établir cette hémorrhagie. L'indication dans ce cas est évidente, et quelques sangsues appliquées au siége sont presque toujours d'une très-grande efficacité.

Quand à la maladie nerveuse il se joint une disposition dartreuse ou des dartres véritables, le traitement est difficile, et nécessairement plus long que dans un cas simple.

Il faut alors prendre en considération les deux affections, et ne choisir que des médicamens qui conviennent à l'une et à l'autre, afin de les traiter simultanément. Une macération légère de quin-

quina avec du lait et addition de gomme arabique, de sucre ou de sirop, conviendrait assez bien; on y joint ordinairement le régime végétal, l'usage du lait, les sucs d'herbes, le cachou, la rhubarbe, les sirops anti-scorbutique, de fumeterre, de chicorée, de quinquina, les pastilles soufrées, les décoctions amères, le calomel; à l'intérieur et en bains, les eaux sulfureuses, etc. On a recours quelquefois aussi à l'application des exutoires. Si cependant l'on pouvait concevoir des inquiétudes sur les résultats d'une de ces maladies, on choisirait alors les moyens les plus efficaces pour arrêter les progrès du plus grand mal.

Les affections siphilitiques peuvent coexister avec l'hypocondrie : elles la modifieront, l'aggraveront même, ou n'exerceront sur cette névrose aucune influence. On doit, dans tous les cas, traiter d'abord la maladie dont les progrès sont parfois très-dangereux; mais ce traitement, surtout en hiver, où le malade est obligé à une vie sédentaire, contrarie singulièrement la cure de la vésanie. Si cependant la débilité était grande, les accidens nerveux très-prononcés, et la siphilis stationnaire, il serait préférable d'en ajourner le traitement jusqu'après la guérison de la névrose, et d'attendre le retour des forces.

Un de mes collègues m'a rapporté l'observation d'un homme fort et robuste, chez lequel

l'hypocondrie paraît avoir été déterminée et entretenue par une affection vénérienne masquée : l'emploi des spécifiques fit disparaître l'un et l'autre désordres. Il faut alors consulter, pour le choix de l'agent anti-siphilitique, la disposition du malade, afin de ne pas fatiguer les organes de la digestion, déjà très-affaiblis, ou pour ne pas exalter davantage la sensibilité nerveuse : les frictions méritent, dans ces cas surtout, la préférence. On y joint les sudorifiques très-rapprochés, et on y associe avec avantage les bains tièdes, les anti-spasmodiques, et l'extrait gommeux thébaïque à dose convenable.

Quand l'hypocondrie vient se joindre aux affections goutteuses, ou quand celles-ci sont les dernières en date, le traitement n'est pas pour cette raison très-différent. *Barthez* rapporte qu'il est divers symptômes nerveux et mélancoliques (ou hypocondriaques), qui surviennent dans la goutte chronique des organes digestifs : dans ces cas, dit-il, il faut combiner le traitement, associer les anti-spasmodiques et les calmans aux toniques intérieurs, et aux attractifs extérieurs; varier suivant les cas les pédiluves, les frictions avec la teinture de cantharides, les sinapismes, les vésicatoires. On ne peut rien ajouter à ces principes généraux de traitement également avoués par le raisonnement et l'expérience. Quand la goutte est le principe des affec-

tions nerveuses, il conseille, d'après *Stoll,* d'employer, pendant les attaques, l'opium, le musc, la liqueur de corne de cerf succinée, etc.; hors des attaques, le régime anti-goutteux, les gommes des plantes férulacées, le quinquina, les martiaux, et les autres toniques appropriés.

Les complications aggravent presque toujours la maladie première. Ce précepte offre cependant un très-petit nombre d'exceptions. M. *Dumas* (*Doctr. des mal. chroniq.*) a vu une hypocondrie qui, associée à une fièvre consomptive, tendait rapidement vers une terminaison funeste; l'estomac et les muscles abdominaux furent saisis d'un spasme violent, semblable à la crampe, qui, arrêtant les progrès de la fièvre, suspendit ceux de la consomption, et modifia la vésanie de manière qu'elle pût céder ensuite à l'usage des anti-spasmodiques et des tempérans qu'on avait employés jusqu'alors sans aucun fruit. Mais dans ce cas, peut-on admettre l'existence d'une complication? N'est-ce pas plutôt une affection incidente qui agit d'une manière critique par suite de ce principe, qui fait qu'une irritation plus vive dissipe presque toujours une irritation moins forte. Enfin, quand une phthisie pulmonaire, ou plutôt une disposition à cette maladie, est associée à l'hypocondrie, il faut combiner le traitement de cette dernière avec celui qui convient à l'affection de poitrine, et pour lequel

nous renvoyons page 201 ; mais comme celle-ci a une marche beaucoup plus rapide, et présente souvent des résultats fâcheux, elle a droit aux soins les plus empressés du médecin.

Après avoir étudié le traitement de cette névrose, et les moyens applicables, soit à ses symptômes prédominans, soit à ses complications, il nous reste, pour en terminer la thérapeutique générale, à considérer par quels procédés on peut prévenir son invasion, ou plutôt ses retours.

SEPTIÈME SECTION.

Traitement préservatif de l'Hypocondrie et de ses rechutes.

Le traitement préservatif de cette vésanie n'est pas, sous quelques rapports, susceptible de considérations aussi étendues ou aussi directes que celui de l'hystérie : cette dernière attaque les personnes du sexe, le plus souvent avant leur entier développement ; tandis que l'autre affecte spécialement l'âge adulte, c'est-à-dire, qu'elle se déclare lorsque l'organisation a acquis son complément : aussi n'est-il pas également facile de la prévenir. C'est pourquoi nous exposerons simultanément les règles de conduite les plus propres à s'opposer à l'invasion première, et aux retours des névroses hypocondriaques; ceux-ci sont assez fréquens : j'en connais du moins plusieurs exemples, et je rappelle ici l'observation, page 718.

Quelquefois une rechute est plus grave, comme dans le fait que je viens de mentionner; dans d'autres cas, la récidive peut être moins rebelle ou moins longue, ce qui toutefois dépend de l'intensité ou de la multiplicité des causes.

Le premier soin que l'on doit se proposer, c'est de fortifier la constitution, quand il existe de l'affaiblissement; on s'efforce en même temps de régulariser toutes les fonctions, on évite les dérangemens de la transpiration, des sécrétions ou des hémorrhagies habituelles, etc. D'autres fois on éloigne toutes les causes, les impressions antipathiques ou irritantes, etc.

L'expérience a démontré que l'hypocondrie, quoique moins sujette aux rechutes que la mélancolie, et surtout la manie, n'en était cependant pas exempte; on les préviendra en écartant les causes spéciales qui ont donné naissance à la maladie; par un bon régime, une vie active, et enfin par la modération dans les affections du cœur et dans l'exercice de l'entendement.

Les hommes qui donnent à l'étude ou à des travaux d'administration ou de cabinet une grande partie de leur temps, compenseront les inconvéniens d'une application mentale trop soutenue par des exercices variés, des promenades fréquentes, ou des occupations mecaniques. Une attention extrême à supporter courageusement les contrariétés et les peines de la vie, à les affai-

blir, ou au moins à en diminuer les effets par l'empire de la raison et les ressources puissantes de la diversion, constitue également un des moyens prophylactiques par excellence. L'étude modérée, la fréquentation des sociétés, des spectacles, les voyages, tous les moyens de diversion sont également susceptibles d'affaiblir, d'attiédir les effets d'un violent chagrin, d'une passion orageuse. On préviendra les retours de cette névrose lorsqu'ils pourraient être favorisés par l'onanisme, en rappelant à celui qui est coutumier de ce vice la honte dont il se couvre. On recommandera en outre aux femmes et aux personnes habituées à des hémorrhagies ou à des écoulemens habituels, de ne commettre aucune imprudence capable d'interrompre ces sortes d'évacuations naturelles, d'où dépend l'intégrité de leur santé. Engagez une jeune femme, qui fut hypocondriaque, à nourrir son nouveau-né; les soins de l'allaitement et de la maternité seront un excellent préservatif du retour de cette vésanie.

Le traitement des récidives ne diffère pas en général de celui de l'affection elle-même; on pourra de plus dans ce cas faire tourner au profit du malade la situation où il se trouve, en lui rappelant la première atteinte qu'il a essuyée, les inquiétudes qui l'ont tourmenté, et la terminaison heureuse de la maladie. On doit de préfé-

rence employer les moyens qui ont déjà réussi, avec les modifications qui seront commandées par la nature différente de l'âge, des causes ou des accidens.

Nous terminons ici l'histoire de l'hypocondrie, comme nous avons fait, au sujet de l'hystérie, par un résumé qui nous rappellera les principales divisions de ce travail, ses traits les plus notables, en un mot par l'analyse succincte de cette maladie.

CHAPITRE XII.

Résumé de la deuxième Partie.

L'HYPOCONDRIE est une maladie nerveuse, *sui generis*, distincte des diverses affections avec lesquelles on l'a confondue.

Son étymologie, d'υπο, sous, χονδρος, cartilage, nous indique en partie le siége qu'elle occupe; en effet, elle affecte les organes situés entre les hypocondres et dans ces cavités, ou plutôt leur système nerveux.

Sa synonymie est nombreuse; les auteurs semblent s'être proposé de rappeler un de ses symptômes ou de ses effets dans la dénomination qu'ils avaient adoptée; d'où l'on peut conclure qu'ils ont reconnu, au moins tacitement, la nécessité de choisir des mots qui fussent en rapports avec les idées qu'ils voulaient exprimer.

Les nosographes ont peu varié sur le rang que

cette maladie doit occuper dans un cadre méthodique. De nos jours on se rallie généralement à l'avis du professeur *Pinel*, qui la place dans les névroses; ordre : vésanies.

Depuis *Hippocrate*, tous les médecins avaient bien distingué l'hypocondrie et l'hystérie. *Sydenham* le premier a voulu les identifier, et a, malheureusement, fait partager son erreur à ses contemporains. Il était réservé à l'auteur de la *Nosographie philosophique* de signaler cette méprise, que les bonnes dissertations sorties de l'École de Paris ont amplement rectifiée.

Les sources d'où dérive cette vésanie sont nombreuses : les unes ne constituent que des dispositions; les autres sont des causes déterminantes. Parmi les premières on distingue une sensibilité physique très-vive, les professions ou métiers qui n'exigent presque aucune locomotion; les extrêmes de la température, les variations brusques de l'atmosphère, les dérangemens de la transpiration, les refroidissemens, un froid trop vif, une chaleur trop intense, l'impression de l'humidité. Sur la première ligne des causes productrices de la maladie on range la vie sédentaire, et surtout quand elle succède à des habitudes très-actives, physiques et morales; exemple, les militaires et les négocians retirés du service ou des affaires; parfois aussi une trop grande fatigue.

La surcharge habituelle de l'estomac, ou les excès de table, la pénurie des alimens, et une nourriture grossière amènent cette vésanie.

Les mêmes effets proviennent quelquefois de l'abus des liqueurs alcooliques, ou de la privation totale de ces boissons, surtout quand on y joint l'usage d'une eau de mauvaise qualité, ou l'habitude des travaux manuels les plus pénibles. Une boisson très-froide ou à la glace, prise dans le moment d'une soif ardente ou d'une forte transpiration, et avalée subitement, peut être suivie des mêmes conséquences; on aggrave alors le mal si on se livre au repos.

Les médicamens, par une administration inconsidérée, deviennent quelquefois aussi l'origine de cette maladie : tel est l'usage trop prolongé des boissons délayantes, des astringens, comme le baume de Copahu, des substances toniques, comme le quinquina, prescrites trop tôt ou en trop grande quantité. Ne peut-on pas admettre en outre qu'une fièvre intermittente soit remplacée par une hypocondrie, sans que le traitement ait eu aucune part à cette succession. Poursuivons l'examen des causes, et indiquons comme propres encore à déterminer ou à aggraver cette névrose, un usage indiscret ou trop multiplié des narcotiques, des purgatifs, des émétiques, des substances irritantes, comme le sublimé, etc.

Elle provient aussi de différens troubles sur-

venus dans notre économie : ainsi la marche d'une maladie, et surtout des affections cutanées, intervertie spontanément ou par des efforts inconsidérés, la suppression ou cessation prématurée d'un exutoire, d'une suppuration ou d'un écoulement quelconque à la surface de la peau, l'arrêt spontané de la transpiration ou d'une sueur habituelle aux pieds, aux aisselles, etc.

Nous citerons encore, comme source très-féconde de l'hypocondrie, le dérangement des règles, et surtout celui du flux hémorrhoïdal, et en général des hémorrhagies; la négligence d'une saignée périodique; une perte de sang trop considérable par suite de l'application des sangsues, des saignées trop réitérées ou trop copieuses, une hémorrhagie accidentelle ou naturelle, l'onanisme et toute déperdition trop considérable.

Les circonstances suivantes exercent, sous ce rapport, une action moins énergique; telles sont l'altération des sucs gastrique, pancréatique, l'âcreté de la bile ou sa trop grande abondance; des concrétions biliaires, des vers, etc.

La prédominance du tempérament biliaire, la susceptibilité des organes abdominaux, la compression habituelle exercée sur ces viscères par des ligatures ou par des corps extérieurs, comme dans certaines professions; un état chlorotique,

plus souvent une débilité générale ou du système digestif seulement ; les efforts impuissans de la nature pour établir un flux hémorrhoïdal, une hémorrhagie, un écoulement, ou la crise d'une maladie; la pléthore sanguine; le transport de certaines affections cutanées, rhumatismales ou goutteuses, etc. ; les fièvres gastriques ou muqueuses, enfin les phlegmasies des organes de l'abdomen mal jugées conduisent au même désordre.

De l'analyse des causes physiques passons à un examen également rapide des causes morales. Les impressions antipathiques n'ont, à ce sujet, qu'une influence indirecte ou secondaire, mais l'empire de l'exemple, et surtout la lecture des livres de médecine, et le spectacle habituel des malades, est pour les gens du monde et pour les médecins une cause des plus puissantes.

Une timidité ou une pusillanimité démesurée seconde puissamment l'action de ces dernières causes. Nous ferons encore remarquer comme dispositions un caractère morose, mélancolique, l'habitude de s'ennuyer de tout et partout. Non-seulement le défaut d'exercice, mais encore l'isolement où sont beaucoup d'ouvriers, favorisent ce dérangement de la santé. L'habitude des contentions d'esprit, si familière aux hommes de cabinet, les travaux administratifs, même sans forte application mentale, disputent le premier

rang parmi les circonstances qui amènent la production de cette vésanie. On ajoute à leur action en se livrant à l'étude, à l'issue des repas, ou dans une position vicieuse.

Notons en outre une imagination ardente, et les professions qui provoquent son exaltation, comme celles de poète, de musicien, etc.

Le plaisir ne peut déterminer l'hypocondrie qu'autant que son impression est brusque ou extrême, ou qu'il succède à un sentiment contraire ; mais le regret d'avoir quitté un pays ou une personne, objet d'un vif attachement, y concourt plus souvent.

Toutes les affections pénibles de l'âme, dont l'influence est si fréquente et si variée ; l'ennui, le vide du cœur, un amour contrarié, des chagrins domestiques, les revers de fortune, les tourmens de l'envie, de la jalousie, des emportemens journaliers, une ambition trompée dans ses calculs ; les chagrins politiques, suite des proscriptions, des exils, des destitutions, de l'envahissement de son pays ; la perte de nos parens, de nos amis, d'un enfant chéri ; la peine qui résulte d'une maladie chronique, exempte de douleurs vives, contribueront en plus ou en moins à l'invasion de cette névrose.

La crainte exerce à cet égard une action très-manifeste. Le plus souvent, c'est la peur d'une maladie dont on entend faire des récits, ou dont

on a sous les yeux le spectacle journalier : tantôt c'est la crainte d'un péril réel, tantôt celle d'un danger imaginaire ou au moins exagéré; d'autres fois c'est la frayeur des ravages qui sont attribués, avec ou sans raison, à des traitemens mercuriels. Enfin, nous mentionnerons ici l'empire d'une disposition héréditaire physique et morale.

Les causes varient suivant l'âge, le sexe, le tempérament, les différentes professions, le pays, le climat, les habitudes, etc. Leurs effets sont tantôt accélérés ou augmentés, tantôt ralentis ou anéantis par diverses circonstances. Souvent une seule cause détermine la maladie, d'autres fois plusieurs concourent à son développement.

Mais où réside l'hypocondrie? Le cerveau, les nerfs, les différens viscères de l'abdomen, etc., ont tour à tour été réputés le siége de cette affection, dont l'essence, la nature intime, n'a pas cependant varié selon les systèmes prédominans. Elle réside, suivant nous, dans les organes de l'abdomen, spécialement dans l'estomac, et consiste dans une affection, une exaltation de leurs propriétés vitales, et surtout de la sensibilité organique.

Le plus souvent son invasion s'opère lentement ; les malades n'accusent pendant longtemps qu'un trouble léger dans leurs digestions, et une sensibilité obtuse à l'épigastre ou aux

hypocondres. A une époque plus ou moins éloignée, ils se plaignent d'éprouver des vents, des rots et des borborygmes. L'appétit est parfois dérangé; cependant, chez un assez grand nombre, il se maintient; dans d'autres cas, il y a alternative de voracité et d'inappétence. Un malaise local, ou qui réagit sur le cerveau, s'annonce pendant la digestion : s'il survient peu de temps après le repas, on doit en conclure que l'estomac est l'organe affecté; mais quand il se manifeste deux ou trois heures après le dîner, on est en droit de présumer que le principal trouble réside dans le canal intestinal. La plupart de ces malades ressentent des tensions, des contractions, des douleurs sourdes, ou même des palpitations dans l'abdomen, et surtout vers l'épigastre et les hypocondres; les secrétions sont en général peu altérées; l'urine est ordinairement limpide; le plus souvent il y a constipation.

Plus tard, la maladie se propage aux organes voisins : dès-lors, resserremens spasmodiques de la poitrine, gêne de la respiration, toux sèche, palpitations; pouls irrégulier, et rarement manque total des pulsations à l'artère radiale; sentiment de constriction vers le col peu prononcé, et encore moins fréquent.

État variable de la figure, qui tantôt porte l'empreinte du désordre, tantôt n'en laisse apercevoir aucun indice.

Maux de tête, pesanteurs, étourdissemens, bourdonnemens, embarras, vertiges, éblouissemens, sensibilité étonnante des cheveux ou plutôt du tissu sur lequel ils sont implantés.

Douleurs plus ou moins mobiles, superficielles ou profondes, de nature extrêmement variée, rarement avec développement considérable de la sensibilité animale ou relative; sensations anomales, fourmillemens, engourdissemens, crampes, saccades, froids irréguliers ou chaleurs erratives, sortes de paralysies dans les membres abdominaux et thorachiques, faiblesse et instabilité plus ou moins grande dans la progression, quelquefois chutes fréquentes sur les genoux; sommeil ordinairement troublé par des rêves, quelquefois insomnie, agitation, cauchemar, bruits singuliers simulant une détente ou la détonation d'une arme à feu, craquemens, rarement accès de somnambulisme. Exaltation générale de la sensibilité. Augmentation des accidens, lors des changemens de température, au renouvellement des saisons, et surtout quand le vent souffle sud-ouest; par suite des impressions morales un peu vives; ou chez les femmes à l'approche des règles.

Tôt ou tard les organes de nos relations extérieures participent à ce trouble; les sens acquièrent ordinairement une grande susceptibilité. Le désordre mental se prononce plutôt et davan-

tage, quand l'hypocondrie provient d'une cause morale. Les craintes les plus bizarres, relatives à *leur moi physique*, poursuivent ces malades, et le moindre trouble de l'organisation leur semble l'annonce d'une maladie grave ou mortelle. Tristes et ennuyés, recherchant la solitude, fuyant le mouvement ou l'exercice, ils gémissent sur leur situation, mais n'attentent presque jamais à leurs jours. Ils se plaisent à entretenir de leurs souffrances, sollicitent des remèdes, et se plaignent d'un vague, d'un vide, d'une sorte d'ivresse qui leur ôte parfois toute aptitude au travail. L'entendement est troublé; mais le dérangement des fonctions intellectuelles n'est jamais essentiel; c'est l'imagination qui est le plus affectée, et toujours sympathiquement.

Leurs maux peuvent être exagérés, mais ne laissent pas d'être réels. Ils en parlent souvent avec emphase, avec exaltation, et ont en général une manière de s'exprimer toute particulière; un *modus dicendi* qui leur est propre. D'autres portent une attention minutieuse à observer tout ce qui est relatif à leur santé. Parmi leurs craintes les plus familières, nous distinguerons la crainte de la folie, des syncopes, et des accidens attribués au mercure. Les femmes redoutent en outre les maladies qui leur sont particulières.

Nous n'admettons qu'une seule espèce d'hypocondrie, et nous ne nous arrêterons pas à ses

variétés qui n'offrent rien de notable. Les phénomènes accidentels les plus singuliers sont l'hydrophobie ou plutôt l'horreur de l'eau, des quintes de toux assez vives, un hoquet spasmodique, des gargouillemens sonores, au point d'être insupportables ; des hémorrhoïdes sèches ou fluentes, et parfois très-douloureuses ; les irrégularités de la menstruation, l'influence souvent favorable de la grossesse, etc. etc.

Cette névrose se termine par une guérison quelquefois prompte, plus ordinairement tardive, ou se convertit en d'autres maladies dont la mort est trop fréquemment le terme. Ses crises les plus communes sont les éruptions, les clous, les abcès, la salivation, une sécrétion abondante d'urine, les écoulemens des surfaces muqueuses, les diarrhées, les vomissemens, les différentes hémorrhagies, les règles, et plus souvent le flux hémorrhoïdal.

L'exaltation de la sensibilité organique des viscères abdominaux et pectoraux favorise le développement de leur sensibilité animale, et par conséquent leurs inflammations aiguës et chroniques, ou l'altération de leurs tissus.

Parmi les complications de l'hypocondrie, on distingue celles qui s'en rapprochent par leur nature ou par l'identité et l'analogie de siége ; d'autres ne s'y trouvent associées que par suite de leur extrême fréquence ou de leur coïncidence.

Mais prévenons qu'à mesure qu'il s'établit une autre affection, et spécialement une phlegmasie ou une lésion organique, on voit d'une part augmenter les signes locaux de celle-ci, et de l'autre s'affaiblir les phénomènes sympathiques de l'hypocondrie, qui, de toutes nos maladies, est la plus féconde en résultats sympathiques.

L'hystérie et la mélancolie, plus rarement les aliénations et l'épilepsie, compliquent l'hypocondrie. Les phlegmasies chroniques et les lésions organiques de l'abdomen sont distinctes de cette vésanie, avec laquelle on les a confondues : mais elles la compliquent fréquemment, et en sont de plus une terminaison assez ordinaire.

Nous noterons parmi ses complications accidentelles les dartres, les paralysies, les fièvres intermittentes, les vers.

Pour établir son diagnostic, nous avons suivi deux procédés, l'analyse et l'exclusion. La première, c'est l'appréciation des principaux symptômes que présente un malade; la seconde est l'art de distinguer une maladie au milieu des diverses affections avec lesquelles on pourrait la confondre, par suite d'analogies ou de similitudes spécieuses. C'est cette dernière méthode que nous emploierons d'abord, pour tracer le cordon qui sépare l'hystérie et l'hypocondrie.

Les névroses utérines se manifestent principalement à l'époque de la puberté et à l'âge de re-

tour; l'hypocondrie, commune aux deux sexes, se déclare le plus souvent chez l'adulte, et succède à la vie sédentaire, aux travaux forcés du cabinet, aux affections pénibles de l'âme, à la suppression des hémorrhoïdes, à l'abus des médicamens intérieurs, etc.; tandis que l'hystérie tient communément au dérangement des règles, à la continence et aux chagrins d'amour. En général, les causes de l'hypocondrie sont plus nombreuses et plus variées, et attaquent un bien plus grand nombre d'individus.

Dans l'hystérie, le plus souvent l'invasion est brusque, les accidens parviennent très-promptement à leur plus haut degré, et se terminent dans l'espace de deux à trois heures ou de deux à trois jours; ils reparaissent ensuite à une époque plus ou moins prochaine. Telle est du moins leur marche la plus constante. L'accès s'annonce fréquemment par un trouble, un fourmillement vers l'utérus, le sentiment d'une boule qui de l'hypogastre s'élève, par un mouvement oscillatoire, jusqu'à la gorge, où existe une constriction violente; il s'y joint une perte de connaissance, rarement complète, et des mouvemens convulsifs ordinairement très-violens.

A la fin de l'accès, on observe un flux abondant d'urine, claire et limpide, et des évacuations utéro-vaginales, accompagnées quelquefois d'une sensation voluptueuse. Ces évacuations,

et le retour des règles forment les crises les plus fréquentes de l'hystérie, qui se termine très-souvent par le retour à la santé. Quand, par suite de son intensité ou d'une complication, cette névrose devient funeste, ses traces se rencontrent constamment vers l'utérus et ses annexes.

Chez les hypocondriaques, la maladie marche lentement ; mais elle se prolonge bien davantage. Elle est continue, avec redoublemens irréguliers: au début, trouble varié des digestions; plus tard, exaltation de la sensibilité générale, aberrations mentales, multiplicité étonnante des symptômes. Lorsque l'hypocondrie devient mortelle, ce qui n'arrive qu'à la suite d'une complication, le désordre existe presque toujours dans les viscères de l'abdomen.

Leur traitement diffère également : dans l'hystérie, en rappelant les menstrues, on est souvent très-utile; mais le remède souverain c'est l'union désirée, ce sont les plaisirs de l'hymen. Une vie active, les voyages, et les différens modes de diversion, sont parfois aussi d'une application avantageuse, mais secondaire : ces moyens constituent au contraire les ressources les plus puissantes, les plus directes et les plus constantes de l'hypocondrie ; il faut cependant y joindre les procédés susceptibles de rappeler les hémorrhagies, et particulièrement le flux hémorrhoïdal.

Si nous cherchons à faire ressortir les nuances

qui distinguent l'hypocondrie de la mélancolie, nous remarquerons que dans celle-ci les causes sont plus souvent morales que dans la première. Comme sources particulières de mélancolie, nous citerons un amour-propre exagéré, l'habitude de la crainte, une frayeur vive, les remords, tous les grands événemens d'un siècle, l'influence des erreurs ou des opinions religieuses, qui est nulle ou presque nulle, quant au développement de l'hypocondrie. Celle-ci nous offre un trouble manifeste, mais lent, des fonctions digestives, l'exaltation de la sensibilité générale, des aberrations mentales, des terreurs paniques relatives à la santé. Très-souvent l'invasion de la mélancolie a lieu d'une manière rapide; il y a délire exclusif et permanent sur un objet particulier, et sur une série d'idées qui s'y rattachent, délire partiel, relatif *au moi moral,* aux affections du cœur ou aux fonctions de l'entendement; tantôt une passion dominante, souvent une propension à la défiance sur les motifs les plus frivoles; une bouffissure ou une timidité également démésurées, et dans certains cas, un amour exalté du pays natal, ou un penchant très-prononcé au suicide; ce qui forme trois espèces particulières.

La mélancolie se complique spécialement avec d'autres aliénations, et est susceptible aussi de curation. Il faut, pour guérir le mélancolique,

employer des subterfuges, affaiblir, détruire sa passion dominante, vers laquelle son imagination tend toujours à revenir, comme l'aiguille aimantée vers le pole.

Si l'analogie de siége et de quelques symptômes a pu faire confondre l'hypocondrie et les phlegmasies chroniques de l'estomac, la différence de nature et de leurs principaux phénomènes aurait dû prévenir cette méprise. Afin de la faire éviter, rappelons les caractères distinctifs de ces affections.

Les phlegmasies chroniques attaquent tous les âges, et particulièrement les hommes qui fatiguent beaucoup, et qui souvent reprennent trop tôt leurs travaux à la suite d'une maladie; ceux qui sont mal vêtus, exposés aux intempéries de l'air, et qui, se nourrissant d'alimens grossiers, en jeûnent quelquefois pendant plusieurs jours, comme les militaires en campagne; enfin, ceux qui, privés habituellement d'une nourriture restaurante et de boissons toniques, en font excès dans d'autres cas. Les sudorifiques ou stimulans donnés mal à propos, dans le moment d'une irritation, l'abus des médicamens qui troublent par une action immédiate les organes digestifs, sont encore des causes plus spéciales de ces phlegmasies.

Dans celles-ci, trouble des digestions plus intense, désordre fixe et limité; soif, chaleur et

fréquence du pouls plus prononcées ou plus constantes, et surtout la nuit; insomnie plus physique que morale, redoublemens sensibles, altération plus grande de la figure, dépérissement rapide.

Terminaisons en général plus promptes, et souvent mortelles. Tout annonce ici, non une exaltation de la sensibilité organique, mais une affection locale de la sensibilité animale. Les délayans, la diète ou la nourriture la plus légère, le repos du lit, sont la base du traitement applicable aux phlegmasies chroniques. Qui ne sent maintenant combien diffèrent ces deux genres de maladies? Mais ces affections si dissemblables se compliquent, et c'est cette circonstance qui, échappant même à l'œil des observateurs attentifs, a jusqu'ici occasionné de fréquentes erreurs.

Il est un autre ordre de lésions qui peuvent encore, par leur siége, donner lieu à des méprises, bien que leur nature soit toute différente: ce sont les altérations organiques des viscères abdominaux.

Ne pouvant passer ici en revue leurs signes particuliers énoncés pages 547, etc., nous nous bornons à leurs caractères généraux. Ici, les symptômes sont encore plus locaux, plus fixes, plus constans, plus continus; il s'y joint tôt ou tard le trouble prédominant d'une fonction importante, la perte de l'appétit, l'anorexie, la car-

dialgie, souvent l'ictère, et les douleurs dans l'hypocondre droit ou dans la région de la rate, etc.; douleurs d'abord sourdes, puis vives, et enfin lancinantes; la difficulté croissante des digestions, quelquefoïs les vomissemens, et la constipation avec alternatives assez rares de diarrhée. Dans ces cas, les plaintes des malades peuvent nous éclairer; un pressentiment intérieur semble souvent les avertir : aussi leurs plaintes sont calmes, constantes, invariables, et offrent fréquemment l'accent de la résignation ou du désespoir.

Passant également sous silence le parallèle de l'hypocondrie avec les affections qui s'en rapprochent, mais faiblement, nous nous arrêtons à son pronostic.

Celui-ci varie suivant l'âge et la constitution de l'individu, l'état général des forces vitales, la cause, le degré et l'ancienneté de la maladie; selon les circonstances favorables ou fâcheuses où l'on est placé, les différentes professions, une atteinte première ou plusieurs attaques consécutives; enfin les complications modifient encore le jugement du médecin. Nous avons rapporté l'opinion de *Tissot,* qui nous semble avoir jugé trop sévèrement cette vésanie, à moins que son pronostic ne soit applicable à l'affection nerveuse compliquée. Celui de *Baglivi* est très-rassurant, et, considéré dans son application exclusive à l'hypocondrie simple, se rapproche bien da-

vantage de la vérité, ou plutôt en est l'expression fidèle.

Les lésions organiques que présentent à l'autopsie les personnes qui succombent dans un état d'hypocondrie, sont très-variées, et se rencontrent le plus souvent sur les viscères de l'abdomen ; elles ne sont presque jamais la conséquence de cette névrose, mais dépendent d'une autre maladie.

Nous arrivons au traitement général de l'hypocondrie, que nous avons divisé en traitement, 1°. de la maladie ; 2°. des symptômes ; 3°. des complications. Dans des considérations préliminaires, nous posons en principe qu'il doit être varié suivant la cause, parce que la soustraction de celle-ci favorise ou produit souvent la guérison : *Sublatâ causâ, tollitur effectus ;* suivant le climat, la saison, la constitution, l'idiosyncrasie, l'état général des forces, et les dispositions accidentelles physiques ou morales.

Les lois de l'hygiène sont une des parties essentielles du traitement. Si le froid modéré est favorable à l'action du système digestif, un froid trop vif, l'humidité, la pluie, la briéveté des jours pendant l'hiver, sont autant de circonstances contraires, parce qu'elles forment autant d'obstacles aux promenades, aux voyages, etc.

On recommandera à ces malades, et surtout dans la belle saison, un bon air, tel que celui de

la campagne, dont l'influence agit sur notre physique, et même sur notre moral; une habitation salubre et bien située, au midi dans les pays froids ou tempérés, à l'est ou à l'ouest, et même au nord, dans les climats opposés. Du reste, en combattant l'extrême chaleur par les précautions d'usage, ils éviteront les imprudences d'où résultent les refroidissemens; et en militant contre l'intensité du froid par une chaleur douce, égale, ils ne passeront jamais brusquement dans un milieu très-condensé, à moins qu'ils ne soient bien couverts ou aguerris contre ces oppositions de température. Mais rien ne peut balancer sous ce rapport les bons vêtemens, et spécialement l'usage habituel, immédiat et plus ou moins général de la flanelle. Les frictions sont encore une pratique bien entendue; elles sont au système cutané, comme les différens modes d'exercice à l'économie toute entière, l'excitant le plus utile.

Mentionnons d'une manière spéciale l'exercice, cette puissante ressource, dont chaque jour atteste un nouveau succès, mais qui demande à être modifiée selon la force des individus, leur profession, le degré de la maladie, etc. Il n'est pas, en outre, indifférent de s'y livrer dans telle ou telle saison, à une heure ou à une autre, avant ou après le repas, le jour ou la nuit; exemple, à Naples. Mais citons comme très-favorables les voyages, le cabotage, l'équitation, les voitures,

surtout découvertes, depuis les calèches jusqu'aux *carioles ;* les longues promenades au milieu des champs. Qu'elles aient toujours un but, et que le malade y soit en compagnie agréable. Notons encore la chasse, la pêche, le jardinage, les différens jeux de société, ceux de cartes, les occupations mécaniques ou domestiques. Ces dernières sont surtout utiles quand le mauvais temps nous consigne dans nos maisons, ou quand la profession d'un individu lui interdit la possibilité de tout exercice. C'est alors qu'un changement d'état, plus facile dans les classes les moins éclairées de la société, offre une bonne ressource.

Les règles diététiques ne sont pas moins importantes sous le rapport de la quantité et de la qualité de nos alimens : le point important, c'est de ne pas trop exciter l'appétit par la variété ou la préparation des mets ; il faut seulement le satisfaire, et ne jamais surcharger son estomac : trois ou quatre repas légers sont préférables à un ou deux trop copieux. Les légumes herbacés, les viandes douces, le poisson, les œufs frais, les bons fruits bien mûrs ou cuits, et surtout le raisin, formeront la base de la nourriture, à laquelle on joindra l'eau rougie ou le vin pur à dose modérée, relative aux forces de l'individu, à la nature des accidens.

Il faut en outre aider toutes les fonctions, toutes les sécrétions ou excrétions, celles surtout

dont le trouble a favorisé ou déterminé cette vésanie.

L'emploi des médicamens est soumis à des règles générales et particulières : ainsi il est le plus souvent subordonné à la connaissance de la source d'où provient le désordre ; il doit être en outre raisonné, conforme à la nature de la maladie ou des accidens, et non aux doctrines régnantes. On variera leur choix ou leur mode d'administration suivant le tempérament, les dispositions individuelles, et l'idiosyncrasie ; il faut surtout en être économe dans l'hypocondrie produite par des causes morales, par la vie sédentaire, etc.

En se fixant dans le choix des médicamens d'après la nature des causes les plus ordinaires de la maladie qui sont débilitantes, on est conduit à prescrire fréquemment les toniques. En effet, ceux-ci trouvent leur application toutes les fois qu'il y a débilité ; ils sont au contraire contre-indiqués lorsqu'il y a excitation générale.

Les anti-spasmodiques et les narcotiques, seuls ou unis aux fortifians, réussissent contre l'exaltation de la sensibilité organique accompagnée d'atonie, de douleur, sans mouvement fébrile. L'opium n'est pas, comme on le croit vulgairement, un simple palliatif ; c'est un médicament curatif et presque exempt d'inconvénient, s'il est administré d'une manière opportune. Mais avant

de le prescrire, il faut détruire les circonstances qui pourraient contrarier son action. S'il entraîne la constipation, on remédie facilement à celle-ci par les lavemens mucilagineux, laxatifs, etc.

Les absorbans, comme la magnésie et les poudres calcaires, jouissent d'une propriété implicitement annoncée dans leur dénomination, et sont prescrits dans l'état moyen des forces; s'il est rare qu'ils guérissent employés exclusivement, ils ne sont presque jamais nuisibles, et prêtent souvent leur appui à l'action des autres substances.

On administre les délayans aux individus à fibre sèche, dont le tempérament est sanguin, bilieux, sujets aux affections cutanées, qui sont *échauffés*, ou qui ont abusé des nourritures âcres, des liqueurs alcooliques, etc., ou chez qui l'on a prodigué les remèdes irritans.

Contre l'hypocondrie simple l'émétique ne convient presque jamais; à peine est-il applicable à l'embarras gastrique, accident, ou complication. Nous donnons alors la préférence à une infusion d'ipécacuanha, qui expose moins aux accidens consécutifs. L'abus des purgatifs, conséquence fâcheuse d'un système tombé en ruines, n'en doit pas faire proscrire l'usage réfléchi : ainsi, ils seront admissibles, et plus souvent sous forme de lavemens ou de suppositoires, chez les personnes peu excitables, avec prédo-

minance du système graisseux, et habituellement constipées.

L'usage du lait, qui s'assimile facilement à notre substance organique, nous fournit un médicament et un aliment également précieux, et dont l'utilité est bien constatée, particulièrement chez toutes les personnes plus ou moins entachées d'un vice dartreux.

On trouve, pour cette classe nombreuse d'individus, une ressource puissante dans l'emploi intérieur et même extérieur des eaux sulfureuses. Les eaux acidules gazeuses conviennent spécialement aux estomacs débiles, peu irritables. Les hommes avec prédominance lymphatique, et atonie du système digestif, se trouveront fort bien des eaux ferrugineuses : celles de Passy, épurées, pourront, dans bien des cas, être éminemment utiles. Les eaux salines, de Sedlitz, etc., seront indiquées aux hypocondres replets, avec embarras, empâtement des premières voies ; mais ce qui ajoutera surtout au bon effet des eaux minérales, c'est le voyage, le mouvement et les impressions morales qui en émanent.

A l'examen des moyens intérieurs joignons celui des agens extérieurs. J'ai dit que les exutoires étaient en général beaucoup trop négligés, et j'en pourrais citer nombre de preuves (1) ;

---

(1) Le docteur *Ribes*, l'un de nos chirurgiens les plus

cependant on devra les employer dans les constitutions avec prédominance du tissu cellulaire, et dans les cas de rhumatismes ou de dartres.

Les bains tièdes sont recommandés aux sujets atrabilaires, etc., et sont fréquemment avantageux. Les bains froids, ceux d'eau courante et de mer sont également susceptibles des meilleurs résultats, quand la température est fort élevée. Les bains d'eaux minérales pris à propos ne seront pas moins favorables.

Le traitement moral forme le complément de notre thérapeutique, et n'est pas susceptible d'un moindre nombre d'applications utiles ; il se compose de tout ce qui peut agir sur nos sens et modifier nos sensations ou affections, et des impressions diverses que reçoivent nos passions et nos facultés intellectuelles.

Il importe que ces malades recherchent les lieux fréquentés, animés, les sites les plus variés, les spectacles, les réunions nombreuses, ou la société de quelques amis, et de préférence celle des personnes gaies, franches, ouvertes ; qu'elles fuient les hommes atteints des mêmes maux, la lecture des livres de médecine, en un mot, l'influence de l'exemple. Elles devront se livrer à

---

instruits et les plus distingués, a été long-temps tourmenté par une névrose du système abdominal ; depuis l'application d'un vésicatoire, que je lui ai conseillé, il se porte fort bien.

l'exercice, faire de fréquentes promenades, s'occuper constamment ou à des travaux manuels ou à des jeux récréatifs, afin de songer moins souvent au trouble de leur santé. A un petit nombre on permettra une application modérée de leur entendement.

Contre les peines de l'âme il faut employer les consolations de l'amitié, tous les modes de diversion, les voyages. Quand l'hypocondrie provient d'un amour malheureux, il faut conseiller l'union désirée par le malade; si des obstacles s'y opposent, un nouvel attachement apportera bientôt un remède certain.

Il faut en outre rassurer l'imagination effrayée des hypocondres par le langage de la raison, en leur donnant la preuve que leur maladie, bien que très-fâcheuse, n'est point aussi grave qu'ils le pensent; leur citer la sentence de *Baglivi*, et la longevité à laquelle sont parvenues des personnes qui furent sujettes aux mêmes maux. Mais gardez-vous de n'ajouter aucune foi à leurs récits, à leur maladie, car vous éloigneriez leur confiance, et loin de leur être utiles, vous aggraveriez leur mauvaise disposition physique et morale. Tantôt on abonde dans leur sens pour les ramener doucement et insensiblement à une opinion plus exacte, plus conforme à la vérité; tantôt on combat franchement leurs opinions ou plutôt leurs erreurs; d'autres fois on a lieu de s'applau-

dir d'avoir apporté dans ces sortes de discussions de la chaleur, de la vivacité, et même un peu d'emportement. Telles sont les règles principales que nous avons développées en exposant le traitement général de la maladie; mais il est en outre quelques considérations relatives à la médecine du symptôme.

Ainsi l'on combattrait une cardialgie violente par l'usage intérieur et extérieur des opiacées à doses convenables. On opposerait au vomissement nerveux, au hoquet spasmodique, les mêmes moyens, souvent aussi la potion de *Rivière*, et parfois les irritations à la surface cutanée. Les toniques, les amers sont ordinairement les agens par excellence contre l'atonie intestinale avec surabondance de gaz et borborygmes; ils seraient contre-indiqués dans les cas d'irritation générale ou locale; et les délayans, les bains tièdes seraient alors bien placés. Les syncopes réclament les excitans, secondés plus tard par l'usage des fortifians; aux vertiges on remédie par les frictions alcooliques vers le sinciput; aux bourdonnemens d'oreilles, par les applications analogues, etc. On ramène le sommeil par l'exercice des sens, des facultés intellectuelles, et le retour des mouvemens physiques; plus tard, par un demi-grain ou un grain d'opium gommeux. Enfin on dissipe la somnolence par une vie active; par les toniques et l'usage du café, s'il y a fai-

blesse; par les saignées et les laxatifs, s'il y a pléthore.

Quand l'exaltation mentale ou la prédominance d'une idée font craindre la manie ou la mélancolie, il faut insister sur les ressources morales et sur l'exercice. Dans le premier cas, on recommandera spécialement le calme de l'âme, de fréquentes promenades dans les champs, l'éloignement de toute dissipation trop bruyante; dans le second, au contraire, on prescrira de préférence le séjour d'un pays très-pittoresque, très-animé, l'habitude des spectacles, tous les modes de diversion.

Contre les complications, on dirige le traitement de l'hypocondrie combiné avec les moyens déduits de la nature de l'autre affection : ainsi, l'hypocondrie hystérique se guérit le plus souvent par le mariage. L'affection dartreuse oblige à modifier le traitement de la vésanie. On ajoute à des habitudes actives les bains tièdes, les médicamens dits dépuratifs, les sulfureux à l'intérieur et extérieurement.

Il faut en outre subordonner le traitement de la névrose à celui de la complication, quand celle-ci présente quelques dangers, comme dans les cas d'inflammations des viscères abdominaux, de dispositions à la phthisie pulmonaire, etc.

Le traitement préservatif de l'hypocondrie et de ses retours consiste, d'une part, à fortifier la

constitution, à régulariser toutes les fonctions, à éloigner toutes les circonstances qui peuvent les déranger, et surtout à prévenir le trouble des hémorrhagies, de la transpiration, les irritations abdominales; de l'autre, à modérer, à compenser l'habitude des méditations par un exercice du corps régulier, journalier; à combattre un attachement malheureux par le sentiment de l'amitié, etc.; et le chagrin que nous cause un ami, par la passion de l'amour; à opposer à toutes les peines morales les consolations affectueuses, le langage de la raison, le calme de l'âme, les principes d'une philosophie bien entendue, et les distractions adroitement amenées. Mais en outre le médecin et le malade redoubleront de soins pour écarter tout agent propre à rappeler dans l'économie de nouveaux désordres.

Enfin nous terminons ici l'histoire des maladies nerveuses *proprement dites;* sous cette dénomination, sous ce double titre d'*affections hystériques* et *hypocondriaques,* nous avons rangé un grand nombre de maladies : nous les avons vues, tantôt se présenter sous la forme d'espèces ou de variétés différentes, tantôt se dessiner par des nuances encore plus multipliées ; souvent elles étaient simples, quelquefois elles s'associaient entre elles, plus souvent elles se réunissaient à d'autres désordres, ou ceux-ci venaient s'y adjoindre; et c'est alors surtout que leur ter-

minaison, ordinairement favorable, se trouvait cependant plus ou moins éloignée. Sans doute un pareil cercle est limité, mais on conçoit quel nombre prodigieux d'objets sont compris dans sa sphère; c'est en quelque sorte le cercle de *Popilius* qui renfermait la destinée de tout un peuple; à ce cercle des maladies nerveuses se rattachent aussi le sort, l'existence d'une population encore plus nombreuse.

Si j'ai conduit mes lecteurs, sans avoir fatigué leur attention, dans ces sentiers variés, je respire et je m'applaudis; mais si, chemin faisant, ils ont de lassitude abandonné le livre, je regretterai moins mes veilles que leur peine, et réclamerai toujours, pour mes faibles essais, l'indulgence qu'il est d'usage d'accorder au travail opiniâtre, aux intentions droites et louables.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE.

DE L'HYPOCONDRIE.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 153, *ligne* 29, la moralité, *lisez* les mœurs.
491, 5, cette vésanie, *lisez* l'autre vésanie.
ibid. 15, les sangsues, *lisez* les sangsues à l'anus.
527, 20, ces derniers, *lisez* ces derniers désordres.
587, 10, examiner, *lisez* avoir examiné.
628, 20, brosse de peau, *lisez* brosse à peau.

Date Due

